

**INCIDENCES SUBJECTIVES ET SOCIALES  
ACTUELLES DU TRAUMATISME PSYCHIQUE**

**Colloque du Comité Freud**

**TEL AVIV**

**28 et 29 Février 2016**

# Traumatismes de l'enfance, psychose de l'adulte: quels traumatismes comme cause possible de psychose?

**Hervé Bentata**

Je me propose d'aborder aujourd'hui les effets pathologiques que des traumatismes psychiques peuvent avoir chez un enfant. Et, si les événements psychiques violents et douloureux peuvent distordre son développement et sa personnalité, j'ai constaté à l'expérience qu'ils ne sont pas les seuls, et que des événements *négatifs* peuvent avoir des répercussions parfois aussi vulnérantes. Au-delà, de tels traumatismes de l'enfance peuvent-ils, dans l'après-coup, déclencher, une psychose à l'âge adulte ? Une telle question, celle d'une étiologie traumatique possible de la psychose reste souvent difficile à soutenir dans les milieux psychanalytiques. En effet, elle va en partie à l'encontre de la doxa, de l'abandon par Freud de la théorie traumatique au profit du fantasme, mais aussi du fait de l'importance qu'ont pris les théories structurales de la psychose, notamment dans le champ lacanien.

De telles questions comme celle de la transmission intergénérationnelle des traumatismes sont d'actualité. Elles constituent pour moi le résultat d'un parcours clinique, tant auprès d'enfants que d'adultes ayant des histoires très traumatiques. Cependant, mon travail auprès de jeunes mères, m'a permis, avec le recul des années, de constater, de vivo, le devenir de leurs histoires traumatiques ainsi que celui de leurs bébés.

## **Traumatismes de l'enfance et traumatismes "négatifs".**

(Les traumatismes sont des événements provoquant effraction psychique liée à une quantité d'excitation psychique qui dépasse la capacité de l'organisme à les intégrer. Ils concernent la sexualité ou mettent en jeu la vie du sujet et provoquent l'effroi et la sidération psychique par le côtoiement de sa propre mort). Les traumatismes de l'enfance concernent aussi la sexualité ou l'effroi devant la mort, mais paraissent cependant avoir des caractéristiques particulières. Ils ont en fait deux faces ; l'une positive, facile à repérer ; l'autre négative, passant souvent inaperçue.

Les premiers sont constitués de tous les actes et événements violents, à dimension sexuelle ou disruptive. Quant aux seconds, parfois désignés comme traumatismes « blancs », j'avais été amené à envisager la possibilité de ces *traumatismes négatifs* dans les premiers temps de la relation mère-

enfant, à l'occasion d'une précédente communication intitulée « on abandonne bien un bébé »<sup>1</sup>. Par ce terme, se caractérisent des situations très précoces qui vont replonger l'enfant dans la situation d'*Hilflosigkeit* initiale. Pour l'essentiel, ce genre de traumatismes est lié à la défaillance de la mère ou de la personne qui en tient lieu.

### **Destins des traumatismes précoces**

Ces traumatismes négatifs auront des effets certainement différents en fonction du moment dans le développement auquel ils surviennent. Leur genèse tient soit à un état psychique maternel défaillant pour accompagner et protéger son bébé, ou bien encore à la *mise à bas du holding maternel* par l'environnement, à savoir le plus souvent par les actes de violence du père. Ces dernières situations paraissent les plus traumatisantes pour les enfants, car elles portent sur un tiers dont ils sont totalement dépendants, leur mère, et les mettent dans un désarroi et une impuissance totale.

Ces traumatismes précoces peuvent entraîner plusieurs sortes de conséquences pathologiques :

1- D'abord un arrêt du développement qui se fige ou régresse, et aboutit à ce que l'on nommait autrefois une psychose déficitaire. Ce peut être le cas, par exemple, de violences sexuelles sur un bébé dans la première année de la vie.

2- Dans un second cas de figure, l'unité du moi est mise en péril, et il se produit une fragmentation, un clivage comme l'évoque Ferenczi. Il s'agit souvent d'enfants agités, « TDAH » qui s'associent volontiers avec des troubles de l'alimentation et du sommeil, des difficultés d'investissement scolaire. Dans ces cas, l'unité du moi peut être maintenue malgré le clivage car une part du moi peut prendre les commandes.

3- D'autres fois, les traumatismes entraînent un processus de fragmentation où le moi est brisé, et l'on se retrouve devant un tableau qu'on dénommait autrefois *psychose infantile*.

4- Parfois enfin, malgré la fragmentation et le clivage du moi, l'enfant évolue sous des dehors qui paraissent normaux et la brisure va survenir plus tard à l'occasion d'un impair. Cet impair fait référence à une formulation de Lacan où il envisage le déclenchement d'une psychose en lien avec la rencontre d'impair pour le sujet, en jouant sur l'homophonie avec "un père".

Ce cas de figure est ainsi celui de l'éclosion d'une psychose à l'âge adulte, dans l'après coup.

---

1

### Trois exemples cliniques de destins de traumatismes précoces.

Parmi ces voies évolutives du traumatisme, j'en donnerai trois exemples.

1. La première paraît le destin le plus fréquent, à savoir l'agitation anxieuse. C'est ainsi que, selon le DSM, Henri présente un TDHA, ce qui décrit peu son attachement angoissé et jaloux à sa mère (et qui semble réciproque). Pour lui, la violence entre ses parents était habituelle dès avant sa naissance, mais jamais directement sur lui. Or, dans ce duo agité et angoissé, l'enfant va, au cours d'un entretien, compléter les dires de sa mère à propos de la violence paternelle. Il va dire ainsi en désignant sa mère : « oui, tu sais, le couteau sur l'épaule ». Ce propos de l'enfant, alors qu'elle lui disait justement d'arrêter de s'agiter et de parler, constituait le *retour* d'une scène traumatique où la mère, blessée et saignante devant l'enfant, avait dû être hospitalisée en urgence .

Cette première voie ne préjuge d'ailleurs pas de l'avenir psychopathologique de cet enfant: psychopathie, délinquance par identification à l'agresseur, psychose de l'adulte...?

2. Un deuxième destin des traumatismes précoces pourrait être celui plus particulier des traumatismes négatifs. Quand la mise à bas du holding maternel n'est pas le résultat d'une action de l'environnement, mais de l'état psychique de la mère, je propose de qualifier cette mise à bas par la formule « on abandonne (bien) un bébé ». Ces états d'absence et d'indisponibilité psychique maternelle à l'enfant correspondent le plus souvent à des états dépressifs de la mère qu'ils soient endogènes, ou bien liés à des événements comme un deuil familial, *l'abandon de la mère* par le père de l'enfant, etc. Pour ce qui est des effets de cet état d'abandon psychique maternel, ils paraissent aussi délétères sur l'avenir de l'enfant que les carences et séparations réelles. Il m'a semblé à l'expérience que de nombreux cas de troubles envahissants du développement, des "TED nos" en résultaient.

C'est le cas de Marvin et sa maman rencontrée en consultation les tous premiers mois après son accouchement. Elle m'a été adressée car elle est très fatiguée d'autant que les soins à l'enfant se passent mal. Le bébé crie beaucoup avant et après son biberon, sans qu'on sache jamais ce qui motive ses pleurs. De même, le sommeil est anarchique et le bébé souvent ne s'endort que dans les bras à bout de pleurs. La mère, surprise par une grossesse survenue trop tôt, espérait qu'elle durerait le plus longtemps possible car elle ne se sentait pas prête à être maman. L'accouchement a été prématuré et a abouti à une césarienne sanglante et traumatique. Cliniquement, la mère est désorientée, déprimée et son bébé en difficulté pour s'organiser dans ses rythmes biologiques. Le

holding maternel est mauvais ce d'autant que son expérience avec le bébé est angoissante du fait de leur non adaptation mutuelle. Au fil du suivi, ce qui apparaît au premier plan, c'est l'agitation de l'enfant, qui nous fait nous précipiter pour le rattraper, alors que la mère, toute dans ses problèmes, ne bouge pas. Le portage psychique de l'enfant par sa mère ne semble pas fonctionner, et elle n'a, elle-même, aucun appui de son environnement proche pour s'étayer.

(Cette histoire clinique permet en outre de comprendre pourquoi nous assistons à une épidémie de TED, du fait de la grande prévalence de ces facteurs psycho-sociaux dans notre société actuelle.)

### **Traumatismes précoces, psychose de l'adulte.**

\* Le troisième exemple nous met de plein pied avec la question des liens entre traumatismes précoces et psychose de l'adulte. C'est l'histoire de Florence que j'ai suivie sur presque 20 ans et dont je peux, au bout du compte, témoigner des effets de cette violence paternelle qui défait la mère. La violence a commencé *dès la grossesse*, et cet homme frappait sa femme des fois avec un tison comme s'il avait voulu l'embrocher elle et l'enfant. De cette violence qui s'est poursuivie, après, uniquement sur la mère, de ces coups, de la violence de leur représentation, de la terreur de cette femme, que s'est-il écrit dans l'avenir du bébé ? Il est bien sûr difficile de démêler l'écheveau des causes ; l'enfant paraissait normalement névrosée, mais c'est à l'occasion de la rencontre avec « un père » en la personne de son beau-père, qu'elle fera une première bouffée délirante.

Pour ma part, un tel rapprochement étiopathogénique entre trauma et psychose a été rendu possible par, d'un côté la constatation dans les suites plus ou moins rapprochées d'une effraction traumatique, du développement d'états ressemblant parfois d'assez près à une psychose ; et d'autre part, par la constatation chez plusieurs patients de structure psychotique, décompensée ou non, d'antécédents de traumatismes dans l'enfance, particulièrement la prime enfance, souvent à caractère sexuel et lié au père.

1. C'est ainsi que Dan Schurmans dans un travail intitulé « traumatisme et psychose : halluciner sans être fou ?<sup>1</sup> » considère que certains traumas précoces, sexuels, peuvent produire une véritable psychose et cela à partir des effets de clivage et de fragmentation du moi liés au trauma (Ferenczi). Je cite : « À l'origine du délire, ... nous trouvons dans de nombreux cas l'existence d'un vécu traumatique associé à une représentation fugitive, parce qu'en fait irreprésentable. ... Ce vécu, je l'ai appelé diabolé, pour trois raisons: d'abord, parce qu'il s'agit d'une expérience

---

1

tellement étrange et incompréhensible, qu'elle est souvent interprétée comme l'action du diable; ensuite, parce que l'étymologie de *diabolos* est le grec *ωλλαβαιδ* (diaballô) qui évoque l'action de mettre le désordre dans un ensemble bien ordonné jusque-là; enfin, parce que le mot *βολοβαιδ* (diabolon) est l'antonyme exact du mot *βολοβμυσ*, (symbolon) le symbole. En d'autres termes, je pense que le traumatisme responsable d'une psychose n'est pas un traumatisme ordinaire, mais peut se définir comme l'apparition d'un contenu de pensée qui contredit et détruit à la fois la représentation de soi, et la représentation du monde.... »

2. De la même manière, j'ai retrouvé un tel chemin, plus lacanien, d'une origine possible d'une psychose dans un traumatisme précoce, dans l'histoire d'Anna que nous présente Solal Rabinovitch.

Anna est une jeune femme qui se présente en disant « je suis une traumatisée » ; en fait elle le dit en criant, en chantant et en dansant dans la rue. Elle est en pleine crise, et les psychiatres ont porté sur elle le diagnostic de bouffée délirante aiguë. Elle dira que longtemps elle avait cru qu'elle avait été tabassée par "le vieux" comme ses frères et sœurs, mais que là, un jour, « les souvenirs sont tous remontés si vite que j'ai pété un plomb ». Elle dit encore : « Toute petite, le père m'a touchée, violée, droguée, tripotée, souillée et souvent, et longtemps, pendant plusieurs années ».

Solal Rabinovitch pose alors la question de la fonction du fantasme dans des cas comme Anna : le fantasme est-il pur imaginaire ou bien, « ne fait-il pas fonction de fiction ? Une fiction qui n'allège en rien le poids cru de réel des scènes traumatiques. Au contraire, il semble que dans ces cas, la fiction voile l'accès de ces scènes qu'occulte le corps du séducteur<sup>1</sup>. » Et c'est ainsi que dans un deuxième temps du trauma, cette fonction de séparation, de fiction s'effondre à l'occasion d'une *rencontre*. Je cite toujours : « Un jour, la rencontre d'Anna avec un gamin fou fait sauter cette frontière entre imaginaire et réel, entre fantasme et trauma, et la plonge dans la folie... Le fantasme procède du réel traumatique, il en protège. Il permet de restaurer partiellement des liens brisés avec le plaisir et la jouissance ; parfois même, il peut les inventer ».

Nous voilà arrivés au centre de ce qui, dans un traumatisme, peut briser le psychisme d'un sujet, à savoir la crudité d'un réel pur qui est une rencontre avec un Thanatos délié d'Eros, un « Diobolon » comme le dit Schurmans. Ferenczi dit alors très bien les effets d'un tel choc, à savoir la production d'un clivage narcissique entre « une partie clivée du moi qui mesure l'étendue du dommage » et « la part d'elle-même que la personne peut supporter<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> Rabinovitch S., *Anna*, in : Clinique du Trauma, sous la direction de G. Capogna Bardet, Eres, 2014.

<sup>2</sup> Ferenczi S., *Réflexions sur le traumatisme*, OCP, vol. 4, Paris, Payot, 1990.

Et ce serait ainsi, au détour d'une mauvaise rencontre, d'un impair comme Lacan l'indique dans « une question préliminaire<sup>1</sup> », que se délient Eros et Thanatos liés par le fantasme, et que se déclenche une psychose à l'âge adulte, dans l'après-coup. Mais ce mode traumatique d'éclosion d'une psychose recouvre-t-il tout le champ des psychoses ? C'est en tout cas une possibilité.

---

<sup>1</sup> Lacan J., *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, Écrits, Seuil, 1966.

## **Le Traumatisme en tant qu'évènement. Le Traumatisme en tant qu'effet.**

### **Gideon Becker**

Cet exposé est écrit en période de trauma. Il semblerait que le traumatisme est partout. On peut dire que depuis que le terrorisme s'est révélé dans le monde entier, le traumatisme est apparu à ses côtés. Ce qui le rend plus puissant ce sont les derniers évènements traumatisants qui se sont passés dans les lieux les plus ordinaires: en étant installé à une terrasse de café, en assistant à un concert de heavy métal, en marchant dans la rue...cela peut arriver n'importe où. Si jusqu'à présent le traumatisme se limitait à certains domaines, on ne peut plus le maîtriser. Cette notion n'est pas nouvelle ici en Israël, mais il s'avère qu'elle se mondialise.

Cette mondialisation d'évènements traumatisants amplifie le sentiment erroné que si la cause du traumatisme est la même (terrorisme, guerre, accident de la route, etc.) les effets du traumatisme doivent aussi être les mêmes. Cette idée est mieux exprimée dans les ensembles de symptômes qui composent le diagnostic mental connu sous l'abréviation ESPT. Ce dernier a permis de prévoir certains symptômes qui apparaissent comme la conséquence linéaire d'un évènement. Bien que l'on puisse dire qu'il existe des symptômes typiques pouvant se rapporter à l'évènement, les rassembler et les relier pour expliquer que l'effet du traumatisme traduit un manque de quelque chose, cela entraîne à oublier ce qui est traumatisant pour le sujet.

Afin d'accéder ou d'affronter ce traumatisme il faut, comme l'a fait Freud, surpasser les aspects sociologiques, culturels et biologiques du trauma, car ces aspects ne réussissent pas à atteindre le sujet – c'est pour cette raison que Freud a écrit "Malaise dans la civilisation" (1930)<sup>1</sup>. En soulignant ceci, je tiens à préciser que même si les évènements extérieurs peuvent être considérés comme des évènements traumatisants, c'est la confrontation particulière du sujet qui détermine si un évènement est ou non traumatisant. Pour certains sujets, ceux qui sont plus fragiles, mettre un nom sur le trauma permet de ressentir une sensation d'appartenance et l'opportunité de réintégrer la communauté, cependant tous les autres qui généralisent et désignent les évènements comme responsables du trauma ne font qu'ignorer le sujet.

C'est l'idée centrale qui est soulignée dans les écrits de Freud et qui est également traitée par Freud dans les 17<sup>2</sup> conférences d'introduction à la psychanalyse lorsqu'il fait référence aux symptômes "Typiques" d'une maladie mentale... "Bien qu'elles soient identiques dans tous les cas, les différences des individus disparaissent en eux, ou tout au moins sont réduites à un tel niveau, qu'il est difficile de trouver la corrélation entre les symptômes et l'expérience individuelle des patients et de les attribuer à certaines situations dans la vie du patient"

En abordant ce point, Freud positionne le sujet à un niveau différent des symptômes typiques. Mais pourquoi est-ce si important? Pourquoi faut-il que la psychanalyse veuille à tout prix séparer l'évènement traumatique de l'expérience du sujet?

Freud aborde le traumatisme au début de son travail. Il le considère comme une représentation inconsciente (une représentation visuelle) qui peut être nommée, qui peut être "prononcée". Il ne doute pas de la possibilité de cette verbalisation en tant que telle et il s'étonne de découvrir qu'elle n'arrête jamais de s'étendre. En continuant à poursuivre sa pensée sur le concept, il réalise que le trauma est un concept extrêmement ambiguë, car il semblerait que, selon toutes les preuves cliniques, son aspect imaginaire est infiniment plus important que son aspect évènementiel. Ainsi l'évènement est refoulé en arrière-plan et classé en renvoi subjectif.<sup>3</sup>

Cela se rapproche un peu de la distinction que fait Lacan entre l'histoire et l'historisation "le fait que le sujet soit délivré, arrive à se souvenir...les évènements qui constituent son expérience ne sont pas si importants par eux-même. Ce qui compte c'est comment il s'en sert pour se reconstruire."<sup>4</sup>

Et pourquoi en est-il ainsi?

Si vous acceptez l'idée que le trauma se produit toujours en "deux temps" et que vous consultez le travail de Freud, vous pouvez constater que c'est lors de cette reconstruction, une reconstruction très particulière, celle qui est faite de signifiants – et donc unique pour chaque individu – que le traumatisme se déclare. Cette particularité élimine toute possibilité de cause linéaire et d'effet du trauma.

Que pouvons-nous dire de cette particularité? Nous pouvons commencer par déclarer qu'aucune parole ne peut éviter le traumatisme. Il fait partie du mécanisme psychique. On constate le fait que le concerné lui-même, indépendamment d'un traumatisme extérieur déterminé, a une réaction potentiellement traumatisante, pour laquelle le psychisme a besoin d'une réponse / d'une explication. L'imagination est une tentative de réponse, qui donne un sens à une partie du réel qui résiste à la symbolique. Elle définit la manière par laquelle le sujet ajuste, représente et fait ainsi face au parcours.<sup>3</sup> Cette imagination peut être retracée en partie par un travail de psychanalyse et schématisée par des termes très précis. A côté de ce trauma structuré et défini, qui s'applique pour chaque être humain, il existe le véritable trauma accidentel, causé par un agent extérieur. Ce trauma externe, s'il devient traumatisant, fournira avec jouissance une interprétation rétrospective à la première confrontation inévitable avec le trouble post-traumatique.

Donc, si nous nous basons sur ces données pour la compréhension et le traitement du traumatisme, nous pouvons constater, que même s'il existe de nombreuses théories qui expliquent et apportent des connaissances sur le trauma, la seule chose que l'on peut dire sur le stress post-traumatique reste subjective, et même le fait de le dire reste limité, car la rencontre avec la jouissance est quelque chose qui peut difficilement être captée par les signifiants.

Par conséquent, afin de faire face au traumatisme, une reconstruction doit avoir lieu. Une part importante de cette reconstruction se déroule dans l'imagination et au travers des symptômes qui en découlent.

Si l'on accepte que l'imagination tient un rôle crucial dans le traitement des troubles post-traumatiques. Donner une interprétation ou une explication à une rencontre avec le réel – qui par sa nature est non transmissible – cela revient à bloquer la possibilité du sujet à trouver un moyen de reconstruire sa rencontre. Par ailleurs, cette reconstruction ne se fait pas lors de la rencontre, c'est toujours par rétrospective, jamais en temps réel.

Comme exemple de cette complexité, et peut être comme une tentative de reconstruction, j'aimerais citer un livre écrit par Primo Levi intitulé "Si c'est un homme" – "If this is a man"<sup>5</sup>. Ce livre est un témoignage sur la période que Primo Levi a passé à Auschwitz.

L'holocauste est un traumatisme réel, c'est une rencontre éternelle avec le réel, et même pendant les infimes moments où la routine et un semblant de structure apparaissent – l'arbitraire, l'illogisme et l'horreur restent présents. La description de la période qu'il a passé là-bas se raccroche à différents signifiants, qui tentent d'expliquer l'expérience inexplicable de se retrouver dans les camps, comme la perte de son humanité ("tzelem enosh"), ou l'attente intolérable de retourner à la maison ("Heimweh"), ou le ton tranquille du garde lorsqu'il prononce le mot qui signifie la fin de la nuit et le début d'un autre jour de travail dans le camp "Wstawac". Pour le lecteur, ou tout au moins pour moi, ce n'est pas dans le contenu des mots que réside le non

transmissible, mais dans ce qui entoure les mots – la façon de les dire, les circonstances, la manière dont il les entend – c'est là qu'apparaît la souffrance. Lorsque vous poursuivez son témoignage, il semble que ces mots sont des moyens qui tentent de déterminer les limites du réel. Lorsque le traumatisme apparaît comme étant le signifié, il retient le sujet dans une chaîne de signifiants avec lesquels il peut s'organiser.

Et pourtant, dans toute cette folie ordonnée, certains moments sont définis comme des troubles post-traumatiques – même en enfer il y a des moments traumatisants. Lorsque Primo Levi s'est rendu pour la première fois au "bloc de soins" – là où les prisonniers se rendent s'ils sont malades – il a été obligé de rester dehors tout nu dans la queue à attendre d'être soigné par le médecin. En faisant la queue, il a demandé à l'un des infirmiers s'il savait quand il pourrait rentrer. Après s'être moqué de sa question, l'un des infirmiers s'est approché et a désigné son bassin "comme si j'étais un squelette dans un cours d'anatomie", puis a désigné ses genoux, son cou, a appuyé sur ses cuisses avec son doigt pour montrer comment sa peau s'enfonce, " je crois que je n'ai jamais été autant humilié de ma vie", dit-il.

Un autre exemple est cité dans le rêve qu'il évoque: ...ma sœur est là avec des amis, je ne sais pas trop qui ils sont. Tout le monde écoute. Je leur parle de l'alarme: trois sonneries, le lit dur, mon voisin que j'essaie de pousser avec la peur qu'il ne se réveille, parce qu'il est plus fort que moi. Je leur raconte que j'ai faim, l'inspection des poux et le capo qui me bat...je me réjouis énormément d'être à la maison, avec mes amis, c'est une sensation physique que l'on ne peut pas décrire. J'ai tellement de choses à leur raconter! Puis soudain je m'aperçois qu'ils ne me prêtent pas attention. Pire que cela, ils sont indifférents: ils parlent entre eux sur d'autres sujets comme si je n'étais pas parmi eux. Ma sœur me regarde, elle se lève et s'en va sans rien dire.

Primo Levi, perturbé, partage son rêve avec d'autres prisonniers juste pour se rendre compte que c'est un rêve courant. On pourrait dire "un rêve typique". Il l'explique dans une phrase "nous racontons notre vie ici et personne ne veut l'entendre". Mais plus vous lisez, plus vous arrivez à comprendre ce que "personne ne veut l'entendre" signifie pour lui. C'est une confrontation exceptionnelle qui provoque une lutte continue avec le besoin de témoigner.

Pour Primo Levi, témoigner n'est pas un soulagement, au contraire " un ami m'a dit que j'ai survécu pour témoigner... mais la pensée que le témoignage que je transmet, lui et seulement lui, m'accorde le privilège de rester en vie toutes ces années...me dérange. Car je ne vois aucune compatibilité entre ce privilège et ses conséquences."

Dans le dernier livre qu'il a publié, " le noyé et le rescapé", qui a été écrit 40 ans après son premier livre, il revient pour se souvenir de la période où il était à Auschwitz. Son livre est toujours un témoignage. Dans son livre, il fait référence à des conversations et des lettres qu'il a écrit à son Jean Ameri qui s'est suicidé en 1976. Un an après, le suicide de Primo Levi nous laisse avec des questions....

Il existe aujourd'hui de nombreuses façons, des thérapies, qui observent et encouragent à exprimer l'histoire du traumatisme, l'évènement traumatisant, le sentiment qu'il suscite, les pensées, le comportement en tant que moyen de soulager le patient de sa détresse, en lui demandant quelquefois de retracer à maintes reprises l'évènement. Ces thérapies servent à apporter une réponse aux troubles post-traumatiques, en utilisant un modèle général et en leur faisant introduire leur trauma personnel dans une presse écrite universelle<sup>6</sup>. Ce que les psychanalistes proposent pour traiter le trauma est différent. Cela consiste à faire face aux effets d'une confrontation particulière avec le réel. Cela concerne un autre type de témoignage. Si l'on considère le témoignage comme un moyen pour essayer de capter le réel à travers les paroles, on doit prendre en considération que le réel l'emporte toujours, ou comme dit Primo Levi, "nous

souffrons tous d'un malaise sans nom". A travers Freud, on rencontre un témoignage différent. C'est un témoignage inconscient. C'est un témoignage qui transmet plus avec ce qui n'est pas dit qu'avec ce qui est dit. Le discours en tant que tel est un témoignage, sans même avoir l'intention d'en être un, et le sujet qui parle témoigne toujours de la vérité qui est en lui et qui au même moment continue à se dérober<sup>7</sup>.

La psychanalyse n'essaie pas de remettre l'indicible en ordre, elle permet au discours de celui qui est traumatisé, de passer de la position d'objet à la position de celui qui parle, qui énonce le discours. C'est seulement en permettant au patient de retracer son histoire, d'une manière imprévisible pour l'analyste ou pour le patient, que l'on peut extraire un sujet du traumatisme. La crédibilité du traumatisé dépendra de la morale de celui qui reçoit la plainte<sup>6</sup>.

### Bibliographie

1. **Freud, S.** (1930). *Le malaise de la civilisation.*, New York: Jonathon Cape and Co.
2. **Freud, S.** (1917). Introduction à la psychanalyse. Part III., S.E., 16:243-463
3. **Verhaeghe, P.**(1998). *Trauma en hystérie sous Freud et Lacan.*
4. **Lacan, J (1954).** *Le Séminaire, Livre I: Les Ecrits Techniques de Freud, 1953-1954,* édité par Jacques-Alain Miller, traduit par J. Forrester, W.W. Norton & Co., New York.
5. **Primo, L. (1958).** *Si c'est un homme.* Edité par Giulio Einodi, S.P.A., Turin.
6. **Piechotka, A.** (2007). *Traumatisme et Langage.* Machbar-Ot. 2ème édition, p. 121-123.
7. **Golan, R.** (2002). *Les porteurs de Secrets: Du Silence au Témoignage, du Réel au Fantasme. Pour l'Amour de la Psychanalyse: En regardant la Culture avec Freud et Lacan.* Edition Resling, Tel Aviv.

## TRAUM, TRAUMA

*« La vie peut être regardée comme un rêve, et la mort comme un réveil. »*

Arthur Schopenhauer

### Maya Bendayan Malet

On va tenter de dessiner les contours de ces deux termes Traum et Trauma

Puis à partir de ces deux vecteurs, ces deux rails on reprendra les deux chapitres de « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » de Freud. Et on terminera par une vignette clinique

Nous partirons d'un constat clinique : les patients souffrant de traumatismes psychiques, redoutent la vie nocturne, rechignent à dormir. Et cela parce qu'ils craignent leurs rêves. Pourquoi ces mêmes personnes, dans la vie diurne premièrement restent actifs, deuxièmement ne sont pas soumis aux effets terrifiants du trauma qui les assaillent de manière répétitive pendant la nuit. Freud nous a pourtant bien enseigné que le rêve était « le gardien du sommeil<sup>1</sup> ». Il interrogera lui-même la compatibilité du cauchemar avec sa théorie, « du rêve comme accomplissement de désir ». Les cauchemars étant « des rêves avec un contenu sexuel dont la libido s'est transformée en angoisse. »<sup>2</sup>

Nous interrogerons ces deux termes traum et trauma, ces lieux de résonances qui parfois se rejoignent, ouvrent de nouvelles pistes. Associés ils confortent la thèse de la fixation dans le refoulement au moment du traumatisme avec sa répétition dans le rêve, ou du masochisme dans les rêves d'autopunition...

En allemand traum, tire sa racine de l'indo-européen pour signifier le rêve, alors que trauma qui vient du grec traduit le traumatisme, la blessure.

Nous passons du rêve au traumatisme, à la blessure, à la douleur.

---

<sup>1</sup> S.Freud Introduction à la psychanalyse, p147, traduit par Jankelevitch

<sup>2</sup> S. Freud L'interprétation des rêves, p147 traduit en français par I.Meyerson

Traum : en haut allemand se dit : *troum*. Lacan qui reprend les signifiants dans la langue de Freud, va forger le concept de *troumatisme* : le rêve constituerait bien le bord du trou, cernant celui du trauma.

De traum à trauma, nous entendons le vrombissement de la voiture qui démarre, mimé dans la bouche des enfants, où se dessine le *Gilgoul*, l'enchaînement entre Traum et trauma.

La *mara* ou mare ou encore caque-mar est un type de spectre femelle malveillant, autrefois considérée comme la source des cauchemars. On attribuait à la mara la capacité de se dématérialiser - elle s'asseyait sur le buste de sa victime endormie, provoquant ainsi ses cauchemars. Le poids de la mara pouvait aussi provoquer des difficultés à respirer, des suffocations.

En anglais « night mare » c'est le cauchemar.

*Halom*, le rêve en hébreu, a la même racine que la voyelle O, le holem C'est un point placé en haut de la lettre. En hébreu les mots s'enchaînent dans une logique de causalité. La lettre considérée comme vecteur, est mise en mouvement par la voyelle. Dans la Kabbale la consonne représente le corps et la voyelle, l'âme, qui lui donne voix, souffle. Cette voyelle O, se retrouve dans le prénom de Jacob (le trainard). Jakob c'est aussi le prénom du père de Sigmund. Le Jacob biblique fait un songe, un traum, il combat l'ange dans son rêve et en sort victorieux avec une étrange blessure à la hanche, un trauma résultant du rêve. Jacob devient Israël. Père des douze tribus. Il est aussi le père de Joseph, l'interprète des rêves du Pharaon, celui qui reconnut ses frères alors qu'eux, ne le reconnaissent pas.

Ce point de rencontre entre mythe et rêve, de reconnaissance et de cécité est particulièrement significatif. Il est pointé par Lacan dans, « Les écrits techniques de Freud »<sup>1</sup> lorsqu'il invite François Perrier dans son séminaire à commenter, « Les compléments métapsychologiques à la doctrine des rêves » 1915

Lacan rappelle que Freud n'emploie pas le mot, *anerkennen* à propos de la « reconnaissance ». Il différencie *agnosieren de anerkennen*, comme ce que nous comprenons et ce que nous savons et interroge les psychanalystes : « la personne du dormeur est à reconnaître au niveau de quoi, de notre interprétation ou de notre mantique ? »<sup>2</sup> *art de la divination*. La reconnaissance dont il est question dans le texte freudien consiste à distinguer le dedans du dehors, l'intérieur et l'extérieur, signe distinctif de la réalité et de ce qui pourrait nous protéger de la réalité. Ce point pivot permet à Freud des repères nosographiques. Le parallèle entre certains symptômes morbides et les

---

<sup>1</sup> J. Lacan, Séminaire I , Les écrits techniques de Freud, La topique de l'imaginaire,

<sup>2</sup> Lacan, *ibid*

prototypes normaux comme le rêve, le deuil. Le sommeil avec ses éléments régressifs, le rêve et les états narcissiques vont permettre de comprendre les phénomènes hallucinatoires qui auraient lieu à l'état de veille chez certains psychotiques ou d'approfondir l'étude de la schizophrénie par exemple...

Dans la Bible, Joseph avant d'être vendu par ses frères, avait rêvé que, '*les gerbes de blé de ses frères se prosternaient devant la sienne*', l'interprétation que les frères firent de ce rêve entraîna son exclusion. Des années plus tard, Joseph gouverneur auprès du Pharaon retrouve ses frères en Egypte effectivement prosternés, « il les reconnaît alors qu'ils ne le reconnurent pas. »

Si le personnage central dans le rêve c'est la personne du dormeur, l'identité du dormeur reste énigmatique pour Lacan qui souligne la méconnaissance qu'entraîne l'égo.

En hébreu connaître se différencie de savoir, (*lehakir, ladabat*). Ces termes peuvent par ailleurs évoquer tous deux l'acte sexuel, l'hébreu moderne utilisera le verbe connaître, tandis que l'hébreu biblique use du mot savoir pour cette allusion.

Connaître en hébreu peut se négativer, (*lehitnaker*) méconnaître, dénier. Connaître (*léhakir*) contient dans sa racine même, sa part d'étrangèreté « *nabor, nabar* » signifiant l'étranger. Connaître, c'est aller vers l'autre.

Qui dort, dans la régression narcissique du sommeil ? Freud dit qu'au moment de l'endormissement, « le dormeur serait dans un état analogue à l'état primitif fœtal, qui l'amène à se dévêtir d'une partie de son organisation psychique, comme on se défait de ses vêtements de lunettes, cheveux postiches, fausses dents *etc* »<sup>1</sup>, avant de s'endormir. Le rêve, narcissique et égoïste, nous informe sur le sommeil et sur la structure du dormeur. Cette nudité nous rapproche du trauma fixé dans le refoulé.

Au printemps 1915, six mois après la déclaration de guerre, Freud publie deux textes dans la revue *Imago* sous le titre « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ».

Le premier texte commence par une peinture de la guerre. C'est un tableau quasi traumatique. Il ne s'agit pas de la description d'une scène de guerre ou des troubles nouveaux causés par l'industrie de la Grande guerre : obusite, commotion, choc traumatique, névrose, folie traumatique...

---

<sup>1</sup> S. F Metapsychologie Ed. Gall,p.126

C'est le décryptage de ce qui se produit de manière interne lorsque nous nous transportons dans l'alternative de la guerre. Alternative qui intervient comme un jugement disjonctif avec la vie. C'est la guerre.

Ce qui est décrit par Freud dans le psychisme individuel à propos de ce cataclysme se retrouvera dans le comportement de l'Etat mobilisant le peuple en marche dans sa servitude volontaire vers la guerre. Psychologie individuelle et collective se retrouvent dans une dialectique structurelle.

Le Trauma surgit comme la guerre provoquant, effroi, peur, angoisse (*Schreck, Furch, Angst*). Freud dit de la guerre qu'elle est source de désillusion. On fixerait donc, ses espérances, ses illusions dans la guerre comme dans un rêve. C'est après que la déception arrive. Freud prend tout à l'envers, il ne critique pas, ne juge pas la guerre. Il constate qu'on y va avec tambour et « *trompette* » et tromperie. C'est un fait, bien qu'on en sache le prix. Alors qu'est ce qui fait qu'on y va, que l'illusion fonctionne et réapparaîtra à la prochaine guerre ?

Si Freud est dans toute son œuvre un sabreur d'illusions. Il touche avec la guerre à l'illusion la plus radicale puisqu'elle engage la vie et la mort. Comment s'inscrit alors le trauma. Cette *Prägung* (inscription) passe par un autre, par l'imaginaire. Le malade est fixé au traumatisme, le rêve est une preuve de « la force de l'impression produite par l'expérience traumatique. »

On peut dire que la (sur)vie même du petit de l'homme est traumatique, puisqu'elle tire l'être humain de son narcissisme primaire vers l'altérité qui lui permet de vivre, autrement dit vers le langage.

Lacan dira que « l'homme aux loups » montre à Freud toute l'ambiguïté de la question du trauma, « selon toute évidence clinique, sa face fantasmatique est infiniment plus importante que sa face événementielle. »<sup>1</sup> Mais si l'événement passe au second plan, sa datation reste essentielle pour le montage du trauma. « ...Seule la perspective de l'histoire et de la reconnaissance permet de définir ce qui compte pour le sujet ». Le rêve d'angoisse est la première manifestation de la valeur traumatique...de l'effraction imaginaire. C'est la *Prägung* dont on vient de parler (la frappe, dans l'imaginaire) de l'événement traumatique originaire, elle même atteinte par un jeu rétroactif, *Nachträglich*. Le trauma en tant qu'il a une action refoulante intervient après coup (mais ne se parle pas)

Freud et Lacan reprendront de Hegel la notion d'après coup, *Nachträglich* essentielle dans la clinique. Si la question de la reconnaissance, reprise par les psychanalystes part aussi du '*désir de reconnaissance*' hégélien, menant irrévocablement à la mort, *La lutte à mort de pur prestige*. Freud et Lacan s'éloigneront de ce paradigme annihilant, l'ouvrant pour l'un vers la question du narcissisme, des pulsions, de la répétition. Quant au continuateur de Freud, il retournera le

---

<sup>1</sup> Lacan ibid p45

montage hégélien en *reconnaissance de désir*, auquel il répond par l'objet a, ce qui cause le désir, autrement dit, *le manque*.

Comme nous le verrons plus en détail ultérieurement. Dans l'inconscient, écrit Freud, chacun de nous est persuadé de son immortalité. Nous ne pouvons pas nous représenter notre propre mort. Mais nous sommes beaucoup plus ambivalent en ce qui concerne l'être aimé. Quant à l'étranger ou l'ennemi, nous sommes volontiers le jouet de désirs meurtriers... Pourquoi ?

Freud fait une analogie entre l'Etat et les individus.

Ce déni de notre propre mort ou cette illusion d'immortalité est à mettre en parallèle avec l'illusion que fait naître en nous l'État qui nous mène comme un seul homme à la guerre. Et Freud là, décrit la révolution qu'est la guerre et comment nos processus psychique et pulsionnels y adhèrent et nous y conduisent tout en conservant leur ambivalence.

C'est à partir de ces textes que Lacan va utiliser le schéma optique. En usant du schéma de Bouasse, auquel il va adjoindre le miroir plan faisant état du narcissisme, Lacan met à plat le montage de l'illusion optique.

Notre ambivalence captée par l'Etat nous fait basculer d'un côté et d'un autre comme Freud le décrit.

« La guerre ne tient compte d'aucune des limitations auxquelles on s'astreint en temps de paix et qui forment ce qu'on appelle *le droit des gens*, elle ne reconnaît pas les égards dus au blessé et au médecin, elle ne fait aucune distinction entre la partie combattante et la partie non combattante de la population, elle viole le droit de propriété. Elle renverse tout ce qu'elle trouve sur son chemin, et cela dans une rage aveugle, comme si après elle, il ne devait plus y avoir d'avenir ni de paix entre les hommes. ...p.278.279

L'Etat même en temps de paix interdit les forfaits et les trafics clandestins non pour les abolir mais pour en garder le monopole comme pour le sel et le tabac. « L'Etat qui fait la guerre se permet toutes les injustices, les ruses, le mensonge. Il exige des citoyens le maximum d'obéissance et de sacrifices qui doivent tout approuver par patriotisme.» La Guerre est le lieu du défoulement, de la barbarie. p279

« Renoncer à l'activité brutale et violente est pour l'individu aussi peu avantageux que pour l'État, et celui-ci se montre rarement disposé à dédommager le citoyen des sacrifices qu'il exige de lui. ...Par ailleurs notre conscience, loin d'être le juge implacable dont parlent les moralistes, est, par ses origines, de l'« angoisse sociale », et rien de plus. p280

C'est ainsi que le citoyen de l'univers civilisé perd cette reconnaissance que chacun revendique comme s'il s'agissait de son salut. « Il se sent tout à coup étranger dans le monde qui l'entoure, en

présence de la ruine de sa patrie, de la dévastation de biens communs, de l'humiliation des citoyens dressés les uns contre les autres. »

Deux faits ont été la cause de notre déception, au cours de cette guerre : le caractère peu moral de la conduite des États envers leurs voisins, alors qu'à l'intérieur chacun d'eux se pose en gardien des normes morales, et la brutalité qui caractérise la conduite des individus et à laquelle on ne se serait pas attendu de la part de ces représentants de la plus haute civilisation humaine.

La déception toutefois n'est pas complètement justifiée, car « Les illusions nous rendent le service de nous épargner des sentiments pénibles et de nous permettre d'éprouver à leur place des sentiments de satisfaction ».

La déception face à un pacte social, c'est cela la guerre pour Freud, qui traite cette question du point de vue économique, dynamique et dans sa logique pulsionnelle tant individuelle que collective.

Revenons à la dichotomie d'une logique interne opposée à la logique externe, que Freud dénonce : « ce qui est généralement reproché à l'ennemi dans une guerre, c'est son être pourri, son existence est menacée.

En réalité, les mauvais penchants ne « disparaissent » pas, ne sont jamais déracinés. L'observation psychanalytique, montre, au contraire, que la partie la plus intime, la plus profonde de l'homme se compose de penchants de nature élémentaire, ces penchants étant identiques chez tous les hommes et tendant à la satisfaction de certains besoins primitifs. En soi, ces penchants ne sont ni bons ni mauvais. Ils subissent des inhibitions, sont orientés vers d'autres buts et d'autres domaines, se fondent les uns avec les autres, changent d'objets, se dirigent en partie contre la personne qui en est le porteur.

La transformation des « mauvais » penchants est l'œuvre de deux facteurs agissant dans la même direction, dont l'un est intérieur, l'autre extérieur. En ce qui concerne le facteur interne, il se manifeste par l'influence qu'exercent sur les mauvais penchants (égoïstes) l'érotisme, le besoin d'amour, au sens large du mot, qu'éprouve l'homme. Par l'adjonction d'éléments érotiques, les penchants égoïstes se transforment en penchants sociaux... Cette aptitude à transformer ses penchants se compose de deux parties, dont l'une est innée, tandis que l'autre a été acquise au cours de la vie.

... La civilisation n'a pu naître et se développer que grâce à la renonciation à la satisfaction pulsionnelle. Une transformation incessante de la pression extérieure en pression intérieure a lieu au cours de la vie individuelle.

Toujours ce même enjeu, dedans dehors, extérieur intérieur, individuel social d'une part et d'autre part le remaniement pulsionnel, égoïste altruiste, égoïste érotique...

Prendre en compte que « Toute phase de développement antécédente subsiste et se conserve à côté de celle à laquelle elle a donné naissance. La succession comporte en même temps une coexistence ...Ce qu'il y a de primitif dans notre vie psychique est, au sens littéral du mot, impérissable. »

L'essence de la maladie psychique consiste dans un retour à des états antérieurs de la vie affective et fonctionnelle. »<sup>1</sup>

Nous voyons encore une fois la complexité des mouvements pulsionnels et leurs intrications brouillant comme dans le rêve ou dans les discours menant à la guerre les frontières abruptes et disjointes entre intérieur et l'extérieur. La circulation entre le dedans et le dehors fonderait sa fluidité sur une bande de Moebius plutôt que sur une bande biface.

En 1932 Freud accepte l'initiative de la SDN, et répond solennellement à Einstein. Dans « Pourquoi la guerre » il confesse au génie de la physique la déception que sa copie ne manquera pas de susciter. Depuis « La désillusion causée par la guerre » Freud n'est pas plus enthousiaste. La *Pax Romana* restera la référence pacifique de l'Histoire. Invité à ajouter une prescription prophylactique contre la propension à la guerre, Freud formule comme un vœu pieux, une attitude culturelle et l'angoisse devant les conséquences d'une guerre à venir.

Notre relation à la mort

Le fait est qu'il nous est absolument impossible de nous représenter notre propre mort, dans son inconscient chacun est persuadé de sa propre immortalité.

A l'égard du mort lui-même nous nous comportons d'une façon très singulière : *de mortuis nil nisi bene*, des morts nous ne pouvons dire que du bien.

Le respect du mort, respect dont celui-ci n'a nul besoin, nous apparaît comme supérieur à la vérité, et comme supérieur même à la considération que nous devons aux vivants.

Freud rappelle « l'état d'effondrement complet dans lequel nous plonge la mort d'une personne proche : père ou mère, époux ou épouse, frère ou sœur, enfant ou ami cher. Avec elle nous enterrons nos espérances, nos ambitions, nos joies, nous refusons toute consolation et déclarons qu'il s'agit d'une mort irremplaçable. ...Cette attitude à l'égard de la mort réagit cependant fortement sur notre vie. La vie s'appauvrit, elle perd en intérêt, dès l'instant où nous ne pouvons pas risquer ce qui en forme le suprême enjeu, c'est-à-dire la vie elle-même. »

---

<sup>1</sup> S.Freud « Essais de Psychanalyse » PBP p19 à 26

C'est la peur de perdre la vie, la pensée de sa finitude qui nous fait perdre la vie elle-même.

Notre recours c'est alors : la fiction, pour nous identifier à la vie et à la mort des héros. C'est par la fiction que nous nous réconcilions avec la mort, nous nous inventons une vie éternelle à l'intérieur de notre vie de mortel.

C'est autour de cette réflexion sur la vie et la mort que Woody Allen, a construit la fiction : « L'homme irrationnel » mettant en scène un philosophe s'ennuyant de sa réussite et ne retrouvant le goût de vivre que dans la perspective d'un meurtre « réparateur ». C'est ce même vide que prétend combler l'engagement vers la mort qui se répand de manière exponentielle auprès d'un certain nombre de jeunes convertis au terrorisme.

Dans la fiction où se retrouvent les religions nous trouvons une pluralité de vie. La mort n'est pas irréversible. Les religions ensuite essaierons de donner à la mort plus d'importance que la vie.

Tout cela nous dit Freud dans l'intention de ravir à la mort sa signification d'abolition de la vie, nous sommes très proches de la promesse des 40 vierges au paradis.

Lors d'une guerre, on ne peut plus dénier la mort, Freud dira qu'on est forcés de croire en elle, la mort est réelle et en nombre. Elle abolit le hasard. C'est la vie qui devient le coup du hasard.

Et Freud va distinguer deux catégories, ceux qui font le sacrifice de leur vie en allant au combat et ceux qui restent à la maison à attendre de perdre un être cher, une blessure, une maladie, une infection.

L'homme civilisé n'a plus en temps de guerre cet interdit » que l'homme sauvage » ressent toujours, superstition, représailles des âmes... / en corrélation à la mauvaise conscience que l'homme civilisé ne ressent plus.

Mais l'homme des origines survit en nous dans notre inconscient, se croit immortel, Dans notre inconscient pas de négation, et de ce fait, pas de mort. Y peut rien t'arriver.<sup>1</sup> C'est là l'essence de l'héroïsme.

---

<sup>1</sup> S.Freud ibid, Hans, le casseur de pierres, d'Anzengruber. p34 et suivantes

## Présence subjective et effets psychiques du trauma psychique

**Viviane Chétrit-Vatine**

Société Psychanalytique d'Israël

La question du traumatisme psychique a inauguré l'œuvre Freudienne et elle s'est reposée pleinement à la fin de son parcours. En fait, le concept de traumatisme tient une place privilégiée tout au long du développement de l'œuvre freudienne qu'il traverse en subissant d'importants remaniements conceptuels (Bokanowski, 2013)<sup>1</sup>.

On peut envisager trois moments d'élaboration du concept et de fait notre colloque a été construit en suivant ces trois moments et au-delà.

### **1895-1920 :**

- Jusqu'en 1897, Freud établit le modèle de l'action séductrice traumatique; le trauma est d'ordre sexuel, et il se réfère au modèle de l'après-coup.

- Avec l'abandon de la *neurotica*, l'action séductrice traumatique laisse la place à l'action « séductrice interne » du fantasme. Et, à partir de 1905, tous les traumatismes et conflits psychiques sont envisagés en référence aux fantasmes inconscients et en particulier dits originaires (de séduction, de castration, liés à la scène primitive). Cependant, reste discutée notamment avec le cas de L'homme aux loups, la question du poids de la réalité au regard du fantasme inconscient comme facteur traumatique.

### **A partir de 1920 :**

- Freud envisage le traumatisme comme lié à un défaut du pare-excitation. Le nouveau paradigme est la détresse du nourrisson, à laquelle renvoie la paralysie du sujet face à une effraction entraînant un effroi d'origine interne ou externe: c'est la névrose traumatique avec la compulsion de répétition ou dans les termes de De M'Uzan (1994) :

*« Le trauma se définit (alors)... comme évènement ou expérience intense, porteur d'une charge qui déborde tant la tolérance du sujet que ses capacités de maîtrise et d'élaboration psychique ... (la) situation(est) véritablement*

---

<sup>1</sup> Bokanowski T, 2012. Trauma et conflit oedipien .rtp Décembre 2012, Tome 76, pp.1553-1560

*traumatique quand le sujet, incapable de trouver une réponse à l'accident... est condamné à des réactions comportementales»<sup>1</sup>*

- En 1926, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, l'accent est mis sur le lien entre traumatisme et perte d'objet,

### **1937-1939:**

- A la fin de son œuvre, dans *l'Homme Moïse*<sup>2</sup>, Freud écrit : « *Les impressions vécues précocement, ultérieurement oubliées, auxquelles nous accordons une si grande significativité dans l'étiologie des névroses, nous les appelons les traumas ... Il y a des cas que l'on caractérise comme traumatiques parce que les effets remontent indéniablement à une ou plusieurs impressions fortes de ces tout premiers temps ...* ». Il va alors relier le traumatisme avec le narcissisme et les blessures narcissiques vont prendre valeur de traumas.

Dans les termes de De M'Uzan<sup>3</sup> : « *Pour que les investissements narcissiques vitaux et le sentiment de l'identité soient préservés autant que possible, l'excitation ... ne peut que se décharger d'une façon massive, brutale, par un passage à l'acte dont la violence est proportionnelle aux quantités mises en jeu* ». On a alors à faire à un traumatisme incapable d'être remémoré, et donc élaboré mais à une répétition de l'identique alors que le traumatisme a été désorganisateur et destructeur et a créé une enclave dans le psychisme, clivage empêchant toute transformation: on est bien là dans le domaine du trauma.

Certes, si du point de vue du psychisme, un traumatisme peut avoir eu lieu sans représentation psychique de son impact, si il n'y a pas eu de représentation de l'absence de représentation, pas de représentation du trauma, « *si du point de vue du psychisme, le trauma est perdu, tout espoir est-il aussi perdu pour l'analyse ?* »(Roussillon ,2001) <sup>4</sup>

Si c'était le constat clinique de Freud en 1937 dans « *Analyse avec fin et analyse sans fin* », dans « *Constructions en analyse* », une voie semblait se ré-ouvrir lorsque Freud insiste à nouveau sur l'existence dans la psyché de traces dénuées de représentations et reprend la question de la « *vérité historique* ».

De fait certains symptômes psychosomatiques, certains clivages du moi, non représentables pour le sujet, certaines perceptions chez l'analyste pourront être considérées comme des représentants non encore psychisés du trauma alors qu'il peut s'agir de l'effet chez l'analyste de traces

---

<sup>1</sup> De M'uzan M.1994.*La bouche de l'inconscient* . Gallimard ,Connaissance de l'inconscient, pp.159-160

<sup>2</sup> Freud S. (1939) .*L'homme Moïse et la religion monothéiste*,OCP,XX,p151

<sup>3</sup> De M'uzan M. *op.cité* ,p.160

<sup>4</sup> Roussillon R .(2001). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse* .PUF Quadrige,p .196

représentatives « secondairement détruites (mais une telle destruction est elle jamais possible ?) ou disqualifiées »<sup>1</sup> chez son patient, et attente de requalification par ce « *détour par l'autre* ». Et c'est bien ainsi que Freud s'exprimait encore dans « Constructions » : « *Il est douteux qu'une formation psychique quelconque puisse vraiment subir une destruction totale* ».<sup>2</sup>

Les données récentes de la neuro -science semblent bien aller dans ce sens.

Personnellement convaincue de la relance toujours possible des potentiels vitaux et d'une transformation réitérable des pulsions sexuelles de mort en pulsions sexuelles de vie<sup>3</sup>, je propose que le lieu où une telle transformation peut se faire, où, dans les termes de Dominique Scarfone<sup>4</sup>, l'impassé peut « *rejoindre le passé* », ce lieu où la douleur liée à la re-présentation, peut finir de se maintenir et de main-tenir le sujet en un maintenant qui n'en finit pas, c'est cet espace matriciel de responsabilité affectée pour l'autre, espace dans un autre pour un autre, espace/ temps éthique de la situation analytique fait de la présence affectée de l'analyste, de sa caresse au sens lévinassien du terme. C'est justement, lorsque écoute et interprétation sont « mises à mal par une actualité rebelle à toute '*prise*' dans le rêt du sens », que la présence vivante, humaine de l'analyste sera mobilisée et avec elle sa position éthique. L'analyste comme sujet éthique, en deçà de ses identifications, en deçà de son holding ou de ses capacités de contenance, saisi et interpellé par l'autre, son patient, dans sa fragilité, dans sa vulnérabilité, et dans sa hauteur combinée, mobilisé et déstabilisé par la rencontre avec cet autre, l'analyste entamé, mis en otage, saura à partir de ce saisissement exprimer à travers ses interventions autant qu'à travers ses silences, sa responsabilité affectée à son patient. L'analysant, touché par cette '*proximité investie*' de la part de cet autre, son analyste, en place d'un passé en manque ou vidé de présence vivante, un dégel pourra se produire et le masque pourra commencer à fondre. Il aura fallu que sa lettre ne reste pas '*lettre morte*' non parvenue à son destinataire, il aura fallu pour ce faire une rencontre avec un analyste lui même démasqué « au risque d'une présence disloquée à l'intérieur de soi ». C'est ici que se rejoignent pour moi éthique de responsabilité pour l'autre et éthique de vérité. C'est alors que la séduction éthique de la situation analytique qualifiera justement cette situation même en tant qu'elle inclue la personne de l'analyste, défini comme sujet éthique. Elle pourra alors se nommer *Makom* analytique, en son ample signification hébraïque et biblique: lieu de l'âme, temps

---

<sup>1</sup> Ibid p . 197

<sup>2</sup> Freud S.(1937).*Constructions dans l'analyse*, OCP XX ,p,64

<sup>3</sup> Laplanche J.(1999) *Entre séduction et inspiration* :l'homme Quadrige Puf p . 312

<sup>4</sup> Scarfone D. (2014), L'impassé, actualité de l'inconscient. *L'actuel en psychanalyse*, rfp, Tome LXXVIII -5, pp. 1357-1428.

psychique, temps/espace éthique de la saisie asymétrique de l'un par l'autre, pour l'autre et relevant simultanément d'un passé, présent, futur infiniment renouvelé, renouvelable.<sup>1</sup>

Levinas n'a pu concevoir l'éthique de la responsabilité pour l'autre à titre de philosophie première que suite aux événements de la Deuxième Guerre Mondiale et après la Shoah. C'est ainsi que pratiquant tous dans le contexte de cet après-désastre et dans celui d'un collectif qui en porte et en transporte les effets radioactifs, la conception levinassienne de l'éthique peut être une contribution tout à fait féconde à la conception de l'éthique du psychanalyste contemporain.<sup>2</sup>

Ces journées vont je l'espère, nous permettre notamment, de réaliser que cette éthique combinée à l'éthique toute freudienne de vérité, fonctionne de façon actuelle au cœur de la situation analytique, incarnée par le sujet analyste en sa passibilité primordiale, analyste interpellé par l'autre sujet, l'analysant, en souffrance individuelle, souffrance trempée à un collectif lui-même violemment traumatisé par les événements qui l'ont traversé et continuent de le traverser.

---

<sup>1</sup> Chétrit-Vatine V. (2014), L'Actuel de l'éthique en psychanalyse, *L'actuel en psychanalyse*, RFP, Tome LXXVIII -5, pp. 1481-1485.

<sup>2</sup> Chétrit-Vatine V. (2012), *La séduction éthique de la situation analytique ; aux origines féminines / maternelles de la responsabilité pour l'autre*. Puf, coll. Le fil rouge. *The Ethical Seduction of the Analytic Situation*, Andrew Weller (Trans.). London: Karnac Books, 2014

## Trauma psychique et conceptualisation

**Choula Emerich**

Le virage théorique de Freud en 1915, s'inaugure par un écrit tant sociétal que subjectif :

*Considérations sur la guerre et sur la mort*

Freud commence par y questionner sa naïveté ainsi que celle des intellectuels européens, qui n'avaient pu prévoir la violence dévastatrice de cette « drôle de guerre », où, dans les pays dits avancés, tout progrès civilisationnel a volé en éclats, mettant à jour les illusions, sur lesquelles étaient bâties les idées d'un gain acquis de la sublimation sur le pulsionnel.

Illusions, dit-il, car « Les Etats ont laissé tomber les restrictions morales pour accorder une satisfaction transitoire à leurs pulsions réfrénées »

Il constate que « dès lors que l'on réunit une multitude, il ne reste plus que les attitudes psychiques les plus primitives » et force nous est de constater que c'est seulement sur le remaniement du pulsionnel que repose la civilisation, sans qu'aucun gain ne soit acquis.

Les mêmes mécanismes se retrouvent à l'œuvre dans les comportements individuels et « le psychisme primitif, entendons l'Inconscient infantile, est impérissable ».

Il s'y ajoute un autre facteur subjectif : si nous nous sommes laissés bernier par nos illusions sur la guerre, c'est que nous n'avons pas voulu reconnaître l'incidence de la mort.

Nous l'avions éliminée pour n'en rien savoir car, dans l'Inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité, bien « qu'il soit plein de désirs meurtriers sanguinaires à l'égard de l'étranger mais aussi des mêmes désirs ambivalents à l'égard des personnes aimées ».

Etat ou sujet, nous nous découvrons le même refoulement de nos penchants inconscients belliqueux, mais : « cela n'empêche pas d'exister » et de ressurgir dès que nous sommes moins vigilants.

Bien que Freud ait toujours maintenu sa croyance en des scènes de séduction responsables du traumatisme psychique à l'origine de la névrose, et ce, jusque dans ses derniers écrits, depuis l'abandon de sa *Neurotica*, sa réflexion analytique l'a conduit à apporter à ce concept de traumatisme, les ajouts que sa clinique, et les avancées de son auto analyse lui imposent.

Il va prendre appui sur *l'Esquisse*, pour démontrer que l'Inconscient est le siège d'une mémoire indestructible, structurante et aussi le lieu d'un refoulement originaire, inaccessible, dont il dit d'ailleurs que nous ne savons rien, sinon qu'il est antérieur à la fonction particulière des processus psychiques de la Conscience.

Il en déduit et affirme que l'Inconscient, et ses mécanismes psychiques, prévalent sur ceux de la Conscience et sur ses effets de mémorisation ou de reconnaissance.

D'autre part, son exploration et le déchiffrement des mécanismes langagiers inconscients impliqués dans l'interprétation des rêves, dans les mots d'esprit ou dans la psychopathologie de la vie quotidienne, lui permettent de soutenir qu'ils régissent, à l'insu du sujet, sa vie psychique, tant affective que volontaire. Ce que le travail de la cure dévoile.

De plus, avec son travail sur les névroses de guerre effectué durant la première guerre mondiale, qui déciment par le même fléau les rangs des armées ennemies,

Ces trois éléments,

- antériorité des mécanismes de l'Inconscient sur ceux de la conscience,
- déchiffrement de la structure du langage,
- réflexions sur les dommages causés par la guerre,

Ces 3 pôles de réflexion seront les temps forts de sa recherche qui va déboucher sur une nouvelle réarticulation des enjeux de l'économie psychique. Il en dégage la suprématie de l'automatisme de répétition, qu'il isole dans la pulsion de mort, dont il reconnaît la puissance et l'antériorité, sur celles des principes de plaisir et de réalité qui gouvernaient jusque là, sa première topique.

De cette compulsion de répétition, Freud nous dit, qu'au départ, il ne sait pas trop comment s'en débrouiller, tout comme avec les névroses de guerre, mais c'est ce concept qui sera le pivot du remaniement qu'il met en place en 1920, avec *l'au-delà du principe de plaisir*.

C'est dans ce temps qu'il confirme la différence radicale entre :

- Le traumatisme qui se réfère au sexuel et qui relève de la théorie de la séduction - la *Verführung*
  - par un adulte ou par un enfant plus âgé qui aurait détourné le sujet du bon chemin,*Verführung* conditionnant l'organisation de la névrose,

et

- Le traumatique, qui lui, relève du réel de l'effraction, de la compulsion de répétition.

Cette distinction primordiale va modifier la direction de la cure, dans ces deux pathologies qu'il distingue maintenant cliniquement.

Par ce changement de topique, il tente d'expliquer pourquoi, dans les névroses de guerre, le soldat est habité par une compulsion de répétition qui fait de lui, je n'ose pas dire un sujet dans la mesure où il est coupé de sa subjectivité dans ce temps, mais un homme, qui éveillé, répète en boucle et à l'identique les épisodes morbides qu'il a vécus, et qui les revit sur le même mode, dans des cauchemars quand il a réussi à s'endormir. Répétition d'où toute subjectivité est exclue et ce dans une finalité qui s'avoue : la recherche de la mort.

Cela nous donne à entendre que, dans le traumatisme réel, le patient est condamné à répéter au lieu de se remémorer, et cette répétition toute puissante le conduit à un équivalent de mort du sujet.

Nous savons que Freud était très mobilisé par la thérapie des névroses de guerre puisqu'il a été jusqu'à défendre la pratique des chocs électriques pour sortir les soldats de leur névrose traumatique, ce qui les sortait effectivement de leurs cauchemars stuporeux, mais qui avait pour conséquence, attendue par les militaires, « de les rendre à nouveau aptes à retourner au front » de cette guerre dévastatrice.

Deux de ses fils s'étaient portés volontaires au front, et son gendre, mari de sa fille Mathilde, en était revenu avec cette pathologie qui l'avait rendu longtemps étranger à lui-même.

Cette révolution métapsychologique n'avait toujours pas trouvé l'appui nécessaire de toute la communauté analytique, puisque certains de ses plus proches et innovants élèves, dont Ferenczi et Rank, étaient entre autres, revenus à la pratique de la *Neurotica*, avec hypnose et suggestion.

Et si l'abandon de la *Neurotica* signa la fin de sa relation avec Fliess, la reprise de cette même *Neurotica* par Ferenczi, consacra leur divorce alors qu'il lui était pourtant très cher.

Nous mesurons que pour défendre sa pratique de l'analyse Freud pouvait être excessif et sans concessions, mais l'explication de cette position il la soutenait par la crainte du tort qu'elle pouvait porter à l'analyse et par un renforcement de son travail sur les concepts analytiques.

Ce qui ressemble à une querelle de personnes me paraît plutôt relever d'une position Ethique de Freud, fut-ce à son insu, soit, de se déplacer de la position de Maître à celle d'analyste.

Position qui met et l'analyste et l'analysant sous la dépendance d'un tiers, le radicalement Autre.

Ainsi, il insiste encore, en 32, dans ses *Nouvelles Conférences*, pour soutenir, que : « le facteur traumatique ne peut être liquidé selon la norme du Principe de Plaisir. Par le Principe de Plaisir, nous n'avons pas été assurés contre les dommages objectifs mais seulement contre un dommage de notre vie psychique ».

Entendons, pas tout n'est sexuel.

Rajoutons que dans ce même écrit, Freud reprend le concept d'*Hilfflosigkeit*, qu'il avait mis en place en 1920, pour en faire le paradigme de cette même angoisse par débordement, à l'œuvre également dans le traumatique et les névroses narcissiques.

Cette angoisse par débordement qui lie, pour l'enfant en détresse, le traumatisme de l'abandon à la perte de l'objet, temps reconnu fondamental pour la compréhension des pathologies infantiles.

Nous l'appuierons, en soulignant que c'est aussi le temps où un enfant commence à s'inscrire dans le langage, temps où l'enfant bascule de l'univers du 1 ou du 2 qu'il fait avec la mère, à celui du trois, incarné par un autre, le Père. Ce trois qui inaugure que ça compte, ou pas, pour un sujet.

Loin donc d'être organisée par la prévalence du Principe de Plaisir qui inaugura sa conceptualisation, la pulsion la plus archaïque pousse donc l'humain à retourner à l'inanimé et pousse toute vie à rechercher la mort,

Et pour lutter contre cette compulsion de répétition et cette tentative de forcer au retour à l'inanimé, seules les pulsions sexuelles, les pulsions de vie, affirme Freud, ont ce pouvoir.

En 1938, Freud va encore nous surprendre avec son *Moïse*. Il en fit l'anti-héros d'Œdipe, celui qui tua son père pour coucher avec sa mère et qui fit du traumatisme son point de butée psychique indépassable,

Moïse, sera celui qui sortira non seulement les siens mais tout son peuple, du traumatisme réel de l'esclavage, pour l'emmenant en un lieu où ce seront les dix paroles, ces *Vorstellungen* qui feront Loi pour organiser sa nouvelle humanité.

Et, cliniciens, nous entendons combien ces concepts freudiens sans cesse remaniés, transformeront la direction de la cure, la sortant de la pratique de la stricte répétition à l'infini, pour mettre chaque analyste au travail d'avoir à ré-interroger comment, pour chaque patient, une autre lecture de ce qui insiste est possible.

Les progrès de la linguistique, avec les apports de signifiant, signifié, sens, non-sens, signification, permirent d'autres pas décisifs et Lacan s'en servit pour explorer les champs de la parole et du langage, si riches de conséquences pour le traitement de la psychose, les névroses narcissiques que Freud pensait incurables.

Ces nouveaux apports ouvrent une autre voie à un patient aux prises avec un traumatisme réel, celle de déconstruire, par le langage, l'Imaginaire qui le mortifie dans une scène indépassable, et ainsi, de ne pas laisser obligatoirement à la pulsion de mort, le dernier mot.

Des interventions qui vont suivre maintenant vont nous exposer comment, aujourd'hui, nous nous débrouillons pour permettre à nos patients, qui sont traversés par ce traumatisme réel, de reprendre pied et de renouer avec leur histoire, dans une projection à nouveau possible pour eux de leur avenir, qui soit non seulement vivable, mais à construire.

C'est ce désir qui a présidé à la tenue de ce Congrès, à Tel Aviv.

# L'effroi du sexuel

## Thierry Florentin

*Quel est le mystérieux ingrédient qui donne joie et sens à la vie ? Y a-t-il un secret à découvrir ?* John Houston

Dans un fascinant documentaire portant sur l'accueil et le traitement des névroses de guerre des GI américains retour du continent européen en 1945, au Mason General Hospital de Long Island, *Let there be light*, film tellement insoutenable que les autorités américaines en interdirent sa diffusion<sup>1</sup>, John Houston pose cette question, au moment où il nous montre ces mêmes jeunes gens, arrivés brisés moralement et psychiquement des horreurs du combat, disputer dans la jubilation et le rire partagés l'incontournable partie de base-ball, signe américain de la socialisation et du bonheur de la vie en groupe. Pour ceux-là, suivis du début de leur arrivée jusqu'à la fin du film, ils ne tarderont pas à être démobilisés et revenir dans leurs foyers, non sans que le médecin ne les ait réunis une dernière fois pour leur expliquer les vertus de monter un *small business*, une petite affaire, telle qu'acheter un petit terrain, et se lancer dans l'élevage de poulets.

Frère d'arme, et pourtant à l'opposé de ces GI dont l'histoire semble avoir commencé avec la guerre, le film du français Arnaud Desplechin *Psychothérapie d'un indien des plaines*, directement adapté de l'ouvrage éponyme de l'anthropologue et ethnopsychanalyste Georges Devereux, qui soigna Jimmy Picard à Topeka, au Winter Veteran Hospital, illustre la dimension historique personnelle et familiale conflictuelle à l'œuvre dans les troubles psychiques de Jimmy Picard vétérans de guerre, ainsi que la mobilisation transférentielle énorme que Georges Devereux dut aller puiser dans ses ressources personnelles, d'homme et d'immigré (il était hongrois, ayant soigneusement dû dissimuler ses origines juives durant la seconde guerre mondiale), pour accéder à un échange de parole vraie avec le patient.

Entre les deux, je ferais une petite place à un émouvant et confidentiel film français, *Les fragments d'Antonin*, passé presque inaperçu, et pourtant fiction extrêmement documentée, mélangeant des

---

<sup>1</sup> Visible sur *You tube*, dans une version restaurée, et avec des sous-titrages français ! Ce documentaire du grand John Houston, ne fut présenté à nouveau au public qu'en 1981, dans la plus totale indifférence, au festival de Cannes, dans la collection « Un certain regard ».

images d'archive, et reconstituant le drame d'un instituteur de campagne heureux et sans histoire jusqu'à sa mobilisation et les combats de la première guerre mondiale, et qui illustre les débuts d'une science psychiatrique balbutiante, et du désarroi premier des médecins face à des lésions traumatiques persistantes, et qui ne s'avèrent cependant ni physiques, ni neurologiques.

Freud en effet, en 1914, en dehors de quelques articles d'ailleurs plutôt rédhibitoires du psychiatre Angelo Hesnard, n'est pas encore traduit en français, pour cause d'antagonisme patriotique, ce ne sera qu'en 1926 qu'une Société de Psychanalyse Française verra le jour !!

En France, en 1914, le traitement du traumatisme psychique de ces guerriers brisés, et se présentant d'ailleurs littéralement de cette manière, courbés en deux, incapables physiquement de se redresser, il a fallu inventer un mot nouveau, un signifiant dédié, l'*acamprosie*, c'est le courant électrique, faradique ou galvanique, rapidement surnommé la torpille, et qui donnera lieu à des procès retentissants qui pour finir permettront de mettre un terme à ces pratiques<sup>1</sup>.

De l'autre côté, sur l'autre bord, dans tous les sens du terme, il y a Freud, qui se retrouve, malgré lui, puisque non mobilisable, *Sur le front des névroses de guerre*, pour reprendre le titre de l'ouvrage fameux de Kurt Eissler, tout comme d'ailleurs l'est Sandor Ferenczi pour la Hongrie, et Karl Abraham pour l'Allemagne.

Le témoignage de Freud sera d'ailleurs sollicité par le ministère de la Guerre autrichien, en Octobre 1920, afin d'éclairer une Commission officielle d'enquête sur de tels traitements de stimulation électrique contre le Pr Julius Von Wagner-Jauregg. Bien que tourné de façon habilement politique, tentant de préserver la bonne intention des psychiatres militaires viennois, Jauregg avait été son ami, Freud n'en oublie pas pour autant d'essayer de promouvoir, sans succès, on le sait par un courrier qu'il écrit à Abraham le même octobre 1920<sup>2</sup>, le travail de son élève Ernst Simmel, fondateur d'une clinique pour le traitement psychique des névroses de guerre à Poznan.

Simmel, qui eut l'occasion de présenter lui-même son travail lors du Vème Congrès International de Psychanalyse, qui se tint à Budapest les 28 et 29 Septembre 1918, en compagnie des mêmes Abraham, Freud, et Ferenczi.

Et c'est à l'occasion de la publication des travaux de ce congrès, une année plus tard, en 1919, que Freud posera, dans son introduction, *Einleitung zu : Zur Psychoanalyse der kriegsneurosen*, (*Introduction*

---

<sup>1</sup> Il s'agit essentiellement de Clovis Vincent, et d'Alexis Carrel, qui deviendront respectivement après-guerre pionnier de la neuro-chirurgie pour l'un, et de la cancérologie pour l'autre.

<sup>2</sup> Il écrit dans cette correspondance du 31 Octobre 1920, de la Berg Strasse : « J'ai eu de nouveau à affronter la hargne mensongère (des psychiatres) »

à: *Sur la psychanalyse des névroses de guerre*) la question du rapport de la théorie freudienne générale des névroses sexuelles avec la névrose traumatique.

En s'adressant aux adversaires de la psychanalyse, il leur dit : « Si l'étude-encore très peu approfondie-des névroses de guerre ne permet *pas de reconnaître* (en italique) que la théorie sexuelle des névroses est *juste*, c'est tout autre chose que si elle permettait de *reconnaître* que cette théorie *n'est pas juste*.

Et cela est également vrai, continue-t-il, « *de l'autre face des névroses de guerre, la névrose traumatique, qui se présente en temps de paix, après une grande peur ou de graves accidents.* »

Néanmoins, reconnaît-il, la névrose traumatique, *pas plus que la névrose narcissique*, c'est ainsi qu'il appelle alors le groupe des psychoses- *dementia precox*, paranoïa, mélancolie- *ne nous apportent encore aucun éclairage supplémentaire sur la théorie de la libido, à l'œuvre dans la névrose ordinaire des temps de paix.*

Ces trois groupes de névroses ne sauront s'intégrer que lorsque, dit-il *les études sur les relations indubitables entre la terreur, l'angoisse et la libido narcissique seront arrivées à un résultat.*

Mais il s'agit ici d'une présentation de travaux des collègues, Abraham et Ferenczi, et il ne saurait être question pour Freud d'y développer une théorie. Tout juste s'agit-il, de ne pas refermer la question, et Freud se contentera d'amorcer l'ébauche d'un parallèle entre la névrose traumatique, où le Moi se défend contre un danger qui le menace de l'extérieur, et la névrose ordinaire où le Moi considère les prétentions menaçantes de sa libido comme l'ennemi. *Dans les deux cas, libido intérieure, ou forces extérieures, il y a peur du moi devant sa propre lésion.*

Et il termine par cette toute petite phrase énigmatique : *A juste titre, on peut décrire le refoulement qui fonde toute névrose comme une réaction à un traumatisme, comme une névrose traumatique élémentaire.*

Cette phrase est énigmatique, car en effet, elle montre une fois de plus ce qui fait l'embarras constant de Freud, son malaise, comment rendre compte de l'écart entre névrose traumatique et névrose ordinaire, en tentant de concilier d'une façon cohérente ce que nous offre la clinique et ce qu'il en est de son élaboration théorique. Elle pose par exemple le problème de la perversion, et de ce qui advient à l'enfant devant la découverte que la mère est castrée. Un trauma qui va déterminer structurellement, irréversiblement, l'ensemble de sa vie ultérieure.

Mais ne nous dispersons pas, et revenons au texte de Freud. S'il accepte de rester aussi peu précis, c'est qu'il réserve sa réponse sur un texte majeur et crucial, qu'il a déjà en tête et qu'il rédige à la même période, 1919-1920, *L'au-delà du principe de plaisir*.

Ce qui fait défaut au psychisme, va-t-il dire en substance, dans la névrose traumatique, c'est l'angoisse- *Angst*.

Et c'est précisément parce que l'angoisse manque, angoisse qui permet lorsqu'elle est là le surinvestissement des systèmes pare-excitations, et qui en manquant laisse le psychisme démuné et dans l'impréparation à accueillir l'excitation traumatique, qu'il n'y a plus place alors que pour l'effroi- *Schreck*, dit Freud, subit et violent, cause inattendue de l'effraction étendue de ce même système pare-excitation.

Et il propose cette idée originale, que la répétition inlassable - autant dans le rêve que dans la fixation à la scène traumatique- qui fixe le sujet à l'évocation et au souvenir permanent de l'événement, doit être perçue comme une tentative pour faire revenir l'angoisse protectrice du psychisme, et maîtriser rétroactivement, dit-il, la brutalité de l'excitation traumatique.

Cette répétition n'est pas accomplissement de désir, ni symptôme de compromis, mais tentative de réparation, même si vouée à l'échec.

Dès lors, il ne saurait être question- et qui d'ailleurs y songerait !!-, de traiter la névrose traumatique par la méthode de l'association libre.

Du fait même de la stase du souvenir douloureux, auquel tout ramène, un bruit, un visage, un lieu, une date, un événement anodin, etc., et ceci sans fin, et dont pourtant rien ne part, le traitement de la névrose traumatique nécessite un abord spécifique.

Du trauma, il n'y a ni passé, ni avenir, ni transmission, ni effacement, ni oubli, ni élaboration, juste une perpétuelle condamnation à la stase douloureuse de la rumination et de l'effroi.

« *Il ne dort ni ne sommeille le gardien du trauma* ».

Dans le début de son enseignement, au début des années 50, Lacan va être amené à commenter une phrase majeure de Freud au sujet de l'hallucination de l'homme aux loups : « *De la castration, même au sens du refoulement, il ne voulait rien savoir* », écrit Freud, en nommant ce processus psychique du terme de *Verwerfung*.

Lacan propose en 1954 une première traduction à ce mécanisme « dont l'effet écrit-il est une abolition symbolique, le terme de *retranchement* »

Plus tard, lorsque l'article sera publié<sup>1</sup>, en 1966, dans les *Ecrits*, Lacan rajoutera une petite note de bas de page : « *comme vous le savez*, écrit-il, *à mieux peser ce terme, la traduction qui a prévalu depuis est forclusion.* »

Terme qui a eu le bonheur, et la fortune que vous savez, puisqu'il est désormais chevillé au nom de Lacan et à la psychose.

Eh bien, je vous propose de ramasser ce terme de *retranchement* dont Lacan n'a pas voulu, qu'il a délaissé, et qui s'applique me semble t-il d'une manière assez heureuse aux suites du trauma psychique. Ce terme peut nous évoquer autant dans son sens courant une position militaire défensive, une place forte inexpugnable, que, en termes logico-mathématiques, la suppression d'une partie d'un tout. Une partie du sujet s'est, avec le trauma, isolée du vivant, retranchée sans communication ni liaison aucune, au sein d'un organisme resté *as if*, comme si.

Peu avant *l'au delà du principe de plaisir*, auquel il y fait souvent allusion, Freud publiait en 1919 un petit texte *Das Unheimliche*, the *Uncanny* en anglais. Je ne sais pas s'il a donné des difficultés à son traducteur anglais, James Stratchey, mais sa première traductrice française, Marie Bonaparte n'était qu'à moitié satisfaite de la traduction qu'elle lui avait donné, et qui est restée *L'inquiétante étrangeté*, en français.

A la vérité, ce terme est tout autant indéfinissable qu'intraduisible. Freud le savait pertinemment, puisque dans toute une première partie de son article, conséquente, il passe en revue les différentes définitions qu'en donnent les dictionnaires de l'époque, qu'il reproduit intégralement, dans toutes les acceptions du terme. Il trouve même un dictionnaire qui lui dit que dans certaines régions de l'Allemagne, *Unheimlich*, c'est *Heimlich*, ce qui est *Unheimlich* pour les uns cela signifie *Heimlich* pour les autres. Puis il l'examine dans toutes les langues, le latin le grec, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le portugais, l'arabe. En hébreu, dit-il « *Unheimlich coïncide avec démoniaque : qui fait frémir* ».

Je vous propose de traduire *Unheimlich*- et c'est bien ce qui arrive à nos patients, quelque chose de brutalement hostile et inconnu, qui fait irruption violente à l'intérieur, puisque *Heim*,

---

<sup>1</sup> Je dois à la lecture de deux psychanalystes français atypiques Françoise Davoine et Jean Max Gaudillière, dans leur merveilleux ouvrage *Histoire et trauma* sous titré *la folie des guerres*, et primitivement publié aux Etats-Unis, en anglais, d'avoir attiré mon attention sur cette toute petite note, au passage, de Jacques Lacan dans les *Ecrits*. Il s'agit du texte « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud ». Jean Hyppolite était un grand philosophe, professeur au Collège de France, qui fût Directeur de Normale Sup, traducteur de Hegel, dont il était un spécialiste. Cette année là, il assiste au séminaire de Lacan à Sainte Anne, consacré aux *Ecrits* techniques de Freud, à la technique freudienne, et présente un exposé sur ce petit texte de Freud qui s'appelle « *Die Verneinung* », la dénégation. Lacan prend une première fois la parole pour introduire son commentaire, puis la reprend ensuite, après l'exposé d'Hyppolite.

c'est la maison, le domicile, au plus intime,-je vous propose de traduire ce terme *Unheimlich* par *Inaccueillable*.

Transformons le déjà en *Inacueilli*.

## **Bibliographie :**

**Davoine F., Gaudilliere Jean Max:** *History beyond Trauma*. Other Press. New-York 2004. Trad. française: *Histoire et Trauma. La folie des guerres* Paris. Stock. 2006.

**Eissler K.R.:** *Freud und Wagner-Jauregg*. Trad.française : *Freud sur le front des névroses de guerre* Paris. PUF. 1992

**Fassin D., Rechtman R. :** *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*. Paris. Champs Flammarion. 2007.

### **Freud S.:**

-*Das Unheimliche*. Trad. française : *L'inquiétant*. 1919. Œuvres complètes. PUF. Paris. Tome XV. Pp. 148-188.

-*Einleitung zu: Zur Psychoanalyse der kriegsneurosen*. 1919. Trad. française : *Introduction à: Sur la psychanalyse des névroses de guerre*. Œuvres complètes. PUF. Paris. Tome XV. Pp. 218-223

-*Gutachten über die Elektrische Behandlung der Kriegsneurother*. 1920. Trad.française : *Rapport d'expertise sur le traitement électrique des névrosés de guerre*. Œuvres complètes. PUF. Paris. Tome XV. Pp. 226-231.

-*Jenseits des Lustprinzips*. 1920. Trad. française : *Au-delà du principe de plaisir*. Œuvres complètes. PUF. Paris. Tome XV. Pp. 274-338.

**Lacan J. :** Réponse au commentaire de Jean Hyppolite. In *Ecrits*. Paris Seuil 1966. Pp.381-399

**Piketty G. :** *Sigmund Freud, Sandor Ferenczi, Karl Abraham, Sur les névroses de guerre*. Textes du Vème congrès international de psychanalyse. Trad.inédite Olivier Mannoni. Petite Bibliothèque Payot. 2010.

**Tatu L., Bogousslavsky J. :** *La folie au front. La grande bataille des névroses de guerre. (1914-1918)* Imago. Paris. 2012.

**Tison S. Guillemain H.** *Du front à l'asile. 1914-1918*. Alma Editeur. Paris. 2013



## Du trop au trou, les tours du traumatisme

**Marie Jecic**

Peut-on parler de nos jours du traumatisme psychique sans être assailli par ceux qui envahissent notre société actuelle ? Lorsqu'il me fut proposé de parler du traumatisme, en Israël et alors que la jeunesse française se faisait lâchement abattre dans une salle de spectacle, j'avoue avoir eu un rejet du thème.

D'autant qu'à y bien réfléchir, le traumatisme n'est pas freudien. Traumatisme est un néologisme introduit par les psychologues en fin du dix-neuvième siècle, début du 20ème. Quant à Freud, s'il parla du trauma et utilisa l'adjectif traumatique, il ne parla pas de traumatismes, soit des conséquences des blessures produites par la réalité extérieure.

Au début de sa recherche, en 1895, il pensait que le trauma psychique constituait l'étiologie des névroses. Ce trauma pour lui était sexuel ; c'est dire qu'il n'était pas collectif, puisqu'il impliquait un intime ignoré du sujet lui-même. Mais, deux ans après, sans renier le trauma, il en abandonnait la théorie, pour considérer le fantasme. Le trauma soit, mais dans le fantasme.

Vint la *Première Guerre Mondiale*. Convié comme expert, Freud fut parmi les premiers à observer ces traumatismes dits collectifs chez les soldats de retour du front. Or il ne parla pas de traumatismes, mais de névroses traumatiques. Ceci importe. Le trauma prend place dans le fantasme d'une structure. Ainsi, les névroses traumatiques l'amènèrent à découvrir la pulsion de mort et à mettre en place la seconde topique. Si bien que, pour être discret, le trauma chez Freud est à l'origine des grands remaniements et des découvertes décisives de la théorie. Pour sa part, Lacan est loin d'avoir fait du traumatisme un concept fondamental, mais cependant et ponctuellement, il revient jusque dans les derniers séminaires.

Aussi, je propose de revenir sur l'articulation traumatisme-fantasme avec un épisode clinique bref mais précis. Si les grands remaniements théoriques se font sous la pression du trauma, cette ère du traumatisme requiert notre vigilance. C'est pourquoi je reviendrais dans un premier temps, sur la prépotence des traumatismes collectifs dans notre société

### *Le trop du traumatisme*

Cette société semble se caractériser par sa capacité à produire des traumatismes de masse, au point d'avoir changé le statut des victimes. Freud connut l'époque où les victimes étaient méprisées, et le culte allait au héros dont on valorisait le courage et la vaillance. Mais quel

héroïsme pouvait-on attendre durant la Première Guerre Mondiale de ces soldats qui pourrissaient dans les tranchées, véritables charniers où des jeunes français et allemands furent piégés là nuit et jour, durant des mois, dans l'inactivité et l'épouvante, en attendant d'être bombardés ? La définition de victime changea quand la guerre, devenue industrielle, n'engageait plus les individus dans un corps à corps, mais que des gens enfermés, étaient massacrés. Freud fut le premier à attirer l'attention sur l'état des soldats, de retour du front de la Grande Guerre, « *terrible guerre* » dit-il, dont on attendait pourtant qu'ils retournent se battre.

Malgré cette abjection, la Seconde Guerre saura surenchérir sur l'horreur, en venant chercher des civils innocents femmes et enfants compris, condamnés arbitrairement au nom d'une religion.

### *Torsion extérieure intérieure*

En 2007, Richard Rechtman et Didier Fassin publiaient un ouvrage intitulé *L'empire du traumatisme*. Les auteurs référaient le coup d'envoi de cet Empire ni à la première ni à la seconde Guerre Mondiale, mais à l'attentat des tours de Manhattan de septembre 2001, avec les conséquences politiques qui suivirent : répression sécuritaire à l'intérieur des Etats-Unis et à l'extérieur, leur engagement militaire. Bush de façon surprenante parla à l'époque de « *nouvelle croisade* », puis prophétisa, ce qui ne cesse de résonner, « *Désormais, le monde ne sera jamais plus le même.* »

*L'empire du traumatisme* ? Entendez l'ambiguïté grammaticale. Est-ce à dire que le pouvoir reviendrait au traumatisme; ou bien que le traumatisme engendrerait un empire économique ou politique, ou encore que l'empire serait constitué *par* le traumatisme ? La préposition brouille le sens et déstabilise.

L'étrangeté du sous-titre déroute autant : *La condition de victimes*. On connaissait celle des prolétaires chez Marx. Les victimes formeraient-elle une nouvelle classe sociale d'une société au chômage ? Malraux écrivait *La condition humaine*. Victimes en serait-il le statut ? Toujours est-il que ces traumatismes produisent des victimes, alors que, dans la psychanalyse, nous verrons comment ils supposent un sujet.

La prise en charge de ces victimes de traumatismes de masse comporte trois temps. On propose des réparations généralement pécuniaires, aux victimes du passé, ainsi que la gestion des états dépressifs post-traumatiques. Aux victimes présentes, des cataclysmes par exemple, sont proposées des cellules de crises dites « *cellules de déchoquage* », avec des psychologues pour *déchoquer* sur place; enfin, pour les traumatismes potentiels, non déclenchés, une « gestion préventive du trauma » est prévue.

Toutefois, statistiques à l'appui, les auteurs observent que 6 mois après la chute du World Trade Center, une étude notait que 4% des américains avaient des troubles post-traumatiques mais, que ceux qui avaient été exposés à une diffusion d'images en boucle étaient plus traumatisés que ceux qui avaient assisté à l'événement. Ainsi, les pathologies de l'image, bien connues dans la psychose, gagnent aujourd'hui la névrose, dans une société de plus en plus travaillée par les regards. Si Freud a parlé des névroses de guerre, ne devrait-on pas considérer de nos jours les névroses du regard puisque, à ces traumatisés par images télévisuelles, s'ajoutent les addicts d'internet ; les passages à l'acte provoqués par l'abus de jeux chez des jeunes qui ne dissocient plus le virtuel de la vie ; ou encore l'augmentation de névroses obsessionnelles précoces chez des pré-ado dont une symptomatologie envahissante peut survenir à la découverte inattendue d'un site porno, par exemple.

Dans un texte de 67, *De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité*, Lacan parle en anglais *du matter of fact du traumatisme*, et d'un circuit, supposé externe en rapport avec la réalité, dont le retour est interne. Il dit : « *Ce que nous avons à surprendre est quelque chose dont l'incidence originelle est marquée comme traumatisme.* » Notons en passant que Lacan parle de traumatisme, pas de trauma pourtant ce qu'il dit suppose que ces traumatismes collectifs ne forment aucunement la cause traumatisante. S'il y a traumatisme, c'est-à-dire retour sur une durée indéterminée de l'effroi produit par l'extérieur sur l'intérieur, alors la cause ne peut en aucun cas être collective.

### *Trop imaginaire et trou réel.*

Prenons un extrait de ma pratique, bref mais représentatif, suffisamment neutre et ancien pour qu'il me soit permis d'en parler. Il y a plusieurs années, je travaillais dans une structure d'accueil pour adolescents rattachée à un hôpital. Les locaux étaient ainsi conçus que pour aller de mon bureau à la salle d'attente, je devais traverser la pièce où était la secrétaire. Un jour, alors que je raccompagnais un patient, je vis la secrétaire très affairée au téléphone avec, assis devant elle, une jeune fille et un jeune garçon tamouls. J'accueille mon rendez-vous suivant, le reçois environ entre 20 mn, 1/2 h, puis le raccompagne. Passant devant la secrétaire, la scène n'avait pas changé. Etonnée, je lui demande ce qui se passe. Elle me dit chercher désespérément un lit d'hôpital pour ce jeune garçon qui n'allait pas du tout, raison pour laquelle sa sœur venait chercher secours. Je passe, reçois le patient suivant le temps nécessaire puis, à la fin de l'entretien, je le raccompagne. Dans le bureau de la secrétaire, même scène. Devant mon regard interrogateur, elle m'explique que ce jeune, arrivé depuis peu de Ceylan avec sa famille, est traumatisé parce que son frère aîné a été sauvagement abattu dans la rue. Les parents bouleversés, craignant pour leurs autres enfants, vinrent trouver asile en France où ils sont arrivés depuis peu. Soit. Je reçois le

dernier adolescent qui m'attendait puis, l'ayant raccompagné, devant la paralysie de la situation, le soir tombant, faute d'un secours de l'hôpital et voyant le jeune homme effondré, je propose de le recevoir.

Mais, me dit la secrétaire, ce n'est pas possible, il ne parle ni français ni anglais, seule sa sœur parle anglais. Assurément, je ne parle pas tamoul mais, je sais que si le langage est affaire de compréhension, il est également : intonation, regard, rythme, si bien que sans trop savoir comment j'allais m'y prendre, ... je le reçus.

Dans mon bureau, je m'assis bien en face de lui. Il me fit une étrange impression, tant ses yeux étaient comme vidés de son regard. Alors, le fixant dans son absence de regard, je lui demandais en Français, « *Que vous arrive-t-il ?* »

Immédiatement, la sœur intervint pour me rappeler qu'il ne parlait pas français. Bien que le sachant, ceci ne m'empêchait pas de m'adresser à lui dans ma langue. Sans cesser de le regarder, je renouvelais ma question en anglais à sa sœur qui, aussitôt, me répondit, en m'expliquant la scène tragique cause du bouleversement familial et de leur arrivée précipitée en France.

Je l'interrompis et lui demandai de ne pas répondre à la place de son frère mais de lui poser la question. Cette jeune, très douce, me regarda désespérée. Elle savait, me disait-elle, pourquoi il allait mal. Mais j'insistai : « *non seulement demandez-le lui, mais traduisez-moi si vous voulez bien avec précision sa réponse.* » Alors, se tournant vers lui, elle lui demanda : *Que t'arrive-t-il ?* Je ne le lâchais pas du regard et lui, détournant son regard de sa sœur pour me regarder moi d'un regard retrouvé mais avec une expression de panique, me répondit en tamoul traduit par sa sœur : « *Personne ne me parle !* »

Cette réponse inattendue surprit tout le monde. Certes, depuis plus d'une heure, on ne s'occupait que de lui, mais personne ne lui parlait. Sauf, qu'étant avec sa sœur, il pouvait très bien couper court, interrompre et partir. Il ne le fit pas, et se laissa aspirer par la situation. C'est pourquoi, cet aveu ne me semblait en rien parler du présent, mais témoigner d'une constante. L'urgence où il était, la panique de son regard, la surprise produite par sa réponse dont on attendait un tout autre récit, profilait l'actualité dans une perspective infinie. Cette scène où depuis plus d'une heure la sœur parlait sans rien lui traduire de ce qui le concernait, répétait une situation où les parents, assourdis par la douleur, survivaient sans plus rien voir autour d'eux, et ceci devait prolonger pour lui une probable position dans la fratrie etc. etc.

Ce présent de « *personne ne me parle* », est un présent historique, une répétition dans sa vie, comme l'actualité venait pour lui de le confirmer.

Ceci rend sensible le déplacement opéré par l'ensemble de la scène. Le bouleversement qu'il vivait depuis des semaines, la longue attente au secrétariat, mon interposition et mon adresse,

L'ensemble autorisa une formulation que parfois plusieurs entretiens n'obtiennent pas. Du reste, gageons que s'il avait été reçu immédiatement, de bonne foi, il eut probablement raconté la version familiale du traumatisme comme raison de son mal-être.

Autrement dit, le traumatisme « officiel » d'un savoir collectif, ici familial, bouleverse bien sûr, mais ne dit rien de la répétition subjective où il viendra s'accrocher et qui sera différente pour chacun. Aussi, le traumatisme le sera d'autant plus que le sujet ne pourra rien en faire, ne le reconnaîtra pas comme sien, rien ne lui permettant pas de retrouver l'articulation propre à l'expression subjective et originelle qui fut traumatisante. Ainsi, d'un traumatisme dit objectif, on s'occupera du corps des victimes et de leur situation matérielle, ici le lit d'hôpital mais, si l'on considère qu'un traumatisme est toujours subjectif, alors il faut localiser le point où le sujet a été choqué. Le simple fait de le lui demander, restitue une inconnue, inconnue à lui-même, où la surprise de sa réponse peut l'éveiller. Ce trou restitué est tout autant celui du traumatisme que celui de la répétition, ou encore de l'adresse à un Autre rendue possible grâce à la balise offerte par le transfert. L'ouverture d'une parole, autre que le récit d'une réalité collective et standard, décale de l'imaginaire obstrué par l'excès traumatique toujours abêtissant. Une parole qui tolère l'inconnue reconfigure la réalité traumatique avec le réel qu'elle emporte. Cette parole permet « *l'émergence de la matière réelle du fait surgit dans la réalité* », comme le formule Lacan. Elle double le réel de l'expression traumatique originelle, à partir duquel le sujet se structure. L'effet subjectif est sensible : 1/ Le sujet n'est jamais là où on l'attend, 2/ Il surgit à partir de cette marque qui pour lui fit trauma, puisque là où il résiste, il compte et se compte, fut-ce par défaut. 3/ Ceci se vérifie à la tournure fantasmatique de l'expression traumatique qui assure la répétition.

Toujours est-il que l'entretien terminé, il repartit apaisé et qu'un travail se mit en place.

### **Répétition et point panique.**

« *On ne m'adresse pas la parole* » : cette tournure fantasmatique me surprit. Elle portait la frappe de la façon dont Freud a localisé le fantasme dans l'expression célèbre : « *on bat un enfant* », *un enfant est battu* qui devient ici : « *On oublie un enfant. Un enfant est oublié.* »

Nous l'avons dit, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud débute par les névroses traumatiques de la guerre de 14-18 et se demande pourquoi ces blessés, plutôt que de fuir la nuit dans des rêves plaisants, sont toujours ramenés par des cauchemars à la scène traumatique ? Et là, avec le culot ou le courage que seul le génie confère et qui m'enchante, Freud ne pouvant pas répondre, sans transition, coupant au lecteur la lecture comme l'on dit la parole, passe sans transition à l'observation du jeu de son petit fils âgé de 18 mois.

Quel rapport entre le terrible traumatisme de guerre des soldats et ce petit garçon que sa mère, la fille de Freud, confie gentiment à ses grands-parents quand elle s'absente ? Le rapport, Freud le

trouve dans la fixation de part et d'autre à la blessure qui provoquera un étrange retour insistant sur le point de souffrance aiguë. A l'interface, le sujet en souffrance trébuche sur quelque chose où il s'éprouve, et pour cela, s'y fixera. Aux soldats, les cauchemars, à l'enfant, le même jeu à chaque nouveau départ de sa mère : une bobine lancée et ces mots : *fort et da, là-bas et près*.

### *Le désir*

Dans *Le désir et son interprétation*, Lacan reprend la répétition chez Freud à partir de *La science des rêves* où il écrit : « *Le désir indestructible modèle le présent à l'image du passé.* » Et Lacan dit OK, on parle toujours de la répétition, mais de quoi s'agit-il ? Il déduit alors que si le désir est indestructible, il modèle le présent sur le passé parce que l'objet, pour le sujet, est alors, comme la carotte pour l'âne, toujours devant lui, à jamais inaccessible. C'est là, entre le sujet et son objet, où il y a un manque, un trou, pas plus gros qu'un point, que Lacan repère ce qu'il appelle le point panique. Ce point panique, au bord du réel, dans sa tension vers l'objet depuis toujours déjà perdu dit Freud, pousse le sujet sur le signifiant qui le représentera dans l'expression fantasmatique. C'est pourquoi, le fantasme portera la frappe traumatique.

Il me semble que l'intérêt de ce bref temps clinique avec ce jeune tamoul est d'isoler ce point panique, traumatique. Mais parce qu'il surgit par et dans le transfert, il rappelle combien le réel est au travail d'une parole transférentielle. Ainsi, accompagné au bord du réel, dans le transfert, le sujet pourra peut-être retrouver l'expression fantasmatique originelle qui, dorénavant, le présente à une réalité qui n'est pas collective, mais pour lui répétitive, d'être cadrée, protégée en quelque sorte par l'aliénation d'un fantasme angoissant mais familier.

Pour conclure, puisque le traumatisme s'avère un élément moteur de la pratique et de la théorie psychanalytique, les traumatismes de masse et ceux du regard n'invitent-ils pas les psychanalystes à interroger à partir d'eux la théorie. Cette panique qui éveille des sujets parfois transis derrière leur traumatisme où ils sont inaccessibles, pourrait aussi permettre, par le transfert, de les orienter non pas vers un objet réparateur, mais vers une parole porteuse de leurs signifiants aliénants surgis dans l'urgence. A tenter de les en libérer, leur serait peut-être permis d'oser désirer à nouveau.

## L'analyste à l'épreuve de la Shoah et de l'effacement des noms

**Laurence Kaplan-Dreyfus**

Cette intervention issue de ma thèse : « Encore vivre, à l'écoute des récits de la Shoah » traitera plus particulièrement de l'analyste à l'épreuve de la Shoah et de l'effacement des noms.

Fille et petite fille de survivants, j'ai eu un long parcours analytique où pendant plus de treize ans, je n'ai jamais parlé de la Shoah, simplement parce que je n'avais aucune idée d'un lien éventuel entre cet événement et ma vie, ainsi que sans doute mes trois analystes malgré leur très grand professionnalisme.

C'est donc le manque qui a ouvert le champ de ma réflexion personnelle, devant une béance ou tout semblait m'échapper ou nul ne semblait prêt à m'entendre. Cette réflexion me sera aussi souvent renvoyée en écho par de nombreux survivants et enfants de survivants. La Shoah, événement du réel, est restée une partie ineffaçable de leur vie et ce jusqu'à ce jour. L'histoire s'est rompue, a pénétré l'histoire des familles, l'histoire du sujet. Il ne s'agissait pas seulement d'assassiner les juifs, mais de les effacer, de tenter de les faire disparaître de la mémoire même de la terre et de l'humanité.

Alors, dans un monde contemporain traversé par cette épreuve, existe-t-il une conduite de cure particulière aux patients survivants et à leur famille, et quelles sont les formes d'écoute possibles pour l'analyste lorsque confronté à l'entame de la vie chez le patient, il peut être saisi par des émotions et des mécanismes de contre-transfert violents qui émergent et s'organisent dans le but de protéger ses propres forces de vie. Ce sont les questions que j'ai traversées entre la France et Israël, au détour des récits d'une quarantaine de mes patients, ceux d'Amha et ceux du Mahon Davar, ainsi qu'au détour de nombreux entretiens avec des analystes, fragments de clinique et de réflexions partagées.

Il a fallu me rendre à l'évidence : la conduite de ces cures ne se déroulait pas toujours comme j'avais pu l'expérimenter auprès d'autres analysants, et réinterrogeait les champs théoriques classiques de la psychanalyse.

En effet, être survivant, c'est être ramené dans sa plus simple expression au besoin impératif de vivre encore. La psyché du survivant est dès lors entamée, trouée par la durée et l'intensité de l'effacement, le nombre des disparus, la brisure de la filiation, la perte de la confiance en la vie et l'immense difficulté de réinvestir le registre de l'homme désirant.

Si la question de l'analyse, reste toujours celle de l'Oedipe, de la famille, du corps, du désir, avec ces patients, vient en résonance, la question de l'Histoire et de ce que les nazis ont fait de la famille, du corps, de l'amour, de la sexualité et de la mort. Clairement, l'atteinte fondamentale dans ces cures se présente plus comme un effondrement de la position du sujet sous l'emprise de la machine nazie que comme une blessure traumatique individuelle. Se joue alors avec l'analyste une scène qui répond comme en miroir à l'effacement des noms des juifs, et permet de penser la restitution du nom et l'identification du sujet à l'espèce humaine. Autour du sujet pris dans l'effroi se croisent deux registres. Le premier, plus archaïque de l'identification, de la restitution du nom et de la restauration du sujet dans son humanité, et le second, plus œdipien, celui de la mise en jeu du sujet et de son désir. Dans une rencontre dissymétrique, analyste et analysant s'inventent une tentative partagée de reconstruction d'un récit de vie là où il a été encerclé et clos dans l'absurde de la barbarie nazie. *Jacques né en 1946 me dit : Pendant la Shoah, mon père est caché avec d'autres juifs. Les soldats allemands passent et il empêche sa petite fille de quelques mois de pleurer en lui appliquant sa main sur la bouche et elle meurt étouffée. Jacques devant la mort de sa petite sœur se heurte à l'identité du père : Père assassin, infanticide. Père héros qui sauve la vie de juifs au prix de celle de son bébé, père victime détruit par la mort de sa fille, père terrifiant et inquiétant, père silencieux, père adulé.*

L'analyste peut-il se préparer à entendre qu'il existe un autre espace dans l'humanité, où la Shoah a pu être conçue contre l'humanité? Peut-il entendre ce registre de l'effacement et l'entame qui lui répond dans la psyché afin d'y travailler? Accéder à ce registre, y régresser, l'interroger, l'invite à inventer de nouveaux dispositifs dans la conduite de la cure. Partir de l'analyste, de ses émotions, de son contre-transfert est donc pour moi fondamental, de par le rôle majeur que cela joue dans le possible de la cure. M'interroger, devait passer par le fait d'interroger l'autre, analyste dans sa clinique plus globale. La richesse de certaines rencontres passées avec des collègues n'était pas étrangère à cette démarche, ainsi que l'envie de confronter ma pratique, la curiosité de voir comment les autres se démêlaient de cette *affaire là*.

Si être analyste, c'est prendre des risques, alors devant la Shoah, devant tous les génocides, les risques augmentent. Être analyste, c'est accepter le risque de se laisser troubler et parfois sans l'avoir prévu, de s'interroger sur sa propre position, ou celle de sa famille pendant la période de la guerre, une histoire familiale connue ou ignorée, héritage qui surgira peut-être au détour d'une réflexion anodine de son patient... Tout cela resterait dans la banalité des relations analyste-analysant, si il n'y avait pas pour ces patients une toile de fond différente, où justement ces éléments permettront ou feront barrière à l'émergence de la partie trouée et déchirée de leur histoire. Ici, se joue le silence contre-transférentiel de l'analyste devant le trou, l'émergence de la violence des fantasmes du sujet au travail. Trou de la mémoire des survivants, vacuum de l'écoute flottante et béance de la souffrance, comment ces trous se reflètent-ils ?

*Un patient français me raconte que lorsqu'il a confié après de longs mois quelques bribes de son expérience du temps de la Shoah à son analyste, à la fin de la séance, celui-ci propose une interprétation en employant l'expression « Peuple élu ». La violence qui étreint ce patient ainsi que ce qu'il fantasme de la violence de son analyste, s'entrechoquent dans sa tête. Devant ce qu'il vit comme une menace dans le vacillement de son thérapeute sans une parole, il arrête les séances.*

Devant ce passé qui n'est pas passé, de quelle expérience l'analyste doit-il être porteur, de quelles capacités de régression, de retour dans l'écoute, non pour entendre l'inconscient, exercice classique de notre métier, mais pour se confronter au trou, à la béance de son patient? Comment se gère le voyeurisme, l'excitation, la régression, pour ceux qui doivent entendre ces récits. Le montage nazi appelle une régression dans la culture allemande jusqu'au lieu de la jouissance dans la violence d'excitations mortifères et sexuelles: chambre à gaz, exposition des corps, sadisme. Dans ce sommet de l'insupportable, comment faire pour qu'un instant d'excitation ou de curiosité de l'analyste ne vienne pas polluer le récit du patient.

*Après plus de trois années de thérapie, Rachel me parle du commando spécial où elle travaillait à Auschwitz. Elle me dit: " Je déballe les paquets et soudain je suis tombée sur un bébé nouveau-né." Sans réfléchir, je lui demande: " Était-il en vie?". Elle me regarde, je la sens choquée, elle a du mal à parler et puis elle rétorque en yiddish: "Mais quelle question!"*

*Je nous sens arrêtées à la porte de cette scène, elle dans une lourde tristesse, une déception peut être, et moi glacée par un sentiment de "raté", de chute. Injectant du réel, de mon réel, dans son récit, laissant surgir mon inquiétude et ma frayeur, je perds ma position analytique. Nous nous quittons choquées sans plus de paroles. La semaine suivante je sens et elle me fait sentir qu'il a fallu tout notre parcours pour surmonter ensemble cette séance passée.*

L'analyste, prend aussi le risque de dévoiler, de réactiver une douleur qui peut renvoyer le patient vers l'archaïque et le néant. Ici pas de parole libératrice, les sanglots étouffent et la stupéfaction s'installe encore et encore. Peuvent être soulevés à leur insu des secrets à peine effleurés dans l'émergence du trou : *Jacques vient à Amba parce que sur la suggestion de son ancien thérapeute, il a fait des recherches sur son père mort en déportation, jusqu'à découvrir qu'il était Kapo ce qui a mis un point d'arrêt à sa thérapie. Danièle me rapporte que lors d'une séance de parole d'enfants de survivants, elle dit : " Maman était trop belle ". Le groupe l'interroge sur ce "trop" et ce "trop" fait son chemin en elle. Elle en parle à une cousine plus âgée, qui génée lui répond, que c'est, parce qu'elle était "trop belle", que sa mère a pu survivre à Auschwitz. Danièle effondrée n'en n'apprendra pas plus.*

C'est l'immense difficulté de croire encore à l'humanité, après ce qu'ont vécu ces patients, qui vient mettre à l'épreuve, le contre-transfert des analystes, jusqu'à, comme le remarquent divers auteurs, en empêcher le questionnement et l'élaboration.

Quelque chose dans le récit du patient peut déloger l'analyste de sa bienveillante neutralité, l'éjecter de sa position thérapeutique : *Un ami psychanalyste me raconte « Mon patient me parle de "chaussettes" et brutalement, ces "chaussettes" me renvoient à mon histoire familiale pendant la Shoah quand une paire de socquettes blanches sauve la vie de mes parents. »*

Devant la barbarie la plus sauvage et les dégâts qui ne cessent d'en découler, les fonctions premières de l'analyste semblent attaquées, en écho au registre de l'anéantissement et de la destruction et peuvent déclencher entre autres mécanismes contre-transférentiels : régression, identification, déni et angoisse. Sur ces mécanismes se greffent les affects, ainsi qu'un éveil très particulier de la conscience du thérapeute qui se sent en alerte, interpellé.

Alors, lorsqu'un analyste rencontre un patient qui a vécu des traumatismes génocidaires, son contre-transfert est très sollicité et souvent, les éléments qui ont paralysés les victimes dans leurs expériences d'avant, nouent et bloquent les thérapeutes dans leurs démarches. Peuvent se mélanger alors pour l'analyste les notions de patient-héros libéré des tyrans, de psy-soignant omnipotent animé du désir de soulager, voire de réparer, situations qui peuvent générer de lourdes résistances en miroir. *Jeanine me dit : Je sais pourquoi avec vous c'est différent. Ici à Amba, je peux me poser les questions que je n'ai jamais pu me poser avant. En France je n'ai jamais pu parler de cela, quand je l'ai fait, le psychologue m'a assimilé à une orpheline, c'était bien plus facile pour lui. Il ne comprenait rien à la spécificité de la Shoah, cette horreur totale qui dépassait le fait que j'avais perdu mon père. J'avais perdu mon père, mes oncles, mes tantes, deux grand-mère, mon grand-père, mes cousins, mon identité, cinq ans de vie, ma joie de vivre, ma confiance en l'homme. Tout cela d'un coup sans consolation, sans deuil, sans cimetière."*

Les mécanismes contre transférentiels ont souvent générés un réel évitement du sujet de la Shoah, donnant aux survivants et à leur famille l'impression de n'être ni entendus, ni compris. L'analyste, sujet supposé savoir, peut être ici par l'essence même de la Shoah, vécu par le patient comme sujet, supposé n'en rien savoir.

En Israël se pose plus particulièrement la question des thérapeutes survivants de la Shoah. Ils semblent moins en questionnement que les autres, même si avoir une expérience commune n'est sans doute pas une garantie de mieux entendre. Mais il semble qu'avoir vécu soi-même la destruction, offre pour ceux qui travaillent ces questions, un accès plus intuitif au registre de la destruction et de l'effacement de leurs patients.

Yvonne Tauber<sup>1</sup> nous rapporte les propos d'un psychologue survivant : « Disons-le avec ironie, je dois être plein de gratitude d'être vivant, n'est-ce pas? Alors il faut le prouver, le rendre vrai... Si je n'ai pas sauvé mes parents, peut être puis-je sauver d'autres personnes. A propos du contre-

---

Tauber, Y., In the other chair, Gefen Publishing house, Jerusalem, 1998 <sup>1</sup>

transfert, je ne démarre pas une séance avec une page blanche. Je suis déjà plein d'écriture. Et alors, quelqu'un entre avec la même écriture, le même papier. »

Certains analystes persistent à penser qu'on peut retraverser le traumatisme avec les survivants comme on le ferait dans le traumatisme individuel. D'autre le faisant se sont heurté alors à la dimension de la Shoah et s'inquiètent d'une certaine inadaptation des outils analytiques classiques à leur disposition, ce qui les oblige souvent à explorer leur position thérapeutique voire à la réinventer devant les concepts analytiques. Par exemple :

**Régression** : La position analytique flottante se tient dans la **régression**. Pour écouter les traumatismes individuels, l'analyste s'ouvre à la régression dans l'humain et ses abîmes, où siègent viol, inceste, violence, guerre.

Mais quel type de régression au caractère *archaïque*, est-il nécessaire pour recevoir les narratifs issus de la Shoah? Où creuser, pour trouver l'expérience intime, voire l'expérience ultime, la référence humaine qui nous aiderait à *régresser* pour être dans l'écoute de ceux qu'Antelme désigne comme « contesté comme homme, comme membre de l'espèce. »<sup>1</sup>

C'est sans doute cette infime partie d'humanité, qui n'a jamais pu être enlevée de ces hommes et de ces femmes, qui fait base à notre régression et où notre propre humanité doit prendre appui pour ne pas glisser soit vers le déni, soit vers la folie.

Les analystes, interrogés dans ce travail, énoncent que le fait d'avoir eu des membres de leur famille qui ont subi directement la violence nazie n'a pas été un élément déterminant de l'orientation de leur écoute. Il ne s'agit donc pas de trouver une communauté d'expériences vécues mais un lieu au fond de soi, où l'analyste pourrait reconnaître des possibilités d'expériences de ces expériences, une capacité particulière à régresser analytiquement vers un lieu archaïque, où la rencontre pourrait se faire avec *l'anūs mundi*.

En ce qui concerne **la vie, la mort**, l'entame de la vie est comme une porte tournante qui s'ouvre sur le conscient, puis offre une échappée vers l'inconscient. La porte s'ouvre, se ferme, et l'entame de la vie circule entre ces deux espaces psychiques, Nous sommes dans ce passage entre la vie et la mort, dans une réalité bien éloignée des fantasmes de persécution. En effet le dispositif nazi jouait dans sa folie, quelque chose à contre-sens de la naissance : prendre un être, le salir et le souiller, le mettre dans l'obscurité de la chambre à gaz, lui enlever l'air qui

---

<sup>1</sup> Antelme,R., *L'espèce humaine*, p11, Eds Gallimard, 1957.

permet la vie, puis le réduire en cendre, en particules microscopiques : métaphore à rebours de la naissance.

Mais le concept de pulsion de mort selon Freud ne semble pas recouvrir totalement la façon dont la mort s'est présentée et a fait effraction dans la vie de mes patients. « Les catégories psychanalytiques connues défont à rendre compte de ces matérialisations de pulsion de mort. »<sup>1</sup> Tout travail de deuil au sens de en ordre et de donner une place au deuil impossible, semble inadéquate.

De plus, les aller et retour entre vie et mort semblent mêlés au plus intime du narratif des sujets. Ici pas de dualité vie-mort, mais plutôt un continuum, comme une excitation suivi d'une non-excitation, point zéro, qui recommence, car les événements de la Shoah semblent solliciter ou *jouer sans cesse avec la vie et la mort du juif* : pour Bella par exemple : « ...*le ventre de sa mère met au monde une fille, sa sœur qui se donnera la mort. La confusion règne dans ce creux féminin, où se nichent, se blottissent la vie et la mort(...)* Elle se débat avec l'impression d'avoir disparu dans la mort et son profond désir d'exister dans la vie».

En parallèle a souvent persisté un noyau interne de vie. Les survivants nous ouvrent une porte vers l'enseignement de la vie, dans la manière qu'ils ont de construire encore, après leurs expériences effrayantes. Quel est ce levier qui fait que malgré l'entame de la vie, ils éprouvent un désir de vie qui les fait tenir. Malgré le trou noir, la béance, d'où vient leur choix de vie : règlement d'une *dette*, devoir de mémoire, remplacer les disparus, revanche, construire une famille, engendrer, ne pas engendrer...

## **Refolement**

Bien sûr, il existe chez nos patients de nombreux lieux psychiques du refolement. Mais ce ne sont pas les mêmes émotions, les mêmes événements, que la rencontre avec l'entame de la Shoah, comme la séparation d'avec tous les aimés, la rencontre avec la haine de l'autre, la confrontation avec l'imminence de son propre anéantissement, de sa propre mort et ce pendant des années. Ces récits nous dit Davoine sont « des bouts d'histoire retranchés, et non pas refoulés »<sup>2</sup> Aucune scène n'est oubliée, ni refoulée, elles hantent ces patients.

---

<sup>1</sup>Zaltzman,N. *De la guérison psychanalytique*, p 150, PUF Paris, 1998

<sup>2</sup> Davoine, F. Et Gaudilliere, J-M., *Histoire et trauma*, Eds Stock, p49, 2006.

Nous ne sommes donc pas sur la scène du refoulement, mais devant l'entame de la vie, la béance, le trou, toujours présent, qu'on ne peut pas approcher, qu'on ne peut pas dire. Tenter de lever le refoulement voudrait dire ramener les scènes traumatiques du patient sur lesquelles se place l'insoutenable, comme devant la porte de la chambre à gaz. *Rachel entre dans mon cabinet pour la première fois, elle me salut la peine et me questionne : "pouvez-vous entendre ce que je veux dire ?" Elle enchaîne : "je consulte parce que j'ai une question horrible dans ma tête tout le temps. Qui de ma mère, mon petit frère et ma petite sœur, gazés ensemble dès leur arrivée à Auschwitz est tombé le premier, a vu mourir les autres?"* Je lui dis : *"ça doit être terrible pour vous d'avoir cette image dans la tête."* Nous n'en parlons pas plus, Rachel semble soulagée. Pour les scènes de la Shoah, il n'y a pas de refoulement, pas d'oubli, seulement un insoutenable intraversable, ce qui oblige les analystes à se déplacer sans cesse, et à renoncer au fantasme que l'on pourrait *en finir* avec le trou, l'entame, le re-remplir, le re-combler. Il lui faut travailler au réinvestissement de nouveaux objets de vie pour aider le patient à être vivant et qu'il apprenne à ne pas s'engloutir dans la béance. La notion de réactivation-réanimation psychique se retrouve dans certains entretiens avec les analystes ainsi que dans ma pratique. Dans le but de faire face à l'omniprésence de la mort, être perçue en thérapie comme un être prônant activement la vie, même après une expérience qui en était la négation même semble indispensable.

---

## Interprétation

Si nous nous référons aux deux registres déjà évoqués, l'analyse qui au travers du transfert, suggère l'interprétation se positionne plutôt dans le registre du désir de l'inconscient, qui peut être parfois investi par les patients mais que se passe-t-il lorsque l'interprétation ne trouve pas sa place.

Nous sommes dans les récits du réel de l'effroi, loin du champ du désir et du retour du refoulé, loin d'un lieu symbolique où quelque chose d'humain et de logique pourrait surgir et faire sens, bref là où le processus interprétatif s'absente : Fineltain nous dit : « Des patients, dans un véritable mouvement de panique, avaient littéralement fui le scénario interprétatif .Une interprétation juste chez ces patients n'est pas une interprétation pertinente! »<sup>1</sup>

*Anna, enfant survivant me raconte que faisant part à son analyste précédent de cauchemars récurrents où elle voyait son père, sa mère, ses frères et sœurs mourir, chacun à leur tour, au fil des mois, celui-ci avait interprété ses rêves, en l'orientant vers ses souhaits de mort oedipiens et son agressivité vis-à-vis de sa famille. Désespérée, révoltée, pleine de culpabilité elle avait arrêté sa cure,.*

*Gisèle a quitté au bout de trois mois son analyste, qui après qu'elle lui ait confié que sa mère avait été déportée à Auschwitz avec ses deux frères quand elle était bébé, avait interprété son très grand attachement à son père, seul*

---

<sup>1</sup> Fineltain, L., *Les syndromes des survivants de la Shoah*, Bulletin de psychiatrie no 12, 20 décembre 2002.

*survivant, comme incestueuse. La détresse de s'être sentie rejetée et incomprise lui a fait croire qu'elle appartenait à un monde connu d'elle seule ce qui l'a tenu longtemps éloignée de tout travail thérapeutique.*

Remettre en cause le processus interprétatif, c'est pour l'analyste renoncer au familier d'un monde connu et à des outils qui le protègent. Les patients apportent certains de leurs récits à leur rythme, en pointillé ; d'autres récits très nombreux ne peuvent pas être retraversés, sous peine de difficultés extrêmes, voire d'un vrai danger psychique. Très belle métaphore de Michael Ende, qui nous dit en parlant de la disparition d'une partie du monde : « Si quelqu'un y mettait le pied par mégarde, (...) celui à qui ça arrive se retrouve tout d'un coup avec un morceau en moins. Il y en a même quelques-uns qui se sont laissé tomber dans le néant quand ils s'en sont approchés de trop près. Il exerce une attraction irrésistible. »<sup>1</sup>

Comment devant l'entame, le vide et la sidération, loin des interprétations, l'analyste et l'analysant tentent de s'approcher de la margelle du trou, de le signaler, de border ces lieux de l'effacement, pour pouvoir mieux les circonscrire, pour les enjamber à l'aide de ponts et de passerelles, pour arrêter l'envahissement de la psyché du patient sous forme de dépression, d'angoisse ou de délire

Il s'agit de rendre un peu moins douloureux, ce qui est en jeu, cette vérité de chacun, insurmontable car non saisie dans la représentation. Ce vol de la représentation, c'est ce que les camps ont laissé en dépôt chez certains survivants, ne plus pouvoir se représenter le temps, les gens, la vie, ou la mort. Mais, même sans interprétations, du *dire* émerge, du récit est produit par le patient. En place d'interprétation autre chose se joue dans la parole. Je remarque par exemple que souvent, le détour du récit se fait par mes mots, qui enclenchent une chaîne de signifiants ou qui rassurent.

Si interpréter c'est se glisser entre le patient et son désir inconscient pour le lui révéler, ici je retourne vers la racine même *d'interpréter, inter- prêter*, et de fait je *prête* mes mots et je me tiens dans un espace *inter* entre le sujet et ce que je tenterai d'appeler un processus d'identification de lui-même. Je lui permets de s'identifier autour de ce vocable placé entre lui et moi : *Si je propose à Daniel journaliste brillant, une pensée qui lui convient ou si je lui confirme un concept qu'il a entendu, il se délecte des mots que je prononce, les répète et les reprend énergiquement, comme si mes mots, en écho avec sa pensée, lui donnait enfin un alphabet pour s'exprimer. « Lui : Mes deux parents étaient enfants pendant la guerre. Moi : Alors, vous êtes un enfant de survivant? Lui : Et bien oui, je n'avais jamais pensé à cela. »*

Freud fin 1899, nous apprend qu'il existe une limite à l'interprétation des rêves, qui poussée suffisamment loin, va atterrir sur un point essentiel qu'il nomme « l'ombilic » du rêve et que

---

<sup>1</sup> Ende, M., *L'histoire sans fin*, p.30, Stock, 1984.

l'on doit souvent laisser dans l'obscurité. <sup>1</sup> De façon analogique, l'enjeu de la cure se tient peut-être aussi en un lieu où le sujet se doit de supporter ce ou ces points d'inconnu pur en lui, qui sont autant de points d'histoire, des points ombilicaux appartenant à ce registre de l'anéantissement et de l'effacement. L'analyste, nous dit Freud, travaille de façon analogue à un archéologue qui « déterre une demeure détruite ou ensevelie. »<sup>2</sup> Avec les patients dont nous parlons, il s'agit de construire, non au niveau de ce qui a été oublié, mais plutôt au niveau de ce qui a été *détruit et enseveli* du fait de ces temps d'effacement et d'anéantissement.

Pour conclure, le temps passe, et l'analyse des survivants se heurte souvent à la limite de leur vie. Il arrive ainsi que la mort surgisse en cours d'analyse ce qui est toujours très douloureux pour l'analyste. Le suivi de la maladie, de la dégradation du corps ou des capacités de l'esprit, ou encore le départ soudain surprend toujours, comme si ces êtres qui ont échappés aux nazis, ou aux camps se devaient peut-être d'être éternels. Conduire une cure avec le pressenti d'une fin de vie évidente, réinterroge l'humanité de l'analyste, et réactive les angoisses de mort. Mais sentir que cet accompagnement a pu ouvrir une porte plus douce vers ce qui se dit en hébreu, partir vers le « olam abah », le monde à venir, permet sans doute, pour moi, la conception d'une clôture de l'analyse.

---

<sup>1</sup>Freud,S., *L'interprétation du rêve*, chapitre 7, « La psychologie du rêve », Quadrige PUF, 2010.

<sup>2</sup> Freud,S., *Constructions dans l'analyse in Résultats, idées, problèmes*, PUF, 2009.

## Traumatisme psychique et amnésie d'identité

**Claude Landman**

### *Définition*

La clinique psychiatrique désigne sous le terme d'amnésie d'identité un état particulier au cours duquel le sujet traverse une véritable éclipse, suspendue à la perte de son nom propre qui entraîne celle de l'ensemble de ses souvenirs. Cet oubli contraste avec le fait que le sujet conserve le bénéfice de ce qu'il a appris antérieurement : lire, compter, parler une langue étrangère, bricoler, tricoter, dessiner, jouer de la musique, etc. Mais également des connaissances qu'il est en mesure de s'approprier pendant l'état amnésique, notamment par la lecture des journaux ou en regardant la télévision.

L'amnésie d'identité, qui est rare sans être exceptionnelle, dont la durée peut varier de quelques heures à plusieurs semaines, voire plusieurs mois ou années, est le plus souvent spontanément réversible, ou disparaît à l'aide de certaines techniques sur le jeu de la lettre et du signifiant : l'écriture automatique et l'analyse des rêves en particulier.

Enfin, la levée de l'amnésie se produit dans la majorité des cas, complètement et en une seule fois, le plus habituellement la nuit ou le matin au réveil.

### *Le traumatisme psychique*

J'ai inclus dans le titre de mon exposé le terme imprécis de traumatisme psychique dans la mesure où l'amnésie d'identité lui est souvent directement consécutif : il peut s'agir d'un traumatisme de guerre, la perception du bruit d'un éclat d'obus par exemple, mais également d'un coup reçu au cours d'une bagarre, parfois même d'un simple heurt involontaire avec un passant ou encore la crainte d'une collision quelconque, avec une voiture par exemple. La caractéristique de ce que j'appelle ici le traumatisme psychique consiste d'une part dans son unicité, éventuellement répétée, et d'autre part dans sa dimension d'événement inattendu dans le réel.

Le traumatisme qui précède le déclenchement de l'amnésie, est le plus souvent retrouvé, à condition toutefois de le chercher systématiquement. Il peut en effet passer inaperçu, tant

l'événement peut être tenu, ainsi que le montre le cas suivant rapporté par Milton Abeles et Paul Schilder<sup>1</sup>.

#### *Madame C.*

Il s'agit d'une femme de 38 ans qui s'est adressée à un policier dans la rue pour lui dire qu'elle ne pouvait pas se souvenir de son nom. Lors de son admission à l'hôpital, à 14 heures, elle se contenta de formuler, alors qu'elle était agitée et déprimée, la phrase suivante : « Je ne sais rien de moi ». Elle s'endormit jusqu'à la nuit. À son réveil, interrogée par un praticien huit heures après son admission alors que son amnésie avait disparue spontanément, elle lui rapporta son histoire dans les termes suivants. Elle avait été mariée deux fois. Le premier mariage fut un échec à cause de la stérilité de son mari. Elle s'était remariée il y a dix ans mais n'avait plus de relations sexuelles avec son mari depuis cinq ans. Elle lui était néanmoins restée fidèle jusqu'il y a huit mois lorsqu'elle de rendit en Floride, où elle tomba très amoureuse d'un autre homme. Elle aurait voulu s'installer en Floride et demander le divorce, mais ne voulait pas détruire sa vie sociale. Elle avait apprécié les relations sexuelles avec cet homme et elles lui manquaient. Elle était arrivée à New-York deux semaines avant l'épisode amnésique. La nuit précédant le déclenchement de l'amnésie, ayant faim et froid, elle sortit pour acheter quelque chose à manger. Dans la rue, elle se heurta à un homme et en fut secouée. Depuis cet incident elle ne se souvint plus de rien jusqu'à ce qu'elle retrouve la mémoire à l'hôpital.

#### *L'interprétation du traumatisme psychique*

Ainsi que je l'ai rappelé, ce qui est important n'est pas la signification de ce que j'appelle ici traumatisme psychique, mais d'une part son caractère d'unicité, qui le fait valoir comme un « un » comptable et d'autre part sa dimension d'événement inattendu qui se produit dans le réel. C'est à ces deux titres qu'il vient commémorer, dans un numérotage, la première rencontre traumatique. Ce trauma originel, avec sa signification sexuelle, a été oublié, mais il a permis la mise en place du fantasme inconscient qui soutient le désir du sujet. Comme le zéro dans la suite naturelle des nombres entiers, il est décompté, mais il est à l'origine du comptage et induit la répétition des traumatismes psychiques, leur numérotage.

#### *La dissociation de la mémoire*

Le contraste évoqué plus haut dans le tableau de l'amnésie d'identité entre la disparition de la mémoire des souvenirs qui intéressent l'histoire du sujet avec celle du nom propre d'une part, et le maintien de celle de ses acquisitions anciennes ou nouvelles d'autre part, mérite au point où

---

<sup>1</sup> M.Abeles and P.Schilder ; Psychogenic loss of personal identity. Amnesia. Archives of Neurology and Psychiatry ; September 1, 1935, Vol 34, No.3.

nous en sommes de notre développement, de nous arrêter. Ce contraste nous montre que si l'usage du nom propre est bien social, dans la mesure où il permet d'identifier celui ou celle qui en est le porteur, ce n'est pas de cette dimension qu'il tire son origine.

#### *L'amnésie d'identité comme métaphore du sujet de l'inconscient*

J'avancerai, notamment à partir du cas de Madame C., que le nom propre est à mettre en rapport avec le statut du sujet de l'inconscient et que l'amnésie d'identité en est la métaphore symptomatique. Car l'inconscient, ce n'est pas de perdre la mémoire, c'est de ne pas se rappeler de ce qu'on sait. Dans cette perspective, l'amnésie d'identité constitue, au même titre que l'inconscient, une énigme au sens où la définit Lacan : une énonciation sans énoncé. Il existe un savoir dans l'inconscient qui concerne le désir du sujet, soutenu par un fantasme, mais il n'existe pas de sujet qui soit en mesure de l'énoncer.

Dans le cas clinique que nous avons évoqué, il paraît possible d'avancer que l'amnésie d'identité se produit au moment où la question du désir de cette femme se pose avec une extrême acuité, sans qu'elle puisse y répondre. Non pas en l'énonçant, car, ainsi que le souligne Lacan, si le désir est articulé dans l'inconscient, il n'est pas pour autant susceptible d'être articulé, mais en posant l'acte qui viendrait en donner l'interprétation en l'autorisant à faire un choix. L'amnésie d'identité vient ici, par l'éclipse du sujet qu'elle produit, mettre ce sujet féminin à l'abri d'un engagement dans la question qui est celle que le sujet désirant pose à l'adresse de l'Autre pour la développer et y trouver une réponse : Ché vuoi ?

Nous ne savons pas comment cette femme a résolu ou pas son dilemme, mais nous pouvons avancer que son amnésie d'identité l'a délestée pendant quelques heures, dans un sommeil réparateur, de l'angoisse de l'engagement à prendre dans sa situation. Dans le même ordre d'idées, Abeles et Schindler ont remarqué que pour les 63 patients examinés, 32 femmes et 31 hommes, autant qu'ils ont pu en avoir connaissance, aucun cas d'expérience sexuelle n'a eu lieu pendant la période d'amnésie.

#### *Remarques sur les conditions de la levée de l'amnésie*

Comme la plupart de ceux qui se sont penchés sur la clinique de l'amnésie d'identité, il convient de constater que sa levée est le plus souvent spontanée. Il n'est néanmoins pas inintéressant, afin de tenter de situer le statut si particulier du nom propre et de ce syndrome, d'étudier, à partir d'un cas particulier, le mécanisme structural qui a permis que la mémoire du patronyme soit restaurée.

Ce cas concerne une amnésie d'identité qui a duré trois ans environ, de 1915 à 1918, à la suite d'un éclatement d'obus<sup>1</sup>. C'est en feuilletant les dossiers de la clientèle de la maison qui l'employait en 1918, que le sujet amnésique est frappé par un nom dont la forme et la consonance lui rappelle immédiatement un camarade d'enfance ; il renoue aussitôt la chaîne de ses souvenirs et évoque par association le lieu où il l'a connu, son pays natal, sa famille, son identité. Depuis, il est entré en correspondance avec cet ami, il a retrouvé sa famille qui le croyait disparu au début de la guerre et a récupéré assez facilement presque tous ses souvenirs.

Ce qui me semble remarquable dans ce cas, c'est qu'au moment où le sujet reconnaît le nom propre de son petit camarade, ce qui vient sous ce signifiant, le sous-venir qui s'impose à lui, est la représentation de ce petit autre de son enfance, image idéale qui lui permet de retrouver son patronyme oublié. Comme si la dimension de l'imaginaire venait ici se renouer à celle du symbolique.

### *Conclusion*

Charles Melman et Marcel Czermak se sont intéressés depuis longtemps à ce syndrome dit d'amnésie d'identité. Marcel Czermak y a même consacré un chapitre de son livre intitulé *Patronymies*. Pourquoi ? Ce serait à eux bien sûr de répondre à cette question. Mais pour ma part, il me semble que malgré sa rareté, l'amnésie d'identité nous renvoie à ce qui constitue le prototype, la figure paradigmatique de l'homme contemporain : libre, sans attaches, anonyme, sans qualités, sans gravité, délesté qu'il est du poids de ses engagements symboliques, de ses responsabilités, des dettes de toutes sortes qu'il a contractées, y compris financières, et il n'est pas rare à cet égard que ce syndrome survienne chez un sujet surendetté qui ne peut plus faire face. Bref, l'amnésique, le temps d'une excursion plus ou moins longue, s'allège des diverses contraintes de la vie, des tourments qui s'attachent à la nécessité de désirer en vain pour s'en faire néanmoins une éthique qui ne soit fondée ni sur la plainte, ni sur le renoncement. C'est ce qui fait de ce sujet sans nom notre frère, à la fois envié et angoissant, mais qui ne cesse pas de nous poser son énigme.

---

<sup>1</sup> M.Molin de Teyssieu, « Brusque retour des souvenirs dans une amnésie rétrograde consécutive à un incident de guerre », in *Annales médico-psychologiques*, No 11, Paris, Masson, 1919, p.422-427.

## Guerres psychiques

### Patricia Le Coat-Kreissig

C'est le titre qu'une de mes patientes a donné à son propre état psychique.

*« J'ai l'impression d'être un tank au cœur de porcelaine d'être en mode survie, d'avoir le même fonctionnement que les militaires, ou je ne sentais rien ou je suis devenue hyperesthésique comme si chaque jour était un combat, une lutte comme un vrai soldat devant coûte que coûte assurer la survie de l'Autre. Le symptôme fait valoir que tout le monde a une étoile qui brille en lui... tout le monde devrait avoir quelque chose à faire valoir. C'est juste une question de temporalité... J'ai des paralysies qui sont vraiment là.*

*Je lutte contre la douleur...contre la mort pour soi et pour l'autre...Se battre, se battre...*

*La mort est traumatisante, il faut accepter qu'un jour ça finira, accepter que la douleur finalement nous montre que nous sommes toujours en vie. »*

Ces paroles, très touchantes, témoignent sans aucun doute **d'un espace psychique particulier, sans limite**, qui résiste en grande partie à la symbolisation, qui ne peut donc ni se faire entendre, ni se faire comprendre. Comment pouvons-nous appeler ce réel, cet état de guerre sans fin, autrement qu'elle le fait : « **guerre psychique** » ? Elle ne sort pas de cette guerre psychique, qui, dès lors qu'elle se trouverait **articulée, articulée dans un temps et dans un espace psychique complexe laisserait des traces identifiables, celles d'un traumatisme** que nous pouvions nommer. Nommer traumatisme.

Mais à l'heure où elle décrit son vécu, elle ne peut parler de traumatisme, faute d'une inscription de son vécu sur le fil du temps où l'on en compte trois : le passé, le présent et le futur et où il ferait histoire. « *C'est juste une question de temporalité ...* »

τιπρώσκω , traumatiser, repose sur la notion de « **trouer** », d'une ouverture, une encoche témoignant d'une vulnérabilité, d'un creux qui pourrait résulter d'un coup, d'une blessure. Et surtout, il relate un **après-coup**.

Comme nous pouvons l'entendre dans ces efforts de donner sens au mot, sens étymologique : dès lors qu'il y a une brèche, un dommage causé à un bateau, celui-ci peut se remplir et couler. C'est ce que nous observons dans des situations typiques de névroses dites névroses de guerre et je vous propose de les nommer névroses d'après-guerre.

Notre patiente décrit à la fois des douleurs migrantes et une sécheresse oculaire et buccale, une expectoration grasse, difficile à émettre, au point où quelques médecins évoquent la possibilité d'une mucoviscidose. « *J'ai un mucus épais, collant, blenâtre et un arrêt presque total du transit ... Je suis sclérosée...* ». Dit-elle. Pas de trou par lequel cela pourrait s'écouler, pas d'ouverture qui dessine un extérieur et un intérieur voire une communication entre ces deux milieux.

Le trou, cette marque pur effet du traumatisme, d'un coup reçu, d'un coup comptable dans l'après-coup, n'est identifiable qu'à partir du moment où il est **pris dans le nouage langagier qui lui confère sa dimension temporelle y compris dans les réseaux de notre mémoire individuelle et collective.**

Le tissu de notre psychisme se révèle complexe, exigeant la participation de plusieurs dimensions simultanément afin de construire un tissu tissé de plusieurs fils de façon ordonnée : celui de nos affectes, sentiments, revendications, imaginations..., celui de nos récits, paroles, histoires, lectures dialectisables et celui qui invariablement est le plus difficile à manier car il nous surprend, il se casse, il détourne nos regards... s'effrite... s'impose de façon brutale et imprévue.

Ce tissage, alternance de trous et de fils solides, il faut le faire;

Autrement dit, **nous tissons notre histoire**, notre réalité à partir de nos guerres, douleurs, arrachements. Nous devons en parler, y mettre des mots afin qu'ils participent à la constitution de notre histoire.

Nous la racontons comme étant une succession de traumas. **Chaque trauma s'inscrit sous la forme d'une marque particulière.** L'ensemble de ces marques qui se répètent constitue ce que le sujet va nommer comme étant son histoire. Histoire individuelle certes, mais aussi histoire collective permettant au sujet d'y situer son identité.

Notre patiente cherche cette identité. Elle erre dans un monde qui ne la reconnaît pas. Elle ne trouve aucun trait qui lui permettrait de rentrer dans une identité partagée avec quelques autres.

La référence à un traumatisme commun avec quelques autres qui définirait un champ de souffrance lui échappe.

Elle subit l'effet pétrifiant de la guerre qu'elle vit seule, en dehors de toute référence temporelle, imaginaire ou discursive.

La guerre psychique remplit cette faille, ce trou constitutionnel de notre psychisme. Il nous appartient d'aborder cette situation en lui offrant quelques limites, afin qu'elle puisse se dire, traumatique. Mais ...

Le travail de l'analyste consiste justement à induire un rapport à ces situations de faiblesse, à notre faille qui se veut juste et apaisée afin d'éviter la « guerre ».

Dans la cure psychanalytique le patient déroule son histoire. Histoire, qui dans un premier temps est celle de sa névrose infantile. C'est sur ce point que Freud insistait particulièrement notamment dans le cas de Sergueï Constantinovitch Pankejeffsa, l'homme au loups qui était soigné dans divers sanatoriums où on le considérait comme « maniaco-dépressif » d'ailleurs. Freud, en rapportant ce cas, nous surprend par sa grande rigueur concernant les dates des différents événements qui ponctuent la vie de ce jeune homme. Quel est l'événement qui va ponctuer, ordonner tous les autres événements de la vie de ce patient ? Comment pouvons-nous reconnaître ce trauma premier dans le fil de l'histoire, dans le fil des souvenirs de tous les autres ?

C'est dans les formations de l'inconscient -tel le rêve- que Freud va pouvoir isoler dans "L'homme au loups" la fameuse scène primitive, le traumatisme infantile par excellence !

Le rapport d'un sujet à la question de la sexualité, au fantasme et à la castration, disons : le rapport du sujet à la différence, à la rencontre avec l'Autre de l'autre sexe, homme ou femme, le rapport à avoir et être, en guerre-en paix voilà ce qu'intéresse le psychanalyste.

L'inconscient, c'est le lieu d'une inter-subjectivité, d'un lieu où s'exerce l'expression du sujet comme sujet du social. L'inconscient c'est le social. C'est la scène, sur laquelle se joue la rencontre d'un sujet avec l'Autre, avec l'autre sexe, la différence, le social. Et cette rencontre est foncièrement traumatisante.

Freud disait *que les symptômes (notamment) hystériques sont des effets durables de traumatismes psychiques...* que les masques, les apparences et certitudes concernant nos connaissances font lien avec notre inconscient. Ainsi -disait-il- les symptômes de l'hystérie ne peuvent être compris qu'à condition d'être ramenés à l'action traumatique d'une expérience vécue en rapport avec la vie sexuelle, traduisons, avec la rencontre avec cet Autre, espace... ce ne sont pas les événements eux-mêmes qui ont une action traumatisante mais leur reviviscence sous forme de souvenir. Voilà qu'il souligne l'impact de la temporalité ...

Entendons ici dans **transformation du traumatisme en symptômes**, la perpétuité de notre lien à ce traumatisme premier, « Urtraumatisme » en résonance avec le « Urverdrängt » de Freud. Il s'agit d'un savoir sur ce qui nous gouverne, sur ces traces d'un traumatisme qui à l'infini sera repérable, répétable sous des formes différentes, dans des variantes, plus ou moins colorées de nos histoires.

En parler, l'interpréter, c'est ouvrir cet espace du possible, du UN à l'infini. Nos tentatives de donner une version interprétative Une, qui serait enfin la bonne, la définitive échouent face à cette instance psychique, instance symbolique, représentée par le langage, qui rend tout et rien possible et introduit avec son insoutenable affinité pour l'encore et encore un espace, espace de l'impossible, d'un lieu où, tout ne peut pas se dire, où, ce qui y est, n'y est déjà plus ... où ça ne cesse pas de ne pas s'écrire...

L'interprétation est alors un moyen de dépasser le traumatisme, de l'élaborer, de le parler, de calmer l'angoisse qui découle de cette rencontre avec l'Autre du traumatisme.

La psychanalyse n'étudie pas le Un d'un concept mais ce qui pour chacun de nous est le même défaut. Un défaut radical dont l'inconvénient majeur est que il ne peut tenir aucun discours, il ne peut -à lui seul- établir aucun lien social. Ainsi le rapport de l'Un à l'Autre ne peut se fonder sur un zéro traumatisme sauf au prix d'une guerre psychique sans fin.

## Trajectoires du trauma dans la cure analytique.

### Des identités aliénantes aux dés-identifications structurantes

**Guido Liebermann**

Si j'ai accepté de partager avec vous quelques considérations plutôt générales, concernant les incidences subjectives et sociales du traumatisme psychique, c'est parce que tout au long de mon parcours psychanalytique en privé, ainsi que dans mon travail dans le milieu hospitalier psychiatrique, je ne cesse de me confronter au problème du trauma et du traumatisme: qu'il s'agisse du traumatisme psychique défini par Freud, commun à tous les êtres parlants, mais aussi à toutes les variantes cliniques des traumatismes réellement vécues - je parle des rescapés de la Shoah, des soldats de Tsahal traumatisés par les faits de Guerre, des victimes d'attentats terroristes, des enfants et adultes ayant subi des sévices sexuels, des victimes des accidents de la route ou du travail, etc.

Chez nous en Israël, pour des raisons historiques et actuelles qui se passent de commentaires, nous sommes très souvent sollicités pour apporter des réponses immédiates et adéquates à des personnes traumatisées.

En tant que héritiers de Freud, nous sommes conduit à écouter ces personnes avec d'autant plus d'humilité que (tout comme le travail analytique avec des sujets schizophrènes, autistes, par exemple), la clinique du traumatisé nous invite à "mettre en suspension" nos certitudes théoriques et nos "savoirs cliniques bien ficelés", ce qui à mon avis est condition pour, à la fois pour permettre des avancés sur le plan thérapeutique avec nos patients, mais aussi pour faire un pas en avant dans la intelligence de la clinique du Trauma.

Je insiste ici sur le terme "humilité, car depuis quelques années, tout au début des années 2000 - c'est-à-dire juste après le déclenchement du Seconde Intifada et des sanglants attentats que nous avons connus dans nos villes, suivi par la menace des missiles à tête chimique, lors de la Guerre d'Irak au printemps 2003 -, nous assistons en Israël au fleurissement de nouvelles méthodes spécialisées dans le traitement du Trauma.

Or, ces nouvelles techniques spécialisées dans le traitement du trauma, participent à la divulgation d'un discours de "Triumphalisme thérapeutique", qui s'oppose à l'image d'une psychanalyse, caricaturée à outrance (c'est-à-dire qui n'a strictement rien à avoir avec la psychanalyse!), et cela à des fins de de promotion, auprès du public et au sein des institutions médicales, sociales et

universitaires de notre pays.

Ces nouvelles psychothérapies du Trauma sont devenues en quelque sorte la nouvelle coqueluche des idéologies hygiénistes et moralistes qui participent à la Mondialisation des Résistances contre la psychanalyse.

Or, si je intitule mon exposé "Trajectoires du trauma dans la cure analytique. Des identités aliénantes aux dés-identifications structurantes" ...c'est bien parce que cette trajectoire, ce chemin à parcourir, ne concerne pas seulement celui du patient traumatisé dans la cure analytique, mais concerne également l'identité-même de l'analyste, c'est-à-dire de la position que chaque analyste va tenir, ou pas, tout au long de la cure du patient traumatisé, et je dirais même, tout au long de sa carrière d'analyste.

Quelle qu'elle soit la nature des événements traumatiques qui affectent les humains, les individus disposent en soi des recours subjectifs différents pour y faire face, pour les surmonter.

La psychanalyse est là pour offrir des réponses singulières - donc imprévisibles, inouïes - à ceux qui pour des raisons de structure psychique, ne disposent pas de ces repères symboliques nécessaires pour faire face avec ce qu'il a d'insupportable, d'intenable, l'ingérable: de l'irreprésentable du sexe et de la mort, c'est-à-dire du Réel.

Cela sous-entend qu'en psychanalyse il n'y a pas de "cure type" adaptée et convenable aux sujet dit traumatisée. Et cela bien au contraire des méthodes thérapeutiques en vogue (issues de la tradition psychiatrique du XIX siècle, c'est-à-dire de l'Hypnose et de la Suggestion), ou du nouveau Cognitivism, qui proposent plutôt des solutions conçues à l'avance et adaptables au patient "traumatisés type".

S'il n'a pas de "spécialité" en psychanalyse - dans le sens médicale du terme s'entend-, il n'empêche qu'il y ait des collègues qui se présentent comme des spécialistes du traitement du trauma. A eux de voir...et de justifier cette position de spécialiste.

En ce qui me concerne, je doute bien qu'un analyste identifié un quelconque statut de "spécialiste", puissent réellement tenir, dans le transfert, la place singulière qui lui est attribuée, supposée par chaque patient, au cas par cas, à chaque séance, et dans les différents échelons de la cure.

La spécificité du psychanalyste réside dans l'écoute de l'inconscient, nous le savons.

Elle est probablement la seule discipline du champ humain capable d'offrir aux sujet une écoute différente de ce qui se dit de son inconscient, c'est-à-dire de ce qui d'entend de sa propre parole comme souffrance, comme symptôme, c'est-à-dire comme "Parole inédite", comme disait si joliment Lacan à la fin des années cinquante.

Or, ce qui se dit et ce qui s'entend dans le déploiement de la parole en analyse, chez tous les patients - traumatisés ou pas -, ne se réduit pas à l'expression des échecs d'une histoire individuelle réellement vécue... et non plus à l'histoire libidinale, inconsciente de chacun d'entre nous...

Ce qui s'entend dans le déploiement de la parole de chaque patient en analyse, est aussi ce qui se dit du lien de chaque sujet à sa Culture, et - pour aller plus loin -, ce qu'il y a de traumatique dans la constitution même de l'Humanité, et notamment de ses failles, de ce qui ne va pas entre les hommes. Ce n'est pas Jung, je vous l'assure: c'est bien Freud! C'est Freud, du Père assassiné de la horde primitive de Totem et tabou, jusqu'au prophète Moïse assassiné par son peuple, dans Moïse et la Religion monothéiste.

Or, qu'il n'y a pas de spécialité du trauma en psychanalyse ne veut surtout pas dire que notre discipline ne puisse pas apporter un éclairage précis et pertinent aux modalités de structuration et de fonctionnement psychique des sujets dit traumatisés. Loin de là!

La psychanalyse permet justement de repérer les failles, les points de fracture, de rupture; les absences et les silences dans le langage, et qui se font jour dans le déploiement de la parole de nos patients traumatisés. La psychanalyse nous apprend que ce sont surtout les Silences - et notamment les silences qui se transmettent d'une génération à l'autre -, qui sont éminemment traumatisantes et qui ont des effets ravageurs dans la structuration normative de la subjectivité, cela même avant la naissance du petit humain.

La clinique psychanalytique avec les patients dits traumatisés nous met à l'épreuve, en ce qu'elle nous confronte de manière crue, violente et brutale à l'irreprésentable et à l'insoutenable...à l'horreur, à l'inhumain: à Auschwitz.

J'avoue néanmoins que pour la conduite des cures de ces cas difficiles, une certaine expérience du psychanalyste dans le champ de la clinique (et pas forcément dans le champ de la clinique du trauma), est toujours bienvenue.

Car, ô combien les maladresses de ceux qui, par exemple, combent le patient d'interprétations intelligentes, sortis directement des boîtes à outils bien rangées du thérapeute, peuvent faire basculer le patient – et cela en quelques secondes seulement! -, dans le plus total désarroi: dans le trou noir de la dépression, dans des épisodes délirantes ou hallucinatoires, ou dans le passage à l'acte suicidaire ou criminel.

Qu'il s'agisse de la jeune fille violée par le gentil papi pendant des années, qu'il s'agisse des survivants du laboratoire du Dr. Menguele, des rescapés des tortionnaires dans les geôles syriennes; qu'il s'agisse du commandant de Tsahal hanté par les bruits des crânes broyés des terroristes écrasés sous les roues de son tank dans la route vers Beyrouth, ou du vaillant agent de

police sidéré par le regard angélique de l'enfant mort sorti des eaux, noyé par sa propre mère...il est certain que dans tous ces cas-là, et bien d'autres, nous aurons à faire à des analyses qui se font se font "sur la lame du rasoir", et qui convoquent chez l'analyste tout autant d'humilité, que de sensibilité, de tact et, surtout, de beaucoup de courage.

Cela dit, la cure analytique du sujet traumatisé n'a pas à être comparée ni opposée à d'autres méthodes thérapeutiques, dont personne conteste les bienfaits.

Et ô combien actuelles et pleines de fraîcheur sont ces phrases écrites par Freud dans le Post-scriptum du Cas de Dora, à propos des diverses psychothérapies, lorsqu'il dit qu'il ne s'agit pas de contester l'efficacité des diverses méthodes psychothérapeutiques en vogue à l'époque (Hypnose, Suggestion etc.). Mais à ses yeux, leurs résultats de ces thérapies ne sont insatisfaisants, soit parce que les symptômes réapparaissent plus tard, et dans une intensité encore plus grande, soit parce qu'ils se déplacent et réapparaissent sous un habillage différente, méconnue par le sujet, et donc moins contrôlable et plus intolérable par le patient.

Or, si ces psychothérapies peuvent se révéler jusqu'à un certain point bénéfiques, remarque Freud, ce n'est pas tant la méthode elle-même qui est opérante, mais plutôt la bonne disposition du thérapeute, c'est-à-dire les bons sentiments qui règlent la relation thérapeute-patient: c'est le transfert positif" qui est opérant, dit Freud.

En revanche ...l'efficace de la psychanalyse, et la résolution définitive des symptômes, réside dans le fait qu'elle travaille essentiellement dans le transfert négatif, c'est-à-dire dans les longues et douloureuses voies du transfert – c'est ce qui nous montre justement la clinique du sujet traumatisé.

Aujourd'hui, en tout cas, il me semble d'autant plus important de mettre en valeur la psychanalyse, et son approche du trauma, non pas tant par ses aspects cliniques et thérapeutiques, mais plutôt parce nous vivons une époque où les instances médicales, psychiatriques, psychologiques, éducatives de notre pays – soutenus par des porte-paroles de tous ces méthodes et techniques dites modernes du trauma (mais aussi de troubles de l'attention, des troubles compulsif du comportement, etc.)...cherchent à imposer dans notre société une morale hygiéniste, qui non seulement vise à délégitimer la psychanalyse et sa tradition – cela va de soi! - mais qui vise surtout à l'abolir la place du Sujet désirant dans la Cité. Autrement dit, c'est la mainmise de l'"Etat Psy" sur les citoyens! C'est l'"Etat Psy" qui, au nom d'un Savoir sur le bien-être de l'autre, cherche à contrôler les consciences, les comportements, les désirs, voire même les symptômes de nos concitoyens, qu'elle qu'il soit le diagnostic qu'ils se voient attribués.

Or, l'effacement imposé, ou volontaire des personnes derrière les "identités nosographiques nouvelles" proposées par les instances de la Santé mentale ou de l'Education (notamment ce

diagnostiqués comme Trouble de stress post-traumatique TSPT, l'Autisme ou Troubles du déficit de l'attention TDA), conduisent les individus à démissionner de leur place de sujet désirant dans la Cité. C'est-à-dire se désengager de la lutte pour la vie, de ce qui stimule le désir, autrement dit de ce qui construit, qui crée et permet de maintenir la dignité du sujet en tant qu'un parmi d'autres.

Alors...peut-il le psychanalyste répondre favorablement à une demande d'analyse, lorsque le demandeur en question s'affiche à l'avance comme souffrant de TSPT – qu'il soit héros de guerre, victime de la Shoah ou...), et, pour toute sortes de prérogatives imaginaires – narcissiques -, sociales ou économiques...etc. - ne veut pas lâcher son identité de traumatisé?

Formulée ainsi de cette manière, une demande d'analyse ne me paraît pas recevable. Je ne crois que dans ces cas-là il ait de l'analyse, c'est-à-dire que les bénéfices psychothérapeutiques qu'on peut attendre d'un véritable travail analytique, ne verront pas le jour.

Cela pose bien évidemment une question importante que je n'aborderai pas ici, qui est celle des prescriptions et des proscriptions de la cure analytique.

Certes, l'analyste n'est pas là, pour conforter ou invalider les représentations imaginaires affichées à l'avance par les uns ou par les autres...ni pour promettre aux demandeurs d'une analyse des résultats thérapeutiques tangibles.

Certains personnes arrivent à nos cabinets avec une carte d'identité de "traumatisé", mais font vite demi-tour, en apprenant que nous n'appliquons pas la méthode TCC, ou EMDR, ou bien parce que nous ne leur promettons pas de "redevenir ce qu'ils étaient avant le traumatisme" de guerre, l'attentat, l'accident de moto, etc., comme ils nous le demandent fréquemment.

D'autres personnes, adressés chez l'analyste par des anciens patients, des familiers ou des connaissances, n'arrivent même pas au premier rendez-vous, et cela après avoir été dûment avertis par leur médecin ou par leur psychiatre, "qu'une cure analytique est inopérante, contre-indiquée, voire même dangereuse pour les personnes souffrant du syndrome de Post trauma.

Il arrive toutefois que d'autres font le chemin inverse (et ils sont de plus en plus nombreux). C'est-à-dire qu'après avoir fait un ou plusieurs passages par des centres de psychothérapie ou de réhabilitation –où l'on applique les méthodes mentionnés tout à l'heure et d'autres – ils s'aventurent à entrer dans le cabinet du psychanalyste (parfois en cachette, c'est-à-dire à l'insu du psychiatre ou du généraliste), pour se lancer dans un travail d'analyse, certainement difficile, incertain, moins décevant que les autres, mais à coup sûr plus enrichissant...

Or, c'est justement dans la mesure où le sujet traumatisé se reconnaît comme sujet souffrant, qu'il vient à oublier ou refouler son identité de traumatisé, qu'au fil des séances quelque chose va se

délié: quelque chose viendra à suppléer les représentations traumatiques figées dans son imaginaire, qui vont laisser la place à d'autres représentations, à d'autres plaintes, à d'autres modalités de souffrance psychique, plus banales, plus tolérables et donc vivables, que celles qui aliénaient le sujet avant la cure.

Ainsi, petit à petit, dans la parole libératrice et singulière de chaque patient, les souvenirs traumatiques perdent leur valeur pathogène, s'oublient derrière des signifiants qui se réfèrent à d'autres histoires, à d'autres drames, à d'autres joies interdites...et qui sont celles que Freud nous a appris à décrypter dans les rêves, dans lapsus, et dans la langue de tous les jours, qui est la langue de la psychanalyse.

## **A QUI SONT CES PLEURS, BON SANG?!?**

**OU**

**La force de faire, la capacité d'être**

**Hanni Mann – Shalvi, PhD**

Director of Psychoanalytic Couple and Family Center

[Mann.shalvi@gmail.com](mailto:Mann.shalvi@gmail.com)

<http://www.psy-cfc.com>

Adapté de l'hébreu et de l'anglais : Barbieux Chochana-Ester ([florelles@gmail.com](mailto:florelles@gmail.com))

Quand j'étais un petit garçon, je me souviens avoir vu un arbre. Une moitié était desséchée, l'autre fleurissante. C'est alors que j'ai découvert que l'on peut être mort et très vivace en même temps. Nous ne sommes pas monolithiques, et pouvons expérimenter à certains niveaux la vitalité et la vie et dans d'autres, une mort totale.

Michael Eigen dans une conversation avec Ruth Kara-Ivanov Kaniel.

L'inconscient se développe à travers une interaction dynamique avec le terrain non-conscient dans lequel il naît.

Les enfants naissent au milieu des liens de tout ce que les générations précédentes ont subi et réprimé, ils intériorisent les informations résultant de la rencontre des dites situations sur le long terme avec l'environnement hétérogène physique-émotionnel qui les entoure.

### **Contexte théorique**

Le phénomène de dissociation est caractéristique aux descendants des rescapés de l'Holocauste. L'Holocauste a implanté des bases terriblement violentes et destructrices dans l'existence humaine, créant ainsi un 'repli autistique' et provoquant l'incapacité du processus de symbolisation chez la première génération engendrée par les survivants (Erlich, 2013).

Comme l'a expliqué Marion Oliner (in Scharff, 1998), le traumatisme est souvent maintenu dans le *mind* (l'esprit) par des 'présentations' qui sont autant de processus mentaux exposés aux sens de l'être humain, sans remaniement ou re-travail émotionnel ni connexion à l'historique personnel du patient.

Ces dynamiques restées à « l'état brut », transmises aux deuxième et troisième générations sans possibilité de représentation, continuent de torturer l'esprit des descendants sans qu'elles ne puissent être exprimées par des mots (Laub & Auerharn, 1998; Gampel, 2005, from Levi, 2006), causant ainsi une agression de masse contre les processus mentaux, et qui se reporte sur les relations interpersonnelles (Bion, 1967).

### **Daphné**

Daphné a 36 ans, elle est mince, a de longs cheveux blonds et les yeux bleus en amande. Elle se plaint d'être 'vide' de sentiments, ses souvenirs personnels de vie sont maigres, et elle craint de ne jamais se marier ni d'avoir d'enfants. Elle méprise les émotions. Pour elle – on analyse, résout, améliore. Je me suis sentie enfermée dans le 'stérile concret' dans toute sa froideur. J'ai proposé une psychanalyse et elle s'est empressée d'accepter. Pendant trois ans, je l'ai reçue en analyse à raison de trois séances hebdomadaires.

Daphné est l'aînée d'une fratrie de deux sœurs. Son père travaille au ministère des affaires étrangères et sa mère est au foyer. À l'enfance, la famille s'est beaucoup déplacée d'un pays à un autre, la déracinant à chaque fois de nouveau.

Dès le début de l'analyse, les sujets principaux sont : la volonté profonde d'un foyer et la douleur provenant d'une expérience de vie interrompue, le besoin de contrôle et de perfection, et sa relation à son corps quand elle dit : *" Je ne rentre pas dans la mer parce que je ne me sens pas à l'aise avec les cadavres (corps) nus..."* Elle a utilisé le mot hébreu cadavre au lieu de corps vivant. Je me suis étonnée, et ce point reviendra au court de l'analyse pour être discuté et clarifié.

Elle a dit au départ que sa mère a raconté que tout s'était toujours bien passé avec elle... Il s'est ensuite avéré que lorsque Daphné n'allait pas bien, sa mère s'en culpabilisait puis l'attaquait en retour.

Daphné travaillait dans une société de technologie de pointe où elle s'ennuyait mais était bien payée. Elle n'avait plus eu de relations intimes depuis dix ans.

Sa vie était dirigée par son besoin de contrôle, sa rigidité et son obsessivité, et ils géraient aussi nos rencontres. *L'autre* était perçu telle une menace à vaincre. Aussi se sentait-elle menacée de reconnaître la relation émotionnelle qui nous liait. Tout était traduit en termes de consommation et de vente de services vides de sentiments. Elle ressentait une futilité et un vide torturants : *" Si je meurs, je ne manquerai à personne ... Personne n'en verra sa vie changée. "*

### **L'enfant intérieure**

Au fur et à mesure sa vie s'est dévoilée, une vie faite de souvenirs, de relations interpersonnelles et de conflits internes ... Un espace et un narratif tissés ensemble ont pris forme.

Nous avons touché à ses sensations de solitude et de tristesse quand il lui est arrivé de quitter des amis, de chercher à satisfaire ses parents à travers sa réussite universitaire, ou de tenter de s'adapter rapidement à de nouveaux codes sociaux en les adoptant au prix de la perte de son identité personnelle authentique.

Ses parents, sa sœur et deux amies sont ses seuls proches.

Elle ressentait une connexion particulière avec son père : selon elle, ils se ressemblaient dans leurs silences, dans leur réflexion logique, dans leurs actes et dans leur dédain de sa mère ...

Avec cette dernière, elle avait une relation symbiotique. Durant de longs mois, nous deux avons souffert de l'absence de permission à une existence personnelle. Parfois, j'ai coopéré en recréant l'expérience symbiotique nécessaire d'un 'nous'.

Le moindre signe de différenciation de ma part, tel que dans des cas où je n'ai pas compris ou réagi comme elle l'espérait, était vécu par elle comme une menace envers son existence et entraînait des accès de colère.

Je me sentais en survie, meurtrie et impuissante, tout en me sentant proche de l'enfant à l'intérieur d'elle, dont les signes d'existence s'étaient déjà manifestés parfois. J'ai alors réalisé que Daphné réagissait aux agressions et y répondait.

### **La culpabilité fait son entrée**

Avec la mère, c'est l'inverse : la mère est la victime face à Daphné la coupable.

La culpabilité, la victimisation et l'agressivité sont devenus les leitmotifs de l'analyse : Daphné ressentait frustration et impuissance dans des situations où son entourage la sentait violente et agressive tandis qu'elle ne pensait qu'être en train de s'exprimer.

Au fur et à mesure, j'ai ressenti sa douleur, et s'est alors développé un espace potentiel lui permettant de réfléchir, d'accepter les conflits, de ressentir ses propres émotions et se les approprier, même quand il s'agissait de frustration, d'impuissance ou de douleurs ...

Au bout d'une année d'analyse, lui apparut le désir de se faire un tatouage *'qui symboliserait sa fidélité à elle-même, et qu'avec les années, elle puisse le regarder et sourire en se souvenant :*

" Je cherche un proverbe ... du genre : Je pense donc je suis ...', un peu une renaissance, pour que je me questionne toujours : 'As-tu été fidèle à toi-même ? "

Bien qu'elle avait dit avoir vu un *'reportage télévisé sur des descendants de rescapés de l'Holocauste qui se faisaient tatouer le numéro d'internement de leurs grands-parents pour ne jamais oublier ce qui s'était passé là-bas'* et bien que traitant moi-même de ce sujet, je n'ai pas fait le rapport, comme si j'avais opéré une dissociation dans le contre-transfert, et qui s'éclaircira plus tard.

- Daphné s'est fait tatouer *'Je suis celle que je suis, un être humain'*, et a relié cela à son besoin, qui avait paru durant l'analyse, de se souvenir avoir été fidèle à elle-même. Cette fois, le lien à l'Holocauste m'est apparu, mais elle n'en a rien dit, pas même par allusion. L'analyse s'est poursuivie, stérile et insignifiante, jusqu'à ce qu'un beau jour ...

Parfois, la réalité dépasse l'imagination

- Le 16 novembre 2012, la séance commença par huit minutes de silence qui indisposèrent Daphné. Elle était furieuse de mon silence et attaqua vertement mes questions concernant les pensées qui la traversaient : *" Si je savais, je ne me tairais pas. "*
- Quand j'ai répondu : *" Peut-être que vos sensations et pensées internes actuelles sont en contradictions, c'est comme voir le résultat d'un bombardement quand on ne sait pas d'où ça vient ni qui bombarde "*, à ce moment, une sirène nationale se fit entendre ...

Nous nous sommes tues, et après un instant, j'ai compris que pour la première fois, Tel-Aviv subissait une attaque au missile !!!

Ma chambre se trouve dans l'abri anti-missile, j'ai hésité puis ai retrouvé mes esprits : d'abord survivre, ensuite gérer l'analyse. Nous sommes passées devant la salle de bain et les toilettes, et sommes entrées dans l'abri anti-missile/ma chambre à coucher. Nous nous sommes assises sur le lit, j'ai relevé le dossier pour le remettre en position canapé, j'ai allumé la télé et appelé mes enfants. Daphné avait laissé son téléphone dans mon bureau, je lui ai demandé si elle voulait téléphoner. Elle a répondu qu'elle ne connaissait pas les numéros par cœur. Au bout de dix minutes passées à regarder nerveusement la télé, nous sommes retournées dans mon bureau.

Daphné est alors entrée dans ce qu'elle nomma le trou noir en son for intérieur. Elle pleura durant deux mois sans discontinuer ou pouvoir expliquer.

Nous avons traité de la violence, de la culpabilité, du désespoir et des pleurs incessants, mais à présent, le point de départ était un espace permettant réflexion et introspection.

Daphné a parlé d'un rêve :

" J'ai fait un rêve débile : j'étais à la piscine avec Gadi, je ne sais plus si j'étais en maillot ou pas, on fumait et soudain une sirène retentissait, et on ne savait pas si on devait jeter la cigarette ou sortir de la piscine ... C'était un missile Grad. Je l'ai dit à Gadi et il a répondu : tu veux faire avec moi des choses interdites, et tu te punis par un missile. Alors j'ai dit : Super, t'es vraiment un gentleman. »

J'ai repensé au jour où nous étions ensemble sur le canapé, en tant que scène primale, et au missile en tant que pulsion ... 'Un missile masculin' relié à la mort, elle-même reliée aux défécations épanchées aux toilettes, et le besoin de laver tout ça dans la salle de bain que Daphné avait vu chez moi, en tant que déclencheurs d'une expérience de niveau psychotique de scène primale. A mon sens, Daphné voulait conserver le lien avec moi à son état stérile, non-productif ni géniteur de vie ... à nouveau apparut le conflit entre la vie et la mort.

Daphné refusa d'expliquer son rêve et se sentait coincée. Je l'écoutais de loin quand j'eus tout à coup une vision : deux videurs effrayants qui empêchent l'entrée à une discothèque fermée à clef.

Encore étonnée de cette association peu habituelle pour moi, face à une porte tant hermétique chez elle, j'ai décidé de lui en parler :

- Moi : " **L'image qui me vient à l'esprit est celle de ... comment appelle-t-on ces hommes qui se tiennent à l'entrée des boites de nuit ?** "
- Elle : " **Des gardiens ?** "
- Moi : " **Ah, des videurs !** "
- Elle, très rapidement : " **Ils font une sélection !** « a
- Moi : " **Waouh.** "
- Elle, remarquant ma surprise : " **C'est une connotation qui s'impose de façon presque évidente de relier le processus de sélection à l'Holocauste,** puis répondant à ma question : " **Ma grand-mère ... je ne sais plus le nom de ce camp en Roumanie ... a sauté du train ... mais son père et toute sa nombreuse famille ... ont été exterminés. Ma grand-mère est originaire de Tran ... nit ... ria... "**

Elle avait du mal à le prononcer. J'ai été surprise au plus haut point de découvrir que sa grand-mère était originaire de la même région que ma propre mère. J'ai pensé : elle a la même difficulté de prononciation que moi, et ai dit, comme me l'avait enseigné ma mère : '**Transnistrie**'.

Elle a poursuivi : " **Ma grand-mère ... je ne sais plus dire le nom du camp ... ils ont été menés au camp, et elle et sa jeune sœur se sont enfuies en sautant du train ... elles ont été recapturées dans la forêt ... »**

Cette histoire ressemblait en tant de points à celle de ma mère : je me suis imaginée les deux fillettes courant dans la forêt, poursuivies par les Allemands, se faisant attraper de nouveau puis remises dans le terrible train de la mort ... Ce train dont Maman m'avait dit qu'il servait aux bestiaux, où les gens faisaient leurs besoins les uns sur les autres ... les corps nus étaient jetés du train ...

J'ai appris qu'elles et ma mère s'étaient trouvées aux mêmes endroits, avaient le même âge, avaient vécu les mêmes événements, et quand Daphné a cité des noms d'amis d'antan de son aïeule qui vivent dans le quartier de ses parents, j'ai compris que sa grand-mère et ma mère avaient même des connaissances en commun.

Ces moments furent très intenses pour moi, et je me concentrais doublement pour rester attentive à elle malgré le parallèle, et pour ne pas mélanger ce qui était à elle et ce qui était à moi.

### **La traversée du Rubicon**

A partir de là, identifiable seulement en après-coup, a commencé un travail de remaniement des répercussions du transfert intergénérationnel du traumatisme de l'Holocauste que Daphné portait en elle.

Des sujets qui étaient apparus dissociativement prirent tout leur sens. Dans une conversation bouleversante, Daphné connut un processus modelant comprenant plusieurs étapes :

1. Une phase de pleurs silencieux et martyrisants qui dura plusieurs mois, jours et nuits
2. La suite : elle mit des mots sur les sensations incomprises d'elle. Quand j'ai suggéré qu'il n'y avait peut-être pas de mots pour décrire sa douleur et ses pleurs, D s'insurgea : " **Comment pourrais-je survivre à une chose dont je ne sais rien ?** " Quand j'ai tenté : **peut-être que des choses plus grandes que toi te bouleversent ?** «
3. Commença alors un processus qui permit d'établir un lien associatif graduel aux sujets de l'Holocauste, et Daphné d'hurler : " **Etre dans quelque chose de plus grand que moi pendant des mois ?? Bientôt vous me direz que c'est à cause de Dieu et à cause de l'Holocauste ...** Cela entraîna plusieurs mois d'intense bouleversement et de pleurs incessants, à la recherche de mots pour décrire l'horreur, ainsi qu'un processus de deuil donc indescriptible.
4. Une voix se rebellant contre le fait de devoir être le contenant des émotions des générations passées commença à se faire entendre : " **Désolée, je ne peux pas ressentir cette chose, ni**

**être dans cette situation, je ne suis qu'une seule petite personne sur terre. Pourquoi devrais-je m'occuper de ça ... pourquoi ?! «**

Un processus de reconnaissance de ses émotions personnelles en différenciation de celles de son père, sa grand-mère et son grand-père, ainsi que de colère, s'enclencha : "**Sorry, je ne pleure pas pour elle ! Je pleure pour moi ! Et je ne pleurerai pas parce que mon père est fils de rescapés ! C'est du passé, ça n'a rien à voir avec moi ! Je refuse ! Et ça m'énerve et je ne parlerai pas de ça ! C'est comme si vous me disiez : Accuse Dieu d'être assise ici à pleurer.**

Sa voix se fit soudain étonnée : "**Alors quoi ? C'est Dieu qui m'a fait pleurer ?? "**

J'ai répondu : "**Un cri précieux s'élève de vos propos : Sorry, je ne pleure pas pour mon père ni pour ma grand-mère. Je dirai : Je ne pleure PLUS pour ça. Je ne veux plus porter en moi les conséquences de l'Holocauste sur mon père et ma grand-mère. «**

Avec un calme nouveau dans la voix, son pleur se tut et elle dit :

" Quand j'ai dit que chaque fois que j'oublierai d'être fidèle à moi-même, je regarderai le tatouage, je parlais de choses en rapport à moi, pas de me souvenir que ma grand-mère était à plaindre de la Shoah... J'essaie de me libérer de choses qui sont liées à moi, pas de choses dont je ne sais rien. Et après avoir réfléchi, elle continua tristement : " Et regarder mon bras et me souvenir que 'je suis celle que je suis' ne signifiera pas forcément que je me suis libérée de cet oppressant fardeau que mon père et ma grand-mère m'ont transmis. Mais quand toute cette merde refait surface, que dois-je faire ? «

J'ai soupiré de mon incapacité à la soulager ni à me soulager moi-même peut être aussi de ce fardeau qui n'était pas le nôtre, et ai répondu : "**C'est une bien émouvante question. "**

Daphné a ri de mon soupir : "**Mince ... c'était dur. "**

Soudain j'ai réalisé qu'elle avait cessé de pleurer, j'ai dit : "**Vous ne pleurez plus ... "**

Elle répondit : "**Oui, ça suffit. J'en peux plus. "**

Environ un an après, Daphné a fini sa psychanalyse. Elle travaillait à présent avec des enfants malades et avait le projet de devenir maman.

## Bibliographie et Références

- Auerhahn, N.C., Laub, D. (1998). The Primal Scene of Atrocity: The Dynamic Interplay Between Knowledge and Fantasy of the Holocaust in Children of Survivors. *Psychoanalytic Psychology* 15:360-377 ,
- Bernstein, I. (2010). Presentation on the Link, Meeting of the International Association of Couple and Family Psychoanalysis, Buenos-Aires, July, 2010.
- Bion, W.R  
(1963). *Elements of Psycho-Analysis*, London: William Heinemann. [Reprinted London: Karnac Books]. Reprinted in *Seven Servants* (1977e).
- (1967). *Attacks on linking*, In: *Second Thoughts*, Karnac pp
- Britton, R., Chused, J., Ellman, S., Likierman, M., Ellman, C., Gould, L. (2006). Panel II: The Oedipus Complex, the Primal Scene, and the Superego. *Journal of Infant Child and Adolescent Psychotherapy*, 5:282-307
- Dicks, H (1967). *Marital Tension* London: Routledge & Kegan Paul
- Fairbairn, R.  
(1952). *Psychoanalytic Studies of the Personality*. London: Routledge & Kegan Paul.  
(1994). *From Instincts to Self: Selected Papers of W. R. D. Fairbairn*, Two Nolumes, D. R. Scharff & E. Fairbairn Birtles (Eds.) Northval, NJ: Jason Aronson.
- Fonagy, P., Gergely G., Jurist, E. L. & Target, M. (2002). *Affect Regulation, Mentalization and the Development of the Self*, Other Press. Reprinted Karnac, 2004.
- Kaes, R. (2005), A hypothesis for a third topic regarding intersubjectivity and the subject in a common, shared psychic space, In the online journal: *Funzione Gamma*, #21, 2005, [www.funzionegamma.edu/articolo.asp?id=220&id\\_numero=41](http://www.funzionegamma.edu/articolo.asp?id=220&id_numero=41). Last accede August 2011.
- Losso, A & Losso, A, (2006), Intrapsychic, interpsychic, and thraspsychic communication, In: *New Paradigms for Treating Relationships*, ed. J. Scharff and D. Scharff, pp. 33-42. Lanham, MD: Aason Aronson.
- Mann-Shalvi, H. (2006). Germans and Israeli Jews: Hidden Emotional Dynamics, In: *Psychoanalysis and the Prevention of Prejudice*. Published by Rowman & Littlefield Publishers, Inc. 2006
- Scharff, E. D and Scharff, J. S.  
(1991). *Object Relations Couple Therapy*, Northvale NJ: Aronson  
(1998). The Holocaust: Chaired by Ilany Kogan, *International Journal of Psycho-Analysis*, 79:376-379  
(2011). *The Interpersonal Unconscious*, NJ: Jason Aronso

## Les demoiselles de Freud avant la guerre

### Charles Melman

Les demoiselles que Freud rencontra au début de sa carrière souffraient apparemment d'un *traumatisme* : le viol dont elles auraient été l'objet de la part d'un proche parent, l'oncle allégué par Freud pour ne pas dire qu'il était question du père, les médecins et l'opinion publique n'étant pas disposés à admettre ces affabulations.

En réalité il ne mit pas longtemps à ne pas y croire lui-même et renonça à la théorie de l'origine traumatique des hystéries observées.

Mais alors quoi ? Qui est le coupable ?

La sexualité mâle, bien sûr, en tant qu'une jeune fille peut s'estimer non armée pour participer à un groupe dont les membres fêteraient un dieu dont l'exaltation illumine leur narcissisme au détriment de celles qui n'en sont que l'occasion, les invitées d'un bref moment. Certes la religion change la donne en faisant de la maternité la garante d'une permanente reconnaissance mais au prix d'un changement du message divin qui passe de la prescription du sexe à une invitation à l'amour, purifié, sublimé, comme celui qu'on a vis-à-vis des enfants.

Ce bref rappel nous éclaire-t-il sur le traumatisme en général ? Essayons d'en poursuivre l'analyse. Si une jeune fille peut interpréter sa participation forcée, exogène, à une société phallique comme étant le résultat d'une introduction nocturne qui aurait été opérée à son insu et contre sa volonté par son père – fantasme qui n'est pas rare – c'est que la place où elle se tient échappe précisément au pouvoir du dieu – place de l'Autre la nommera Lacan – et qu'il faut une transgression, une effraction, un abus, une violence, pour l'intégrer.

À moins que l'intégrisme, justement nommé, religieux ou politique, voire que l'égalitarisme aujourd'hui fleuron des sociétés démocratiques, ne traitent la femme comme membre à part entière d'un groupe rendu homogène par l'identité des devoirs dus au dieu ou à l'autorité politique ou nationale souveraine.

Notons au passage ce paradoxe qu'une même exigence d'homogénéisation du groupe social – l'égalitarisme – frappe maintenant les sociétés libérales – d'où la promotion de l'homosexualité – aussi bien que les sociétés autoritaires, fondée sur une égalité dans la répartition des tâches non

pas forcément dans leur forme mais dans leur poids. Il en était déjà ainsi à Sparte, alors que les Athéniennes pouvaient choisir de faire grève (cf. Aristophane) comme bien plus tard à Berlin à partir de 1933.

Pour revenir à notre propos, si le sexe mâle fait traumatisme pour la jeune fille qui légitimement (avant cet éventuel traitement social) occupe la place Autre c'est qu'il n'y est pas dialectisé (puisque la place est ce qui échappe à l'autorité phallique) et qu'il faut donc – Freud s'est donné du mal pour expliquer le passage d'un érotisme clitoridien à un épanouissement vaginal – que la petite fille renonce à la virilité qu'elle partage d'abord avec le garçon pour accepter d'émigrer dans un *no man's land* – où son corps acceptera de recevoir le sexe qui lui manque, par amour pour le père, pour glorifier sa puissance – symbolique et non plus réelle – comme avec le viol – et être finalement reconnue son meilleur serviteur, pas œdipien en tout cas comme le garçon. C'est le mal d'amour pour le père – que celui-ci soit jugé carrent, insuffisant, injuste, partial, misogyne, soumis à la mère etc.– qui peut rendre compte des difficultés d'une femme à assumer son sexe c'est-à-dire sa participation volontaire à la jouissance phallique.

Rappelons que les Vestales à Rome pouvaient aussi bien être vierges (elles sont réservées au dieu) que prostituées (elles sont offertes à tous.)

Remarquons à ce propos qu'une femme, par destination, est définitivement vierge puisque si elle se prête au sexe, celui-ci peut être l'accident sans conséquence d'une essence qui la réserve toujours spirituellement intacte, au dieu. Elle prête son corps, pas plus.

Mais avançons, pour noter que le trauma est la rencontre d'un Réel non dialectisable puisque si le choc peut être interprété comme la rencontre d'un signifiant maître (pour illustrer, disons celui du dieu supposé,  $S_1$  écrit Lacan) il manquera toujours dans le cas du trauma le  $S_2$  (le signifiant par exemple "femme" venu de l'Autre) pour donner à ce pic d'excitation le sens d'une incitation sexuelle, écoulable donc par les moyens usuels.

Dans notre conception le trauma se présente ainsi comme la rencontre avec l'impossible, ce reste bien Réel, que la chaîne signifiante – comme tout système formel (cf Gödel ou Hilbert) – ne peut résorber.

Une preuve clinique en est cet arrêt mental sur l'événement, l'impossibilité de l'intégrer dans une chaîne causale ordinale qui l'aurait pré-venu pour une possible résolution par la jouissance, puisqu'il est dépourvu de sens y compris littéral, les tentatives de résolution par le suicide étant

rare. La motricité elle-même est atteinte, privée des finesses d'exécution qui la rendaient apte pour tout apprentissage.

L'arrêt mental se fait ainsi sur une image, un sens, voire une perception mais sur un rien qui le rend non-métabolisable et la remémoration itérative de l'événement paraît comme l'attente du S<sub>2</sub> (impossible) qui remettrait sur les rails.

Dans cette démonstration, l'impossible apparaît non comme le tiers interposé entre partenaires mais comme partenaire duel d'un sujet, désormais privé donc de médiateur.

Mais il peut apparaître comme tiers entre deux peuples dès lors qu'il se révèle comme privé de tout référent qui leur permettrait de se reconnaître dans une jouissance partageable. À une échelle plus réduite, individuelle, il en va de même pour le couple moderne dès lors que s'efface la référence à l'autorité paternelle supposée faire prévaloir sa loi.

Si l'effet traumatique est lié à la rencontre avec l'impossible, privée ou sociale, belligérant, on devrait conclure à son irréductibilité. Elle est présente pour de nombreuses femmes dont l'existence est handicapée et malheureuse de ce fait. Elle est présente dans les névroses de guerre dont on sait le pouvoir de fixation. Elle est vérifiable chez les revenants de la Shoah, qui purent rester ainsi détenus bien après leur "libération". Et d'ailleurs pouvait-on, avait-on le droit de parler de ce trauma s'il est vrai que c'était la rencontre de l'impossible ?

Enfin, l'effet traumatique est manifeste entre peuples privés de toute référence tierce et laissés à leur dualité. Que faire ? Nous nous exposons au grief de vouloir en traiter de façon si cursive mais la brièveté de l'exercice pratiqué – une communication – nous l'impose.

L'hystérique on le sait est apte au transfert même si sa résolution n'est pas toujours au rendez-vous. Il n'en va pas de même pour les névroses de guerre et, bien sûr, pour les luttes entre peuples.

Néanmoins il ne paraît pas définitivement impossible de re-susciter la présence du tiers qui fut l'organisateur de l'existence avant le trauma par l'introduction d'une relation thérapeutique qui ménage cette place. Il se trouve que les psychanalystes en ont la faculté.

Enfin entre peuples, il faudra bien en venir à la résurgence du lien historique qui les fait frères, issus d'un même père donc, même si l'hostilité meurtrière entre eux, comme le recueille le récit biblique, prédomine à tel moment.

## **Trauma et traumatisme entre sujet et collectif, entre le moi individuel et le politique, comment le psychanalyste lit le monde et ses turbulences.**

### **Jean Jacques Moscovitz**

Je propose que Trauma soit posé au registre du Moi, du sujet, et Traumatisme au registre du collectif. Appuyons nous (cf l'argument de notre colloque) sur Eros et Thanatos tels que Freud l'avance dans *Malaise dans la civilisation* de 1929. Ce mot Malaise est bien sûr insuffisant, car il s'agit plutôt de détresse, d'anéantissement, de la *Hilfslosigkeit* freudienne, du désarroi de l'enfant face au monde maternel primaire.

Soulignons combien Eros et Thanatos l'un avec l'autre sont imbriqués. Ils ne correspondent pas respectivement ni au bien ni au mal. Freud décrit dans le *Malaise* que l'inanimé qui régnait dans l'univers au départ des choses du monde, le voilà rencontrant l'animé. Que fait-il sinon poursuivre sa course au sein de l'animé. C'est le point de vue biologique de Freud. C'est là où l'imbrication entre liaisons et déliaisons pourra avoir lieu. Et leur déséquilibre risque d'être très dangereux. Là nous sommes du côté de l'individu. Utiliser ces deux sortes de pulsions de vie et de mort au niveau collectif pose un problème méthodologique quant à la gestion des jouissances de vie et des jouissances de mort .

En effet au niveau collectif c'est plutôt Éros qui prend le pas sur Thanatos dans le vacarme du monde et les crimes contre l'humanité, comme si Éros raptait la jouissance à Thanatos, raptait son énergie alors que d'habitude Thanatos freine, bride Eros, comme le dit Freud à la fin de son texte *Au delà de principe de plaisir*.

En même temps, il dit ce point important. Soit qu'une motion pulsionnelle qui surgit va se heurter à son interdit par le biais du surmoi instauré dans la personnalité du sujet. Une lutte sans merci s'enclenche telle que le surmoi peut capter l'énergie de cette motion et ainsi la maîtriser. Parfois c'est le contraire et c'est la motion pulsionnelle qui l'emporte. Et tout vient à se casser se briser. Ça s'appelle peut-être rupture de l'histoire. Et au niveau individuel, c'est le trauma qui de fait participe à la construction du Moi. La rencontre avec le sexuel dans le réel, donne sa chance au Moi de surgir et le sujet de l'inconscient en est causé, fondé dès qu'il surmonte ce *Hilfslosigkeit*, le désarroi dans un rapport à l'Autre primordial suffisamment bon . Le trauma est structurant tel que je le propose donc, et le traumatisme au niveau collectif serait non pas constructif mais le plus souvent destructeur. Désarroi individuel de fonds, ce fonds est débridé par un événement collectif.

Cette notion de désarroi nous montre comment l'enfant, la jeunesse sont actuellement au premier plan. Concernant l'enfant qui ne parle pas encore, il nous faut plus que jamais savoir qu'il a dû passer pour être un humain parlant par des phrases bien compliquées, simultanément non seulement de la différence des sexes mais s'il est une chose ou une PERSONNE, s'il est vivant ou mort, s'il est enfin masculin ou féminin.

Il y aurait, je le dis ainsi, une attaque du genre humain par la jeunesse et l'enfance aujourd'hui qui, si souvent tuées à travers la planète, deviendraient de tuees également tueurs. (cf Le Ruban Blanc de Heineke)

Comme si sur le modèle de la différence des classes, il s'agirait maintenant d'une lutte à mort dans un usage de la différence des âges. Sorte de révolution culturelle à la Mao étendue au monde entier.

La question se pose comment le politique entend l'enfant ou ne l'entend pas. Comment cette révolution culturelle new look pourrait-elle s'arrêter.

Il s'agit ainsi de l'enfant en nous et en même temps de l'enfant dans son enfance. Le psychanalyste y est impliqué par la découverte qu'il y a un insoumis à quelque chose qui s'appelle l'inconscient, peut-être l'inconscient propre au refoulement originare. Il s'agit aussi de l'objet interne ciblé par le sexuel depuis le moi et en même temps un objet en place de cause, qui fonde le sujet, et cela se retrouve dans le fantasme. Le fantasme est un espace/temps où prend place le trauma structurant, espace/temps où le réel du sexuel et le réel de la mort peuvent ou non s'articuler

Par mort j'entends ici la disparition dans le monde maternel à quoi un père n'a pas su, pu faire obstacle structurant. C'est dans le ratage de cette mise en place du fantasme que le traumatisme au plan collectif joue alors sa partie.

Cela va évoluer vers une absence de séparation fondatrice du sujet, ratage qui se retrouve dans le réel de la réalité.

C'est cette POROSITE, ce ratage entre espace du sujet et espace du collectif qui devient grandissante

Elle serait en train de nous mettre tous en danger au niveau politique. Cf l'exemple de la Shoah qui après les crimes nous laisse aujourd'hui face à une porosité souvent destructrice entre 3 lieux d'histoires : la grande, celle des livres, la familiale, où la mémoire s'élabore, et celle qui est intime, subjective, pour l'enfant qui fait de la place comme il peut à ce qu'il en entend depuis son entourage. Mais nous sommes après alors que notre actualité nous met face à une porosité du

même genre, soit que la prise du pouvoir par Daesh n'est que le moyen d'exercer sous le sceau du religieux, la cruauté comme idéal et cela se fait contre les corps.

Cela fait écho à la fameuse « prophétie » des années 1950 attribuée à André Malraux: « Le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux (ou spirituel) ou ne sera pas ». Vous savez combien il prévoyait que l'Occident allait en découdre avec l'Islam et le monde arabo-musulman, au point de dire vers la fin de sa vie (1975) que le monde commençait à ressembler à ses livres.

Mais en 1953 il avait dit: « Depuis cinquante ans la psychologie réintègre les démons dans l'homme. Tel est le bilan sérieux de LA PSYCHANALYSE. Je pense que la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connu l'humanité, va être d'y réintroduire les dieux. ».

Mais dans notre présent les vidéos, les articles, les films nous montrent que s'évoquerait le non encore humain, l'avant de l'homme [cf Violence en Islam, d'Adonis et Houria Abdelouhaed, Le Seuil novembre 2015)

Le retour à l'avant vie où Dieu reprendrait méthodiquement tout ce qu'il aurait donné.

L'un après l'autre, montre certes de la parole, des mots entendus, mais qui seraient lestés par l'imminence de l'acte moteur, qui collent leur corps à leur armes... Où détruire s'équivaut à punir... à la cruauté comme but final. Certes il s'agit des signifiants de l'islam mais sans doute sans aucun lien à une religion .

Cela commence à s'entendre au grand jour en affirmant, sans rien cacher, une violence où le dedans de leur psychisme se confond avec la « motricité » de leurs proférations présageant l'action violente. La violence qui serait originaire au-dedans du psychique, la voilà également au dehors, non en pensée mais tout en acte moteur. « Affirmationnisme » dirons-nous, d'une parole MOTRICISEE, ordonnatrice du social..

Question: Avons nous à nous porter témoins du vacarme et des turbulences du monde ? Qu'est-ce QUI NOUS Y ENGAGE ...

D'OU QUELQUES REMARQUES.

Est-ce la perte de repères et la mise en place d'autres repères pour certains, qui deviennent alors des jihadistes allant jusqu'à l'extrême ? ou y a t-il d'autres repères plus accessibles où l'entrée dans

la violence prend quelques temps et marque le pas devant l'histoire, pour moins l'abolir. Pour que L'INFANTILE ne disparaisse pas tout entier dans des actes dont notre époque nous fait témoins et victimes aussi ? Tout se passe comme si le devenir adulte se fait très vite, trop vite, et dès lors va brusquement régler les comptes avec cet adulte qu'il est devenu, et le suicider en tuant ? par l'acte kamikaze sans même que l'on puisse reconnaître l'existence d'un trauma fondateur de l'actuel d'avant l'acte.

Où s'évoquerait trop aisément un rejet du passé parental, un rejet de l'histoire, pour valoriser une unique autoréférence à l'islam ? aucune anfractuosité dans le discours où un registre individuel ferait conflit psychique partageable, datable. Le traumatisme n'est que collectif : la CHARIA ne peut que s'appliquer toute entière et nécessite « le sabre » de la loi pour triompher. C'est repérable, c'est ce qui se produit sans cesse dans le collectif qui noie toute subjectivité dans des actions violentes sur les CORPS à anéantir. Tout devient embrouillé entre les temps originaires et celui de l'histoire présente, de l'actuel où nous sommes. Où l'origine se retrouve équivalente à la fin des temps.

Une préviolence sans fantasme.

Où le corps devient un objet moteur qui doit agir sans cesse, collé à son arme.

Il n'y a plus la possibilité de dire le mot comme, qu'Aragon qualifiait d'être le plus beau mot de la langue française, et il l'est dans toutes les langues probablement.

La référence à la religion s'avère seule à avoir quelque valeur. Dans la mesure où toute religion réclame d'être responsable de l'origine de l'humain et de l'humanité, celle à laquelle nous avons à faire réclamerait d'être la seule parmi toutes les religions, y compris celles en islam. D'être le seul mouvement qui puisse avoir cette propriété, cette appropriation de l'origine . Et du coup le corps apparaît comme le lieu d'un règlement de comptes permanent qui s'effectue à ce niveau là. Où victimes et bourreaux sont confondus. Nous sommes dans l'a-humain comme le qualifiait Vladimir Jankélévitch.

Que vous a-t-on fait vous si jeunes encore pour sortir ainsi de l'humain. Serait-ce que vos pères auront fauté, à l'instar des Etats totalitaires des pays de l'axe nazi, rappelez-vous, où pour réparer les fautes de leurs pères, Bande à Bader, en Allemagne, Armée rouge japonaise, Brigades rouges en Italie, et d'autres encore, répétèrent leurs fautes sans le savoir. Vos pères n'auront pas renouveler votre islam, trop soumis et trop corrompu ? au point de les réparer et de suivre et poursuivre en les exacerbant aujourd'hui les mêmes chemins ?

Il y a plus selon moi : s'en prendre à la causalité occidentale cesse dès que le passage à l'acte s'effectue, c'est une autre causalité, une autre jouissance qui s'originent à une autre valeur que celle qui nourrit l'Occident.

D'OU UNE HYPOTHESE SUR LA POROSITE . Partons d'un passage dans l'ANGOISSE de Lacan, où il nous dit que pour que le monde de la parole ait lieu, il lui faut une scène trois termes MONDE SCENE LIEU (ce sont LES REGISTRES R S I.)

MAIS IL FAUT QUE L'IMMONDE reste en dehors de la scène du monde pour qu'il n'ait pas lieu... et un jour l'immonde est monté sur le scène et a obligé la parole à faire un petit tour bien spécial, dans les tueris de masse ... L'immonde qui cause le sujet par objet petit (a) , se fait engloutir dans le réel du collectif et nous oblige à marquer le pas devant notre pratique du sujet... Si comme le dit Lacan toujours bien venu, dans la pratique c'est le réel qui est entamé par le signifiant, je dirais que dans l'horreur des meurtres de masse c'est le signifiant, le symbolique qui est englouti dans le réel. Et il va faire retour à la compacité du réel, du collectif .. d'où cette scène planétaire devenant immonde qui a lieu à laquelle on assiste par médias interposés, où LE COUPLAGE BOURREAU VICTIME EST LESTE PAR LA MORT/MEURTRE qui est devenu objet du collectif, sans cesse jeté à notre regard.

Regard qui s'absente de voir vidéos et autres images pour préserver quelque chance pour le sujet. ET tenter comme artiste, analyste, de le désembourber du couplage Eros Thanatos dès lors que Thanatos a passé le main à son pendant Eros qui non bridé par Thanatos se déploie en jouissances dans des actions de meurtres génocidaires....

## **Indications de la thérapie par l'exposition pour les vétérans porteurs de trouble obsessionnel-compulsifs et le trouble post traumatique**

### **Exposure Treatment for veterans' patients with co morbid PTSD and OCD**

**Nitsa Nacasch** MD Brull Mental Health Center, Tel Aviv, Israel

**Lilach Rachamim** PhD, **Leo Wolmer** PhD

Cohen-Harris Center for Trauma and Disaster Intervention

La relation entre l'apparence Clinique du Trouble Obsessionnel-Compulsif (OCD) et le trouble post traumatique (PTSD) dans les suites d'un événement traumatique a été décrite dans la littérature de nos jours.

Au XVIème siècle, déjà, William Shakespeare décrivait Lady Macbeth comme souffrant de ces deux troubles que sont le PTSD et l'OCD.

Tous deux, ils présentent des similitudes et s'appuient sur des éléments étiologiques semblables. En effet, les deux troubles partagent des pensées intrusives, des images répétitives, causes d'angoisses, difficiles à contrôler. (

Dans le PTSD, il s'agit de pensées liées a l'événement traumatique, tandis que pour l'OCD les pensées et les images ne sont pas directement en rapport avec un événement traumatisant, mais font plutôt partie des caractéristiques propres a l'OCD, comme par exemple la peur d'être contaminé.

Dans les deux types de troubles, l'évitement existe, dans le but de réduire l'angoisse.

L'OCD se caractérise par des actes répétitifs et compulsifs, tandis que, dans le cas du PTSD, une pulsion mentale répétitive vient rappeler une partie du traumatisme et des comportements répétitifs viennent assurer une certaine réassurance. Il s'agit d'actes d'hypervigilance, tels que par exemple vérifier si une porte est bien fermée.

Le diagnostic de l'OCD chez le patient atteint de PTSD se fera uniquement si les obsessions et les compulsions ne font pas partie des symptômes du PTSD. Par exemple si un patient atteint de PTSD après un incendie vérifie le four plusieurs fois, il sera considéré comme PTSD

uniquement. Mais si il se lave les mains plusieurs fois, par peur d'être contaminé, on le considère comme PTSD OCD.

Quel est le rôle d'un événement traumatique dans l'étiologie de l' OCD ?

La littérature décrit la relation entre des événements de stress comme des pertes significatives, un accouchement, et des événements traumatiques et le développement et l'aggravation de l' OCD. Pierre Janet dans son livre "L'obsession et la psychasthénie " décrit le cas d'une femme qui a développé un OCD après avoir assisté à un incendie dans lequel sa fille avait été brûlée. "L'OCD dans certains cas a été causée par un choc émotionnel" (Janet-1903).

Rosso a trouvé que 68% des 329 patients avaient au moins un événement qui a précédé le début du trouble de l'OCD.

Concernant le traumatisme lié à la guerre, Pitman a décrit un cas chez un vétérinaire ayant participé à la guerre du Vietnam qui a développé les deux troubles de l'OCD et du PTSD en même temps sous le stress et l'angoisse du combat.

Une étude épidémiologique dans la population générale a montré que le risque de l'OCD augmente dix fois plus chez les personnes atteintes de PTSD. La prévalence de l'OCD parmi des vétérinaires participant à la guerre du Vietnam est de 5.2%.

Sasson, Dekel & Nacasch ont présenté dans un article en 2005, 13 cas de vétérinaires israéliens qui ont souffert des deux troubles. Les deux troubles ont débuté immédiatement après l'événement traumatique.

Dans une étude plus récente Nacasch & Zohar ont évalué la prévalence de l'OCD parmi un groupe de patients atteints du trouble de PTSD, qui ont été traumatisés par la guerre ou le terrorisme. Dans cette recherche 41% ont eu un diagnostic des deux troubles. L'étonnant nombre élevé de l'OCD parmi les vétérinaires laisse à supposer une insuffisance de diagnostic de ce trouble. Il est de la plus grande importance d'effectuer une évaluation de l'OCD parmi des personnes qui ont été traumatisées.

Des théoriciens du comportement (dont Foa et Kojak ) se sont donnés pour but d'améliorer les techniques de traitement des troubles de l'anxiété et du stress post traumatique. Les deux troubles (OCD et PTSD) ont des traitements qui ont été approuvés par la recherche. Les traitements psychologiques pour le trouble du PTSD sont la Thérapie cognitive-comportementale (CT) et la thérapie par l'exposition (Exposition prolongée PE).

Le traitement de l'OCD est aussi un traitement de l'exposition (Exposure and Response Prevention)

Dans cette conférence nous allons présenter les résultats de traitements de l'exposition (Prolonged Exposure et Exposure and Response Prevention) sur des anciens combattants israéliens souffrant des deux troubles en même temps. Nous allons évoquer l'influence de cette co-morbidité sur les résultats du traitement.

# Le traumatisme dans la langue

**Serge Reznik**

La clinique du trauma psychique nous confronte à l'expérience d'une rencontre sidérante avec le réel. Comment parler de ce qui est impensable ? Le traumatisme attaque la logique des discours et de la pensée réfléchie, il fait la matière même des phénomènes de répétition. Je soutiendrai l'hypothèse que la répétition traumatique serait pour le sujet une tentative de retrouver ses attaches signifiantes, et j'interrogerai la relation de la création et de la répétition à travers la lecture d'une fiction littéraire de David Grossman.

Le réel exclut le sens. L'écrivain puise dans son imaginaire et le noue au symbolique pour produire du sens, il fait vivre des personnages qui ont subi le choc du réel, et laisse une chance à l'imprévu dans la langue pour construire une métaphore, poétique ou humoristique. Ainsi l'on pourrait dire, dans la langue de David Grossman, que le traumatisme psychique est comme « Un cheval qui entre dans un bar<sup>1</sup> », titre de son dernier roman. David Grossman arrive à nous faire sourire malgré la situation tragique de ce jeune adolescent de 14 ans, Dovalé, qui effectue un séjour dans un centre de préparation militaire, et auquel un officier annonce brutalement la disparition de l'un de ses parents, mais sans lui dire lequel est décédé. Ce silence le plonge dans la solitude et un questionnement bouleversant : la mort plane et il ne sait pas sur qui elle est tombée.

Il se retrouve brusquement éjecté du groupe dans lequel il était déjà mis à l'écart ; il n'a qu'un copain, Avishai, qui est entièrement absorbé par l'éveil de ses sens, et ne le soutient pas. Un soldat est désigné pour le conduire vers le lieu des obsèques. Devant le désarroi qu'il perçoit chez l'adolescent, il va inventer un prétexte pour le distraire en lui racontant des blagues pendant le trajet. Cet épisode sera déterminant et produira des effets à l'âge adulte. Dovalé deviendra acteur comique de *stand-up* ; il sera amené à rejouer la scène 43 ans plus tard, dans un spectacle auquel il aura convié Avishai, devenu juge retraité, qu'il n'avait plus revu depuis l'annonce traumatique.

Dans son malheur, Dovalé a la chance de rencontrer ce soldat chaleureux qui décide de

---

<sup>1</sup> David Grossman, *Un cheval entre dans un bar*, Paris, Seuil, 2015.

l'accompagner jusqu'au lieu des obsèques, à Jérusalem, en prolongeant sa mission initiale qui était de le conduire à la gare de Beer-Sheva. Dovalé reproduira durant toute sa vie cette tentative de distraction par le rire, devant un public pris comme témoin. La création de ses spectacles et leur répétition permettent de faire tenir sa subjectivité, de lier une partie des affects aux mots. Une fêlure irréparable hante sa vie, l'abandon de l'être aimé ; il s'est toujours arrangé pour faire partir la femme aimée, et il rejoue avec le public les multiples brisures de sa vie amoureuse.

La force du livre tient à l'exploration intime de cette fêlure. Dans son enfance déjà, Dovalé marchait sur les mains pour distraire sa mère rescapée de la Shoah, c'était un enfant-thérapeute. La métaphore de l'enfant qui marche la tête en bas nous fait saisir le *renversement* de la réalité éthique dans laquelle le sujet traumatisé est immergé. Il arrivera à se redresser, to stand up, en devenant humoriste.

Le soldat du voyage *met en acte* les lois de l'hospitalité, il tient lui aussi une fonction de thérapeute. Une partie de la subjectivité de Dovalé résiste au choc, la part que l'autre fraternel a réussi à ranimer. Le silence du désert qu'ils traversent fait résonner le silence de l'officier qui avait fait l'annonce, alors que l'accompagnement du soldat empêche Dovalé de sombrer. Il y a deux silences : un silence qui soutient l'émergence de la parole, et un silence catastrophique qui renforce la détresse. Le soldat-thérapeute occupe la fonction de l'autre secourable, celui que Freud appelait le *Nebenmensch* qui entend le cri de détresse du nourrisson et l'apaise par sa présence, par sa parole et par ses soins.

La trouvaille de Grossman consiste à tenir le lecteur-spectateur en haleine en construisant tout le roman pendant le temps d'un spectacle qui coïncide avec le temps du voyage ; nous apprendrons seulement à la fin du récit, que la personne disparue était la mère de Dovalé. Les différentes strates de la personnalité de Dovalé se dévoilent à travers la description des trois relations qu'il entretient d'abord avec le public, puis avec Avishai, et enfin avec une petite femme dans la salle qui l'avait connu enfant et lui rappelle le gentil garçon qu'il était alors. Dans cette configuration, l'adulte, l'adolescent et l'enfant peuvent se faire entendre.

Le rapport au public s'établit en miroir : Dovalé lui renvoie l'image d'une certaine grossièreté qu'il est venu chercher. Il n'épargne pas les blagues salaces, et flatte ses bas instincts. À cette agressivité projective qui l'isole s'oppose la fraternité du discours. Au-delà du public il y a le juge dont Dovalé attend la reconnaissance de son être, et en même temps, la fiction romanesque introduit un autre renversement, le juge est lui-même jugé. Le rapport au jugement est double : l'autre impitoyable, représenté par Avishai jeune, et le public, s'oppose à l'autre fraternel, le conducteur de la jeep, et Avishai retraité qui se rachète en criant au public excédé : "laissez le raconter son histoire !".

David Grossman nous montre qu'une véritable réanimation psychique est nécessaire. Le sujet traumatisé a besoin d'un accompagnement bienveillant qui le réintroduise dans le monde du discours. Cet accompagnement permet d'entamer le silence mortifère dans lequel il est plongé. L'humour imprégné de yiddish qui irradie le roman vient apporter quelque lumière dans les ténèbres, il apporte du réconfort à la solitude de l'homme devant la mort.

Dovalé déjoue l'instance critique, son surmoi, en dépassant le code du spectacle humoristique pour laisser émerger sa vérité. Il se remet debout et affronte le versant démonique de la répétition qui lui a fait passer son temps à distraire son prochain en vain, puisqu'il n'avait pas réussi par ses pitreries à maintenir sa mère en vie.

Grossman nous fait saisir que le traumatisme entraîne un trou dans la langue, trou que le discours ne pourra jamais combler. L'homme n'est jamais quitte de son traumatisme, il le répète au mieux sur une scène où il peut exprimer son inventivité. Dovalé paye le prix en restant fixé dans la position de l'adolescent provocateur. Il ne cesse pas de rechercher l'amour mais repousse tout signe d'affection. Le public réagit au réel insupportable de la scène traumatique par le déni, le rejet ou la compassion.

Ce spectacle, que l'on peut supposer être le dernier, se situe entre la catharsis tragique et la psychanalyse. Le récit de Dovalé atteint un tel point de véracité qu'il n'a plus besoin de faire le pitre pour exister. Une parole vraie a pu émerger grâce au juge, devenu thérapeute à son tour, en intervenant juste pour qu'il puisse poursuivre son histoire ; le juge l'accompagne par sa présence et son regard vers un gain de liberté. Le juge ne juge pas, tout comme Dovalé qui est resté amical et ne l'a pas montré du doigt au public. Trois figures du thérapeute apparaissent au fil du roman : l'enfant soigné par ses gestes, le conducteur de la jeep par sa parole, et le juge par son écoute.

En reprenant une autre métaphore de David Grossman, qui se trouve dans le titre d'un précédent ouvrage, je dirais que le trauma bouleverse la *grammaire intérieure* du sujet, *dikdouk hapnimi*. Cette atteinte entraîne un point de néantisation. Le traumatisme projette en dehors du temps, il attaque la temporalité du fantasme.

Ferenczi a proposé de concevoir l'effraction brutale de la sexualité d'un adulte dans le développement de l'enfant comme ce qu'il a appelé une « confusion de langue », *Sprachverwirrung*, entre le langage de la tendresse et celui de la passion.

Quand le sujet est confronté à la mort, en particulier dans les traumatismes de guerre, il y aurait une mise en péril de l'ek-sistence, de ce qui fait que l'être humain n'est pas un pur objet jeté dans le monde, ou de la chair à canon, mais un sujet qui doit trouver sa place dans un monde de signifiants qui le relie aux générations qui l'ont précédé et à celles qui le suivent, autant qu'à ses

frères humains. Ce temps de confusion, ou d'incompréhension, éloigne le sujet traumatisé du monde humain des discours.

Quand Dovalé fait entendre sa grammaire intérieure au public qui était venu pour s'amuser, celui-ci déserte la salle. En s'attaquant au code des spectacles de *stand up*, il ne peut plus faire entendre son message. Mais avait-t-il un autre recours que de s'en prendre au fondement même du langage pour retrouver le chemin de son être, et sortir de la répétition traumatique ?

La remémoration, rappel volontaire du souvenir, diffère de la réminiscence qui signe le retour de traces anciennes méconnues. La répétition signifiante se distingue d'une autre forme de répétition. Des fragments de réel reviennent parfois d'une façon quasi hallucinatoire. Les impressions sensorielles non assimilées laissées par le traumatisme ont été nommées par Bion éléments  $\beta$ . Le savoir s'arrête devant le réel, il n'y a pas de pensée qui réponde à la mort.

Dans l'histoire de Dovalé, la répétition des spectacles comiques atténuera d'une certaine façon la douleur de la perte, mais il doit aussi affronter le retour du non-symbolisable, l'expérience d'une traversée de la Shoah héritée de sa mère par ces voies mystérieuses que Freud avait nommé perception endo-psychique. La proximité de la mort brutale, la transgression de l'interdit de tuer, ébranlent le sujet. Il y a une atteinte de la relation au semblable, et aussi, me semble-t-il, une atteinte plus profonde de la relation à l'Autre du langage, à la croyance dans la parole qui fonde l'humanité.

Charlotte Delbo, résistante communiste non-juive déportée à Auschwitz, écrivait, dans *Mesure de nos jours* :

« Vous ne croyez pas ce que nous disons

Parce que

Si c'était vrai

Ce que nous disons

Nous ne serions pas là pour le dire<sup>1</sup>».

L'effraction traumatique est une effraction dans la langue. L'écriture peut tenter d'en border les contours. Dans le *Malaise dans la civilisation*, Freud disait des poètes : « Et il est bien

---

<sup>1</sup> Charlotte Delbo, Auschwitz et après III, *Mesure de nos jours*, Paris, Les éditions de minuit, 1971, p. 78.

permis de pousser un soupir quand on s'aperçoit qu'il est ainsi donné à certains hommes de faire surgir, véritablement, sans aucune peine, les connaissances les plus profondes du tourbillon de leurs propres sentiments, alors que nous autres, pour y parvenir, devons nous frayer la voie en tâtonnant sans relâche au milieu de la plus cruelle incertitude<sup>1</sup>».

Dovalé jouait avec les mots et les sentiments du public, comme un danseur sur une corde. Le voyage à travers les mots, du fait de son voisinage avec le réel, n'est jamais sans risques, et je conclurai en évoquant le poète yiddish Avrom Sutzkever, qui écrivait : « *Gai iber verter vi iber a minenfeld* - Va à travers les mots comme à travers un champ de mines ».

---

<sup>1</sup> Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p.92.

## Trauma: L'âme fracassée selon Freud.

### C.E.Robins

Dans son récent ouvrage *Etre normal et autres troubles*, Paul Verhaeghe affirme qu'en raison de la prévalence actuelle de l'ESPT (État de Stress Post-Traumatique), un trauma induit, « *la clinique est repartie au point de départ original de Freud et Breuer* »<sup>1</sup>.

Je voudrais ainsi que nous repartions à ce point de départ, à la clinique originale de Freud, pour expliquer le plus clairement possible ce qui, selon Freud, se passe quand les êtres humains sont traumatisés. Jamais il n'a, de sa vie, changé d'avis sur « ce qui se passe dans l'âme humaine » : selon lui, dans le trauma, la psyché - l'âme - se fracasse.

Tout d'abord, penchons-nous sur sa chère "Dora". Freud la décrit dans la scène au bord du lac où Herr K. lui fait des avances sexuelles en lui disant « Je n'obtiens rien de ma femme ». Freud écrit que la scène a fait naître en elle « des sentiments d'hostilité d'une violence » devenus « si insupportables pour elle » que Freud affirme : « j'y ai vu un conflit **fait exprès** pour détraquer l'esprit de la jeune fille. »<sup>2</sup> C'est ainsi que Strachey traduit la phrase originale de Freud – en allemand : *Dann bekam ich auch Einsicht in einen Konflikt, der geeignet war, dass Seelenleben des Mädchens zu zerrütten*<sup>3</sup>. Pour être plus précis, cela signifie : « C'est alors que j'ai aperçu le conflit, ce qui était réellement en train de se passer, que la « vie de l'âme », « la vie psychique de l'âme », le *Seelenleben* de cette jeune femme était « complètement détruit, brisé, fracassé. »

Strachey, positiviste anglais, traduit systématiquement en termes mécaniques – mécanistes – ce que Freud a choisi d'appeler du terme délibérément humaniste « âme ». C'est comme si l'âme était une charnière physique qui pouvait se « détraquer »... comme si l'âme était quelque chose de matériel. « Appareil psychique » est l'expression que Strachey utilise généralement pour traduire « âme » qui, pour Freud, est un mot si chargé d'humanité. Attention ! Ceci n'est pas une mince affaire : c'est le choc frontal entre la vision positiviste/empiriste-"scientifique"-anglaise et les convictions humanistes de Freud. Bettelheim souligne la différence en allemand entre

---

<sup>1</sup>Verhaeghe, P. *On Being Normal and Other Disorders* (NY : Other Press, 2004), 313.

<sup>2</sup>SE VII, 58.

<sup>3</sup>GS VIII, 58.

*Naturwissenschaft* (les sciences naturelles) et *Geisteswissenschaften* (les sciences humaines). Il situe bien évidemment Freud dans les sciences humaines et Strachey dans les sciences naturelles.<sup>1</sup> (Aux États-Unis, pas plus tard que la semaine dernière, le New York Times a publié à sa une un article sur le "mécanisme sous-jacent" de la schizophrénie. Ce serait un élagage excessif des synapses dans le cortex préfrontal – selon une étude menée par le Professeur McCarroll à Harvard.<sup>2</sup> La psyché est-elle physique? La psychopathologie est-elle neurologique? Ce sont des questions extrêmement importantes, affectant le travail que nous faisons tous chaque jour.)

Mon premier point donc est que, pour Freud, le trauma psychique, est relié à l'âme, l'âme humaine, la « psyché » grecque. Comme nous le savons, Freud parle de lui-même comme d'un « psychologue » – celui qui étudie l'âme; pas d'un « psychiatre », ni d'un « neurologue », d'un « neuropsychologue », ou d'un « neuropsychiatre » (Et c'était le terme grec traditionnel *psyché* qu'il utilisait constamment. On peut se demander ce qui se serait passé s'il avait été choisi le mot hébreu *nephesh*...).

"Psyché" signifie âme en grec : en particulier dans le sens de la science aristotélicienne, c'est la partie immatérielle de nous qui a à voir avec la sensation, la perception, l'intellection, l'abstraction, la volonté, l'amour. Ce n'est pas l'âme platonicienne, qui avait été importée prématurément de l'hindouisme en Grèce par Pythagore : l'âme de Platon préexistait et post-existait le corps. Pour Aristote, en revanche, l'âme ne peut jamais être comprise sans le corps qui l'infuse.<sup>3</sup> On connaît cette thèse sous le nom de théorie hylémorphique: la matière et la forme - l'âme est la forme du corps : ils sont inséparables. L'âme platonicienne est le contraire: ceux d'entre vous qui ont vu le plafond de la chapelle Sixtine de Michel-Ange à Rome se souviennent de la Divinité tendant son index droit pour donner la vie à Adam, conservant sous son coude gauche la superbe et jeune Eve, qui attend d'être envoyée sur Terre pour devenir la femme d'Adam. Pour Platon, l'âme préexistait au corps et post-existait le corps. « Le corps et l'âme sont comme le cheval et le cavalier; quand le cheval-corps est enlevé de sous le cavalier, le cavalier-âme peut courir librement. »<sup>4</sup> Pas du tout pour Aristote ! L'âme est inintelligible sans le corps, et périt avec le

---

<sup>1</sup>Bettelheim, B. Freud & Man's Soul (New York: Random House, 1982), passim. Cf. Langenscheidt's New College German Dictionary (New York, 1988), 223, 388.

<sup>2</sup>New York Times, Scientists Move Closer to Understanding Schizophrenia's Cause, January 27, 2016, 1.

<sup>3</sup>Richardson, W.J., communication téléphonique personnelle, 2015.

<sup>4</sup>[www.Philosopherkings.co.uk](http://www.Philosopherkings.co.uk). Note that Augustine adopted this parallel of body-soul and horse-rider for early Christianity.

corps vivant.<sup>1</sup> Donc l'âme n'est pas physique, ni neurologique; ni immortelle. L'âme est vulnérable; elle peut être fracassée.

Maintenant, qu'en est-il de l'âme de Freud lui-même? Son âme a t'elle, elle aussi, été "fracassée"? Nous lisons dans sa seconde introduction de *L'interprétation des rêves* (1906): « Parce que ce livre a une signification plus subjective pour moi personnellement, une signification que je n'ai saisie qu'après l'avoir achevé. C'était, je le remarque, une partie de ma propre auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, c'est à dire à l'événement le plus important et la perte la plus poignante dans la vie d'un homme. Ayant découvert qu'il en était ainsi, je me sentais incapable de faire disparaître les traces de cette expérience.<sup>2</sup> »

Et voici maintenant le texte original de Freud : *Für mich hat dieses Buch nämlich noch eine andere subjective Bedeutung, die ich erst nach seiner Beendigung verstehen konnte. Es erwies sich als mir ein Stück meiner Selbstanalyse, als meine Reaktion auf den Tod meines Vaters, also auf das bedeutsamste Ereignis, den einschneidendsten Verlust im Leben eines Mannes.*<sup>3</sup> Strachey traduit *einschneidendsten* par « le plus poignant, » faisant ainsi écho au fait que le mot « traumatisme » en grec (Τραύμα) dérive du verbe « titrosko » : à percer, comme avec une épée ou un poignard.<sup>4</sup> (La traduction aurait aussi pu être « le plus incisif », ou « le plus décisif », puisque chacun de ces mots inclut la racine « cis » - « couper » - « la coupure la plus décisive de la vie ». L'équivalent anglais de *Verlust* indique directement « deuil », « lourde perte de vie »<sup>5</sup> . Ici, je suis totalement en accord avec la traduction de Strachey.)

En 1936, Freud raconte une expérience qu'il a eu en 1904, huit ans après la mort de son père, et l'intitule « Une perturbation de la mémoire sur l'Acropole » (*Eine Erinnerungsstörung auf der Akropolis*).<sup>6</sup> Freud écrit, qu'alors qu'il se tient là avec son frère et contemple l'Acropole, « une pensée surprenante entre en mon âme: donc, tout cela existe vraiment, comme nous l'avons appris à l'école ! » Cependant, dans son texte, Freud « s'excuse lui-même » de se permettre « l'exagération suivante » : « *une image vient d'entrer dans son âme, celle du corps mort d'un monstre énorme échoué à terre sur la plage !* » Un cadavre, le corps d'un monstre, comme le corps du monstre du Loch Ness (*aus Land gespülten Leib des vielberedeten Ungeheuers*). (Cette période se situe exactement un

---

<sup>1</sup>Moneta, P., communication par Skype depuis Rome sur la pensée psycho-analytique grecque contemporaine, 2015.

<sup>2</sup>SE IV, xxvi.

<sup>3</sup>Studienausgabe Band II Die Traumdeutung (Frankfurt am Main : Fischer, 1972), 24.

<sup>4</sup>Laplanche & Pontalis, *The Language of Psycho-Analysis* (New York : Norton, 1973), 465.

<sup>5</sup>Langenscheidt's New College German Dictionary (New York : Langenscheidt, 1988), 574.

<sup>6</sup>GW XVI, 250-257.

mois avant le huitième anniversaire de la mort de son père. Maintenant il y a un corps mort. Ce qui veut dire qu'il a vraiment existé ! Ce monstre qui m'a terrifié... ou dont la mort m'a terrifié ?)

Alors qu'il continue à admirer l'Acropole, dans l'âme de Freud entrent alors les mots « Ce que je vois ici n'est pas réel » - ce que Freud appelle *Entfremdungsgefühl* - en français, le sentiment de déréalisation.<sup>1</sup> « Quelque chose ici est si étranger, il est pas réel. » Dénier ? Dissociation ?

Puis l'âme de Freud évoque le cas du roi Boabdil, ce souverain vantard au pouvoir absolu qui tue le messager quand celui-ci lui apprend la mauvaise nouvelle de la chute d'Alhama. Le roi, comme le père, a le pouvoir de vie et de mort, mais le roi, aveuglé par le pouvoir, a perdu la chose la plus chère à son cœur.<sup>2</sup>

On se souvient que, dans ses jeunes années, après que Freud ait uriné dans le pot de chambre de ses parents sous le lit parental, son père l'a maudit en disant que ce jeune Sigismund "n'ira jamais très loin." Mais maintenant, en 1904, il est là, à Athènes, et se tournant vers son frère cadet, s'exclame: « nous sommes ici, sur l'Acropole! Nous en avons fait du chemin! » Et maintenant Freud nous révèle encore plus de son inconscient alors qu'il raconte l'histoire de Napoléon parlant à son propre frère.

« Napoléon, lors de son couronnement comme empereur à Notre-Dame, se tourna vers un de ses frères et lui fit remarquer: Qu'est-ce que *Monsieur notre Père* aurait dit de cela, s'il avait pu être ici aujourd'hui. »<sup>3</sup>

L'image du père pénètre l'âme de Freud : que dirait-il, de voir ses deux fils aujourd'hui ? Jakob Shlomo Freud n'a jamais même connu l'enseignement secondaire. Il n'aurait jamais pu comprendre l'importance de l'Acropole. Ici Sigmund est le fils qui, devenu Napoléon dans son image fantasmagorique, est supérieur à son père. Et dans ce texte Freud fait *un lapsus* : son couronnement, écrit-il, est « à Notre Dame »; Freud est couronné à « Notre Madame », « Notre Maman »: l'a-t-il gagnée contre son père indigne? (En réalité, le couronnement de Napoléon a eu lieu dans la cathédrale de Milan.)

Mais « notre père » n'est pas ici aujourd'hui ...

---

<sup>1</sup>SE XXII, 244.

<sup>2</sup>SE XXII, 246.

<sup>3</sup>SE XXII, 247.

Freud conclut: « Il n'y a que moi, maintenant, âgé à mon tour, seul et malade, et troublé par mon expérience sur l'Acropole ... »<sup>1</sup>

Malade, oui, sévèrement. Pourquoi ? Jones nous dit que Freud fumait au moins 20 cigares par jour!<sup>2</sup> Freud a souffert du cancer du palais, diagnostiqué pour la première fois en Avril 1923, quand il avait 67 ans; il a subi 33 chirurgies, y compris une prothèse totale de la mâchoire et une prothèse complète du palais. Il surnommait la prothèse de son palais « le monstre », car elle le faisait tant souffrir.<sup>3</sup> « Je ne travaille toujours pas et ne peut pas avaler », écrit-il peu après sa première opération. « Fumer est accusé d'être responsable de l'étiologie de cette rébellion des tissus. »<sup>4</sup> Pourtant, il a continué à fumer. Il a énormément souffert pendant seize ans, mais a continué de fumer tous les jours! – et ce avant de demander à son médecin personnel, Max Schur, de l'euthanasier à la morphine. Il vivait dans une constante et intense douleur : souvent, il ne pouvait pas parler (sa voix haut perchée faisait un bruit de tuyau et grinçait) et parfois il ne pouvait pas mâcher ou avaler (parce que la nourriture pouvait entrer dans sa cavité nasale). Vous imaginez l'odeur... Pourtant, à 81ans, il fumait encore ce que Jones appelle «une interminable série de cigares. »<sup>5</sup>

Comment se fait-il que Freud n'ait pas reconnu que son addiction le tuait et qu'il n'ait rien fait à son sujet? Pourquoi n'a t'il pas analysé pourquoi il se tuait? Certains l'ont reconnu, certains lui ont ordonné d'arrêter de fumer : les Docteurs Steiner, Fliess, Jones, Abraham, et puis il y avait Felix Deutsch, qui a dit qu'il a caché la nouvelle du cancer à Freud parce qu'il était sûr que Freud se suiciderait.<sup>6</sup>

Retour sur 1894. Lorsque Freud a trente-huit ans, Ernest Jones rapporte que le meilleur ami de Freud, Wilhelm Fliess, informe Freud que son arythmie cardiaque est due au tabagisme, et lui ordonne d'arrêter de fumer. Freud a essayé d'arrêter, ou de réduire sa consommation de cigares, mais a échoué. « Il a toujours été un gros fumeur – il s'allouait généralement vingt cigares par jour », écrit Jones. « Dans la correspondance entre Freud et Fliess, il y a de nombreuses références à

---

<sup>1</sup> Paraphrase de SE XXII, 248. Bettelheim (ix-x) fait valoir que "so oft heimsucht" devrait être traduit par «si souvent visité» plutôt que «si souvent troublé," citant Maria Heimsuchung, « la Visitation » de Marie à sa cousine Elisabeth dans le Nouveau Testament, comme source d'une importante révélation sur elle-même (Maria), similaire à l'expérience de l'Acropole pour Freud.

<sup>2</sup>Jones, E. *The Life and Work of Sigmund Freud*, 3 vols. (New York: Basic Books, 1953), I, 309.

<sup>3</sup>Clark, R.W. *Freud: The Man and The Cause* (New York: Random House, 1980), 439-445.

<sup>4</sup>Jones, III, 89.

<sup>5</sup>Jones, II, 38.

<sup>6</sup>Gay, P. *Freud: A Life For Our Time* (NY: Norton, 2006), 419-420.

ces tentatives pour réduire, voire se débarrasser de cette accoutumance, principalement sur les conseils de Fliess. Mais, c'était un point sur lequel même l'influence de Fliess était inefficace."<sup>1</sup>

Freud a cependant arrêté de fumer pendant quelques temps à un moment donné, mais la dépression qui s'en est suivie ainsi que les autres symptômes de sevrage se sont avérés insupportables. Il a décrit ces symptômes de façon frappante:

« Tout de suite après l'arrêt du tabac, il y a eu des jours tolérables. Puis, soudain, une affection grave du cœur, pire que quand je fumais. ... Et avec elle, une oppression de l'humeur dans --- laquelle des *images de mourir* et des scènes d'adieux ont pris la place des fantasmes les plus usuels... Ces derniers jours, les troubles organiques ont diminué, mais l'humeur hypomaniaque continue... Il est embarrassant pour un médecin qui doit se préoccuper de névrose toute la journée de ne pas savoir si lui-même est atteint d'une dépression réelle ou hypocondriaque » (je souligne).<sup>2</sup> Quelles étaient ces images de mourir? Pourquoi n'en dit-il pas plus?

« La torture d'arrêter de fumer », dit Freud à Jones, « était au-dessus des forces humaines à endurer. »<sup>3</sup>

Freud, comme Bettelheim (après son suicide), - souffre-t-il de ce qu'Harry Golden appellerait « un phénomène essentiellement juif ... la haine de soi »?<sup>4</sup> Personnellement, je l'appellerais plutôt « un phénomène essentiellement humain ». Ou est-ce que la dépendance de Freud était un cas de « pathologie réelle » qui ne pourrait jamais être traitée dans le langage, dans les signifiants de l'Autre?<sup>5</sup> Parce qu'à ce stade linguistique, l'âme éloquente de Freud est fracassée? Cela signifie-t-il qu'il avait une structure névrotique avec des traits pervers, ou une structure perverse sous-jacente, c'est à dire qu'il a vraiment tué le père-monstre, et a cassé la triangulation avec sa mère?

Si Freud avait pu « le laisser parler », qu'est ce que ce monstre aurait crié ? Cancer a continuellement été re-traumatisant pendant qu'il a persévéré à travers les fragments brisés de son âme, à ronger, mordre, sucer un autre cigare: exquise auto-torture.

« *Sein Mund bekam son monde* » - sa bouche est devenue son monde, le champ de bataille entre plaisir et mort. On se souvient qu'à 16 ans Freud a raccourci son nom pour "Sigmund" - Sieg

---

<sup>1</sup> Jones, III, 109.

<sup>2</sup> Jones, I, 309-310.

<sup>3</sup> Jones, I, 311.

<sup>4</sup> [www.Wikipedia](http://www.Wikipedia), The New Republic, June 15, 1963.

<sup>5</sup> Verhaeghe, The Actualpathological Position, 289-313.

Mund! -Victoire à la bouche! Victoire? Quelques-unes. Mais aussi le lieu de la mort. Sa fixation orale, sa dépendance, que Karl Abraham qualifie de "sadique", est sans signifiant, sans autre parole que la "torture insupportable" qui consisterait pour lui à arrêter de fumer. Freud n'enacte-t'il pas ici un « traumatisme structurel précoce » - la réalité sans nom de son corps, sans signifiant de l'Autre, une condition que Freud lui-même a appelé «Névrose d'angoisse» (*Angstneurose*)?<sup>1</sup>

Pour conclure, Bill Wilson, fondateur des Alcooliques Anonymes, frustré d'essayer de trouver un remède à la dépendance alcoolique, a écrit à Carl Jung et lui a demandé ce qu'il faudrait faire pour aider les gens à arrêter leur accoutumance. Jung a répondu dans une lettre de 1961: la toxicomanie est si puissante qu'il faudrait rien moins qu'une religion : avec des croyances, des dogmes, un système de croyance avec beaucoup de mots, beaucoup de discours, « le mur de protection de la communauté humaine. »<sup>2</sup>

Pour nous, ceci n'indique-t'il pas la re-constitution d'un Autre primal désormais permanent? Et cette fois-ci dans un contexte socioculturel? Ceci n'impliquerait-il pas, au moins pour Lacan, une analyse qui ne s'arrête jamais?

---

<sup>1</sup>SE III 87-115 ; 141-156.

<sup>2</sup>[www.A.A. History](http://www.A.A. History) – Dr. Carl Jung's Letter to Bill Wilson, January 30, 1961.

## Traces psychique codées dans leur lien au collectif

**Eva Weil**

Société Psychanalytique de Paris

Dans cette session où la Shoah s'inscrit comme paradigmatique en termes d'effets majeurs de destructions, de désastres, d'impensable encore actuels dans notre histoire contemporaine individuelle et collective, J'inscrirais ma réflexion en l'articulant à une hypothèse de la latence du collectif.

En utilisant le terme « Holocaust »\* qui est celui employé dans la littérature américaine avant la généralisation du terme Shoah à partir 1985 par C. Lanzmann, j'ai consulté dans l'IJP, les références contenant ce terme dans le titre ou le contenu des articles publiés entre 1946 et 2008. Jusqu'à la fin des années 60, on ne compte que très peu de publications, de l'ordre de 5 ou 6 par an et un premier moment mutatif est celui du congrès de l'IPA en 1967 suivi par la mise en place par J. Kestenberg d'un groupe d'études sur les effets de « l'Holocaust » dans la seconde génération, groupe qui a travaillé pendant plus de 20 ans en utilisant le matériel de cures rapporté par des collègues ayant eu en traitement des survivants ou des enfants de survivants. Les publications issues de ces travaux sont très nombreuses et ont donné lieu à de multiples confrontations, controverses et exégèses. Puis, à partir de la fin des années 70 et le début des années 80 le nombre de publications augmente régulièrement, et dès 1985 leur nombre (25 pour cette année) croît de façon exponentielle et ceci est toujours vrai jusqu' à aujourd'hui. Peut être la sortie du film Shoah, en 1985 qui a nécessité lui même 10 ans de travail a ouvert la production, toujours en progression encore actuellement, de récits de vie ou de films se soutenant les uns les autres à partir du moment où un « signal » de reconnaissance dans le social est venu ouvrir la possibilité de dire, de narrer, de raconter comme le ricochet des cailloux s'élargissant en cercles concentriques.

Dans la Revue Française de psychanalyse, j'avais présenté en 2000 (Weil, 2000) une hypothèse à propos du temps écoulé depuis l'ouverture des récits et témoignages ayant marqué, en France en tout cas, une inflexion particulière, à partir des années 1980, des réflexions sur l'extermination des victimes du nazisme. Cette inflexion nous avait interrogés quant aux liens entre réminiscences individuelles, réminiscences collectives, processus de remémoration et de construction - reconstruction.

En effet, à partir de la catastrophe du nazisme et de la fin de la deuxième guerre mondiale, en France, 30, 40 ans se sont écoulés jusqu'à l'apparition dans les débats publics des intrications de ses traces. On peut se demander si cet effet retard s'observe dans les suites d'autres catastrophes historiques ?

Ce temps a pu être qualifié assez souvent de temps du silence et nombre d'arguments ont été avancés pour rendre compte de ce prétendu silence. Une historienne, A. Wiewiorka (1992) écrit: « *il est simplement étonnant que les historiens français se soient laissés prendre au même mirage que tout un chacun, et qu'ils aient érigé l'idée que les déportés n'ont pas voulu ou pas pu parler au rang de vérité historique pour expliquer la faiblesse de la mémoire collective de la déportation jusque dans les décennies 70...* »

L'ouverture au public des archives, au terme des 50 ans qui permettent le travail des historiens se combinerait-elle au temps de l'ouverture des archives psychiques dans le débat, si nous considérons que les archives psychiques du collectif sont contenues dans les supports comme livres, films documentaires ou de fiction, documents audio et visuels, témoignages des survivants enregistrés et conservés sans oublier les publications des psychanalystes sur ces thèmes. Comment les archives psychiques individuelles entreraient-elles en lien avec et s'étayeraient elles sur les archives collectives en ouvrant l'ère des récits collectifs et leur nouage à la subjectivité des survivants et de leurs descendants ?

Ces archives peuvent aussi être lues à travers ce que l'on a dénommé « littérature concentrationnaire » qui suit aussi une temporalité particulière. Par exemple, Primo Levi, ainsi que Robert Antelme ont publié dès 1947 avec pas ou très peu d'échos dans le public. Ces observations, m'ont amené à faire l'hypothèse que se serait mis en place, après la catastrophe de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale et durant 30 ou 40 ans, un refoulement temporel collectif analogue à celui du refoulement individuel décrit par Freud pour la période de latence.

Dans la théorie psychanalytique, celle ci trouve son origine dans le déclin du complexe d'Œdipe et correspond à une intensification du refoulement, qui a pour effet une amnésie recouvrant les premières années, une transformation des investissements d'objets en identifications aux parents et un développement des sublimations.

Je me suis demandée si, par une opération de type analogique, ce concept psychanalytique relatif au développement de l'enfant pourrait être utilisé dans la compréhension d'un état du collectif. Est-il licite de penser que le socius pourrait connaître une amnésie ou un refoulement sur le modèle individuel ? De quelle nature serait cette latence "collective", et de quelle économie libidinale participerait-elle, sur le plan des mécanismes psychiques ?

Recouvrirait-elle ce temps, d'à peu près 40 ans, en apparence silencieux, mais dans lequel travaillent de façon souterraine et partielle des mouvements pulsionnels, des affects, des représentations ? On peut hésiter sur ces qualificatifs car ils ne s'expriment pas ou à très bas bruit durant ce temps. Ce serait dans l'après coup que l'on en entendrait les traces et les échos, et ce jusqu'à la deuxième et troisième génération?

Si nous nous interrogeons sur la nature des mécanismes à l'œuvre, on peut penser: refoulement et /ou clivage qui entraînerait alors gel, suspension, amnésie dans le fonctionnement psychique ? Pourrait-on avancer que ce sont certains processus psychiques, leurs traces et la transmission de ces traces liées aux « traumatismes » de l'Histoire, de nature collective, qui seraient en quête d'un environnement réceptif, et qui n'auraient pas trouvé de lieu psychique ? Leur territoire serait alors celui d'un espace discontinu, désaffecté qui se manifeste par ses effets, symptômes par exemple, apparaissant à l'occasion d'un événement aléatoire dans la sphère du collectif ou de l'intime. Dans l'après coup de ces effets, on peut constater à travers l'apparition de productions testimoniales nombreuses, dans la culture, que ce matériel mémoriel brut était en attente de transformation, en latence au sens banal, pour arriver à se présenter, représenter et s'exprimer dans le collectif. La latence, espace-temps mixte et hybride, serait alors un temps de mise en résonance avec ce qui a été brisé comme le sentiment d'appartenance et de communauté (Villa & Weil, 2011), comme ce temps nécessaire mais pas suffisant qui permet qu'une expérience vécue par un sujet ne soit pas réductible à une affaire uniquement privée ? Le temps de cette latence ne serait-il pas le temps où l'expérience, sans trouver encore sens, cesse d'appartenir à du pur non-sens ou de l'hallucinoire, car le collectif peut reconnaître que ce qui est arrivé au sujet ne lui est pas arrivé comme pure singularité mais comme relevant de la commune appartenance à l'espèce et à son histoire ? 30, 40 ans semblent avoir été la mesure de temps de cette latence et, pendant ce temps, *Ça* travaille et *Ça* travaille autrement peut-être que sous le régime du refoulement. Il ne faut, en effet, pas oublier que les survivants ont, très tôt, après la catastrophe, essayé de dire ce qui leur était arrivé. S'ils ont cessé de tenter de dire, ce ne serait pas sous l'effet d'un refoulement mais aussi faute d'avoir trouvé réception à leur parole et aux effets de celle-ci ? Nous pourrions alors penser la sortie de la latence autrement qu'en termes de levée du refoulement mais plutôt comme ce moment singulier où l'expérience individuelle trouve résonance dans l'environnement social et peut devenir construction individuelle d'une mémoire partagée. Ceci n'est qu'une hypothèse, bien sûr. Dori Laub, René Kaes le formulent d'une autre manière.

Les publications psychanalytiques, surtout à partir des années 80 ont traité chacune à sa manière, de ces questions par l'observation, de plus en plus documentée, de plus en plus fine, à la fois des effets de cette catastrophe sur les survivants, mais aussi, et surtout dans les années plus récentes, des effets sur les analystes de cette clinique et des interrogations quant aux implications

contretransférentielles qu'elles induisent, dans la cure et dans les institutions. Ces questionnements s'adressent également aux modes de traitement de cette clinique de l'extrême (Zaltzman 2011) et de leurs éventuels effets modificateurs sur les avancées métapsychologique de la théorie. Ces publications suivent le fil rouge des controverses présentes depuis la naissance de la psychanalyse concernant, réalité psychique et réalité sociale, intrapsychique et intersubjectif, environnement et construction psychique, liens entre individuel et collectif, destructivité et pulsion(s) de mort.

Si dans un premier temps, le traitement des patients, par leurs thérapeutes avait pu rester centré sur l'interprétation des symptômes dans l'ordre du développement œdipien ou des réactualisations d'événements traumatiques précoces liés à l'environnement familial, il semblerait que la répétition de ces symptômes et leur inscription dans leur contexte historique de plus en plus connu par les récits documentés des écrivains, historiens, psychanalystes issus aussi pour certains, de l'émigration par fuite du nazisme, aient contribué à modifier cette approche. À partir des années 1970, la lecture et la prise en charge de ce désastre et de ses expressions se modifient. E. Rapoport (1968) psychanalyste allemand, interné dans le camp de concentration de Buchenwald, émigré aux USA en 1938, se demande pourquoi il a attendu 26 ans avant de publier ses réflexions sur son expérience dans ce camp et évoque les résistances auxquelles il s'est heurté dans l'institution analytique.

Il est possible aussi que l'accession d'une nouvelle génération d'analystes à l'exercice thérapeutique, eux-mêmes enfants de survivants de cette catastrophe historique et témoins de cette culture assassinée ait modifié l'approche et la compréhension du désastre et de ses manifestations. En particulier, il est apparu, que ce qui était arrivé aux individus en entraînant leur souffrance symptomatique était aussi arrivé au collectif, aux groupes d'appartenance assassinés, à leur environnement détruit, à la culture, à la langue et que cette focale du collectif était totalement indissociable de l'individuelle. Ceci a amené les psychanalystes à énoncer des hypothèses théorico - cliniques, « économiques » et « politiques » sur la catastrophe du nazisme et de la violence d'Etat dans ses différents effets sociaux et psychiques.

La demande des patients recherchant une aide thérapeutique a constitué l'axe central des travaux et de la recherche clinique, mais il ne peut en rester l'unique vecteur car la connaissance des circonstances de survenue de cette catastrophe et ses conséquences sur une population « non clinique » sont apparues ensuite comme essentielle au travail de « culture » et à l'approfondissement des notions de groupe, de masse, dans lesquels notre « environnement », au sens winnicottien se construit et se déconstruit.

**R.KAES 2015 "ce qui est vital, ce n'est pas le « debriefing », mais la mise en récit à plusieurs voix et à plusieurs auditeurs et pour plusieurs auditeurs, les uns victimes de la catastrophe, les autres témoins ou étrangers à celle-ci. Dans cette mise en récit, ce qui est important, c'est la diversité et la mêmeté des versions qui sont élaborées. Ces versions s'adressent aux familiers, aux témoins et aux étrangers, à la part de l'étranger dans les familiers et à la part du familier dans l'étranger. Cette double attestation est nécessaire pour la reconstitution simultanée d'un tissu psychique, social et interdiscursif, commun et partagé.**

Il nous semble que pour s'inscrire et se transmettre, la catastrophe de la Shoah, et peut être d'autres aussi, doivent susciter peut être inlassablement et diversement, échos, relances, récits, témoignages et commentaires qui convoquent de multiples versions de la part de multiples émetteurs en questionnant aussi la place de l'Histoire dans ces filiations brisées.

C'est aussi ce que notre rencontre ici, en Israël, aujourd'hui, il faut l'espérer, contribue à faire.

## Georges Perec, lettres « de douleurs pétrifiées »?

Simone Wiener

« *Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrai-je l'éclaircir?*<sup>1</sup> » R. Queneau

*N'est-il pas vrai que l'être vivant qui n'a pas la possibilité de se mouvoir nous suggère jusque dans sa forme la présence de ce que l'on pourrait appeler une douleur pétrifiée ?*<sup>2</sup> » J. Lacan

Le trauma est-il à saisir comme historique ou structural ? Afin d'élaborer autour de cette question, je voudrais reprendre quelques points de l'œuvre de Georges Perec pour éclairer un aspect du trauma et montrer comment l'absence, la disparition ont pu se jouer dans le réel de son écriture. Ses premiers écrits n'abordent pas la douleur de son histoire, ni celle de l'histoire avec « sa grande hache », comme il l'écrit, avec humour. Leurs fonctions m'apparaît être du registre de la construction d'un bord. Je distingue un deuxième temps où, dans son écriture, il pourra passer à une autre forme de récit où il va aller à la rencontre des traces de son enfance.

Perec est un immense écrivain d'une originalité tout à fait particulière. Une des questions que l'on peut poser est la suivante : en quoi son écriture est-elle façonnée par les chocs traumatiques de son existence ? Et, en quoi elle s'avère constituer une forme de suture ? Réduire un si grand écrivain à une psychopathologie est problématique c'est pourquoi j'essayerai d'abord de travailler sur l'œuvre comme éclairage de la biographie et non l'inverse. Mais, au préalable, je vais rassembler rapidement quelques éléments autour de la notion de clivage du moi et autour de celle de douleur pétrifiée.

### Le Clivage .

Le mécanisme de défense à l'œuvre dans le traumatisme est d'après Freud comme d'après Ferenczi, celui du clivage. Ce dernier écrit dans son texte sur la « Confusion de langue entre les

---

<sup>1</sup> Cité par G. Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*, ed. Denoel.

<sup>2</sup> J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse, Le séminaire VII*, Paris : éd. du Seuil, 1986, p. 74.

adultes et les enfants : « Si les chocs se succèdent au cours du développement, le nombre et la variété des fragments clivés s'accroissent, et il nous devient rapidement difficile, sans tomber dans la confusion, de maintenir contact avec les fragments, qui se comportent tout comme des personnalités distinctes qui ne se connaissent pas les unes les autres.<sup>1</sup> »

Pour Freud le conflit apparaît sous la forme d'une déchirure « C'est un conflit entre la revendication de la pulsion et l'objection faite par la réalité [...]. Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps<sup>2</sup> ». Les deux réactions au conflit, réactions opposées, se maintiennent comme noyau d'un clivage du moi. Le clivage du moi ne s'observe pas comme un comportement. Il s'apparente au registre de la métapsychologie qui permet de concevoir des phénomènes psychiques entre le normal et le pathologique<sup>3</sup>. L'ensemble du processus nous paraît étonnant car nous considérons la synthèse des processus du moi comme allant de soi. Hors ce n'est pas le cas. Les manifestations du clivage lié au traumatisme, l'atomisation, la fragmentation ou déchirure qui en résultent, dont parlent Ferenczi et Freud traduisent, en fait, la mise à l'écart de la cause du trouble voire sa modification dans la réalité. Le déplaisir causé par le traumatisme, la soudaineté de la commotion psychique est si violents qu'ils ne peuvent pas être surmontés. Que se passe-t-il alors ? On peut assister à une transformation du monde environnant dans le sens d'une mise à l'écart de la cause des troubles.

#### Un trauma comme douleur pétrifiée.

J'en viens au terme de « douleur pétrifiée » qui est employé par Lacan dans l'Éthique et dont Laurie Laufer<sup>4</sup> fait cas et une reprise intéressante pour éclairer un aspect du trauma mélancolique. Cette douleur pétrifiée, Lacan la présente de la façon suivante/ Je cite : « N'est-il pas vrai que l'être vivant qui n'a pas la possibilité de se mouvoir nous suggère jusque dans sa forme la présence de ce que l'on pourrait appeler une douleur pétrifiée ?<sup>5</sup> »

---

<sup>1</sup> S. FERENCZI, (1931), *Confusion de langue entre les adultes et les enfants*, in : *Psychanalyse IV, Œuvres Complètes (1927-1933)*, Paris, Payot, 1982, pp.125-139, p. 132-133.

<sup>2</sup> S. FREUD, (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, trad. FR., Paris : PUF, 1985, pp.283-285.

<sup>3</sup> Laurie Laufer, Situation traumatique de deuil, clivage, "action spécifique" de l'autre et éthique.

<sup>4</sup> Laurie Laufer, « Souffrir non souffrir » : La mélancolie d'Oblomov », *Figures de la psychanalyse*, 2013/ 2 n°26, p. 211-227.

<sup>5</sup> J. LACAN, *L'Éthique de la psychanalyse, Le séminaire VII*, Paris : éd. du Seuil, 1986, p. 74.

La pétrification est le processus de transformation de la matière organique en pierre, ou par extension, en une matière minérale. (Ce thème de la pierre hante l'œuvre du poète Paul Celan, un monde pétrifié devenu minéral, cendres, pierre sans vie.)

« La douleur est cette pierre qui tombe, sans fin, elle pétrifie. <sup>1</sup> » écrit Laurie Laufer.

Cette douleur pétrifiée agit sur le mode d'un d'interdit pulsionnel dans un corps qui fonctionne à l'intérieur de lui-même comme quelque chose d'anéantie et d'enfermée. Il s'agit d'un état de claustration pulsionnel dans le sens où tout ce qui est véhiculée entre psyché et soma est excessif et dangereux. Le regard brûle, les mots angoissent, le contact est insupportable. La seule issue pour échapper à l'angoisse ressentie par l'excès d'intensité pulsionnelle est de construire une enveloppe corporelle habitable, qui permette au sujet de ne plus bouger mais de « proliférer comme fossile de soi même » selon le terme employé par Laurie Laufer. Ainsi l'excès de fixation vient colmater l'excès pulsionnel et prendre la forme d'une douleur pétrifiée.

Cette douleur pétrifiée aspire le corps parce qu'elle le consume, l'absorbe et qu'aucun mouvement n'est plus possible. Le corps s'enroule en lui-même comme pour disparaître dans sa propre extinction. C'est ce qui est évoqué dans le troisième roman de Georges Perec « Un homme qui dort » publié en 1967. Le narrateur s'adresse à son personnage en le tutoyant, je cite :

« Dans ce qui tient lieu d'histoire, n'as-tu jamais vu de failles ? Les temps morts, les passages à vide. Le désir fugitif et poignant de ne plus entendre, de ne plus voir, de rester silencieux et immobile. Les rêves insensés de solitude. Amnésique errant au Pays des aveugles : rue larges et vides, lumières froides, visages muets sur lesquels glisserait ton regard. Tu ne serais jamais atteint. <sup>2</sup> »

Dans cet espace où tout semble figé, il y a l'évocation d'un regard qui glisse et ne sera jamais atteint. Un corps figé, un corps de marbre qui s'abîme dans le silence, neutralise la mort.

La pétrification mélancolique neutralise la vie psychique. Un autre exemple d'une phrase extraite « d'un homme qui dort » où le narrateur manifeste l'exil du sujet à lui-même et aux autres : « C'est un jour comme celui-ci, un peu plus tard, un peu plus tôt, que tu découvres sans surprise que quelque chose ne va pas, que, pour parler sans précautions, tu ne sais pas vivre, que tu ne sauras jamais. <sup>3</sup> »

---

<sup>1</sup> Laurie Laufer, « Souffrir non souffrir » : La mélancolie d'Oblomov », *Figures de la psychanalyse*, 2013/ 2 n°26, p. 211-227

<sup>2</sup> G. Perec, *un homme qui dort*, 1967, p. 229

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 225

Ces mots évoquent un monde de douleur pétrifiée, celui du trauma, de la néantisation mélancolique.

### Une écriture du réel

Si Perec entreprend de revenir sur son passé, c'est parce qu'il a été extrêmement marqué par la perte de ses parents. La disparition de sa famille et le traumatisme qui en résulte justifie la nécessité d'écrire. Mais dans ses premiers romans, il n'évoque pas l'enfance ni celle des autres, ni la sienne.

Son premier roman, « Les choses » est publié en 1965 a beaucoup de succès et obtient le prix Renaudot. Il y est question d'un couple de jeunes psychosociologues qui vivent une vie monotone, rêvent d'autre chose et ne sont avides que d'objets de consommation. Les protagonistes de ce récit n'ont pas de consistance affective. Ces sont les choses, les objets qui prennent une fonction centrale ; ils sont décrits durant plusieurs pages avec beaucoup de détails. Les personnages n'ont pas de sentiments, pas d'épaisseur psychologique ils ont des rêves de vie meilleure, remplie d'objets. Ce roman dépeint le consumérisme des années 60 à travers des personnages présentés comme des purs consommateurs. Il les décrit dans un style tout à fait en phase avec l'objet, une certaine absence, un vide central, avec l'attrait pour les objets qui vient remplir la vacance existentielle. C'est un roman sur l'époque contemporaine et qui est tout à fait percutant du point de vue du discours, car le style est lié au fond ; il fait passer le vide du monde moderne aspirant à l'acquisition des biens matériels.

Perec aimait les jeux de mots et de chiffres et toutes sortes de contraintes oulipiennes qu'il intégrait dans ses romans. A partir de 1967, il devient membre de l'Oulipo (ouvroir de littérature potentiel). Il écrit la « Disparition » qui paraît en 1969. Ce récit parvient à obéir à la contrainte qu'il s'est imposé, celle de faire disparaître la lettre e. C'est une sorte de roman policier qui emmène le lecteur à la recherche du personnage d'Anton. Il débute par la description d'un climat de violence et d'assassinats généralisés qui évoque la guerre et mentionne la déportation des juifs. Mais, en trouvant le moyen de faire éclipse de la lettre e tout au long du texte, ce qui en français, n'est pas un mince exploit, il va au-delà du récit. Il parvient alors à mettre en jeu une forme de disparition réelle de la lettre. Cette lettre absente, le e que l'on va retrouver plus tard<sup>1</sup>, et pas seulement dans « les Revenantes », est une sorte de construction du drame majeur de son existence, la disparition des parents. Il ne s'agit pas d'un récit de disparition, mais de la mise en acte réelle d'une disparition de la lettre. Le roman « La disparition » met en abyme cette absence,

ce trou, ce vide mais pas sous la forme narrative qui pourrait donner une forme à la perte, des bords à un trou mais par la réelle disparition de la lettre e.

Ce deuxième roman parvient donc par un procédé littéraire à mettre en jeu le drame de sa vie qui a laissé en lui une sorte de béance tout à fait particulière qui s'apparente au trauma.

La perte réelle de ses deux parents et les effets que ces disparitions sur lui, s'apparentent aux douleurs pétrifiées du trauma. Il parvient à transmettre la disparition des parents par l'écriture. (Sur le mode de la fiction ou des procédés littéraires.) Il y a là une originalité (qui a aussi été celle du poète Paul Celan) de traduire par la langue l'expérience traumatique de la perte des parents. Un univers qui s'effondre pour le sujet comme si ses racines, ses fondations étaient arrachées. Ce désastre, il parvient à le symboliser dans un premier temps pas tant à travers la narration de son histoire, l'autobiographie mais par la symbolisation de son trauma dans la langue. Il rompt ainsi d'abord avec l'autobiographie pour adopter une forme de disparition qui passe par le truchement de la langue. Écriture du désastre, de l'absence qui met en jeu un certain réel par la langue. .

Cette écriture ne procède pas d'une signification immédiate d'un message narratif donné. Elle se fabrique à partir d'un impensé, d'une angoisse, d'une douleur pétrifiée. Cette écriture du réel passe par la matérialité graphique de l'écrit de la lettre, par l'insistance d'un vide et la consistance du trait plutôt que par la signification. Elle distingue réalité et réel. Ce réel de l'absence, il me semble que cet écrivain parvient à le nouer au symbolique. Cette brisure va bien au-delà d'une blessure que la vie aurait infligée à un enfant qui, devenu adulte tenterait d'en rendre compte. Elle s'origine d'une absence, d'une disparition d'un effacement dont les traces sont comme pétrifiées.

### Histoire de G. Perec

G. Perec est né en 1936 (mort en 1982) à Paris de parents juifs polonais émigrés en France, une dizaine d'années auparavant. Son père est tué au moment de la débâcle en 1940.

Sa mère Cyrla Shulewics été prise dans la rafle du 17 janvier 1943 et déportée à Auschwitz le 11 février (dans le convoi 47). C'est seulement en 1958 qu'un décret la déclare officiellement décédée. Elle n'a pas de tombe, et on ne sait pas quelle est la date ni le lieu de son décès. Perec a été un enfant caché en zone libre de 1942 à la Libération de ses six à ses neuf ans il a vécu à Villard de Lans dans le Vercors..

Pendant quatre ans, de mai 1971 à juin 1975, il fait une analyse avec J.B. Pontalis dont il fait état dans un texte qui s'intitule « les Lieux d'une ruse<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> G. Perec, les lieux d'une ruse, Penser, Classer. Posthume 1985

Au terme de cette analyse, il publie en 1975 : « W ou le souvenir d'enfance » d'une facture différente que les précédents. Ce livre obtient un vrai succès critique. Il s'agit d'un extraordinaire récit où il alterne des fragments biographiques et un texte de fiction. La première page du livre s'ouvre sur : Pour E. Cette lettre E absente de la Disparition et qui là peut s'entendre comme dédié à ses parents disparus.

Le motif du livre se situe dans la trace d'un souvenir perdu qui peu à peu se construit, se détache par des reprises, des détours, des raccourcis qui n'en sont pas. Perec ne fait pas une simple lecture de sa vie; mais on pourrait dire qu'une histoire s'écrit avec pour matériaux deux trames narratives enchevêtrées.

Il parvient à parler de son enfance mais d'une étrange manière. Je cite : « Je ne suis pas le héros de mon histoire. Je n'en suis pas non plus exactement le chantre (...) Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.<sup>1</sup> » Un peu plus loin, il reprend cette phrase : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance, je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. » Il pose ainsi le cadre d'un certain nombre de questions comme celle des liens entre petite et grande histoire et son travail consiste à nouer les traces, les souvenirs à l'écriture. De fait son histoire, sa vie il ne les a pas vraiment racontées, car ce dont il fait le récit, c'est de l'engloutissement de ses racines dans la grande Histoire.

Il ne s'agit pas pour lui de se remémorer quelque chose en partant à la recherche d'un refoulé. Il s'agit de construire à partir de traces qui ne sont pas forcément dans la mémoire mais qu'il trouve autour de lui ou qu'il reconstruit, comme des photos ou par le travail de la lettre dans l'inconscient.

Nous ne sommes pas dans le récit d'un indicible, d'un inexprimable, d'une écriture qui déclinerait l'ineffable, mais d'une écriture de l'absence qui renvoie à quelque chose de l'ordre de la perte (alors que l'indicible reste inentamé). Perec n'écrit pas pour boucher un trou ou rompre un silence. Je le cite : « Je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture, le scandale de leur silence et de mon silence : je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que

---

<sup>1</sup> W ou le SE p. 13

nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leurs corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie.<sup>1</sup> »

Cette forme de travail sur l'absence que JB Pontalis prenait pour le vide de la psychose renvoie plus à quelque chose de l'ordre du trauma au sens que Lacan mettait dans le mot « traumatisme ». Le temps de la douleur du traumatisme ne cesse pas. Il est un temps à l'arrêt, une transe mélancolique et silencieuse. Un moment d'intensité qui brouille les frontières. Il faut un lieu de sépulture pour pouvoir déposer cette douleur mortifiée. Le transfert peut endosser cette fonction, convoquant les figures d'Éros et Thanatos, pouvant redonner une dialectique à cette forme d'immobilité. Je vous remercie.

---

<sup>1</sup>ibid p. 59

## Y A T IL UN AU DELA DU TRAUMATISME ?

Serge Zagdanski

שמעו-נא המרים

Shimou na ha-morim : Ecoutez donc, ô rebelles !

שמעו-נא המרים

Shimou na ha-morim, c'est ainsi que Moïse s'adresse aux enfants d'Israël dans le désert, alors que ces derniers se sont soulevés contre lui et son frère Aaron en raison de la pénurie d'eau qui les frappe.

La suite est connue : Moïse sur ordre de Dieu fera jaillir l'eau du rocher et son peuple s'abreuvera.

Mais au même moment, Dieu s'adresse aux deux frères et leur dit : « Parce que vous n'avez pas cru en moi, pour me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne »

En effet, Moïse et Aaron n'ont pas « parlé » au rocher comme le demandait Dieu, mais Moïse l'a frappé à deux reprises.

Fin du voyage pour Moïse et Aaron.

Les commentateurs avancent fréquemment que la colère divine trouve son origine dans la désobéissance de Moïse à Dieu.

Mais un midrach propose une toute autre hypothèse : le terme Morim, qui signifie donc rebelles, est construit sur la racine quadrilittéraire MR'M (Mem, Rech, Youd, Mem)

Qui est également la racine de Miriam, la soeur de Moïse qui vient de mourir et qui est si importante dans son histoire.

Ainsi, quand Moïse, en deuil de Myriam, s'adresse au peuple d'Israël, c'est aussi de Miriam, dont il parle.

Quand Moïse s'adresse au peuple d'Israël, c'est à Myriam qu'il s'adresse.

Et Dieu va considérer que ce deuil qui affecte son prophète et qui le rend inapte à l'écoute ne lui permet pas de conduire avec efficacité son peuple en terre promise.

Il perd son statut de leader pourrait-on dire. Il n'y entrera donc pas.

J'aime bien ce Midrach car comme c'est souvent le cas, il vient totalement subvertir une lecture strictement textuelle.

Il nous rappelle qu'il y a toujours un autre texte à lire, ce qui est vous le savez, l'enseignement de la psychanalyse.

C'est comme cela que nous lisons le texte des rêves de nos patients.

C'est comme cela dirais-je même, que nous les écoutons. En les lisant autrement.

La mort de Miriam comme traumatisme ? En tout cas, c'est ici affaire de lettres.

Et le maniement de la lettre nous intéresse au plus haut point comme analystes.

\*\*\*\*\*

Nous savons, et cela a été à plusieurs reprises rappelé depuis le début de ce colloque que Freud invente la psychanalyse avec la question du trauma.

Et qu'il clôt son travail en 1938 avec cette même question, dans l'un de ses derniers textes, resté d'ailleurs inachevé, *Le clivage du Moi dans le processus de défense* où il l'aborde au travers d'un cas de « séduction » infantile ayant conduit à un clivage du moi et à la création d'un fétiche.

C'est dire à quel point elle est essentielle dans notre champ.

Il convient toutefois de s'accorder sur le terme trauma.

De s'accorder parce ce que ce terme est souvent, dans notre modernité, devenu l'autre nom d'un mal-être, qui justement ne sait pas dire son nom : le trauma devient permanent.

Une nouvelle revendication est née : Je suis traumatisé ! Avec comme conséquence immédiate, celle d'une demande permanente de réparation.

Freud, lui, est très précis quant à ce qui fait trauma. Cela a été évoqué ce matin, je n'y reviens pas.

En revanche, je vais m'intéresser au titre de ce qui nous réunit ici : *Conséquences subjectives et sociales actuelles du traumatisme psychique*.

Que je transforme, ici, en Israël en : *Conséquences subjectives et sociales actuelles du traumatisme psychique de la Shoah*.

Pourquoi ?

Parce que, lors de mes conversations préparatoires à ce colloque avec nos collègues israéliens, nombreux sont ceux qui ont fait valoir l'omniprésence dans leur clinique de la référence à la destruction des Juifs d'Europe, pour reprendre l'expression de Raul Hilberg.

Omniprésence de cette question en Israël, dont on sait qu'elle est éminemment liée à sa création même.

Une initiative il y a quelques années en témoigne particulièrement selon moi : de jeunes israéliens manifestèrent le désir de se faire tatouer le numéro d'un de leurs grand-parents déportés. Même si cette initiative fut très fortement critiquée dans l'opinion israélienne, et pour des raisons très diverses, elle n'a cessé de faire des émules.

Qu'en disaient les promoteurs :

Dorit, fille de survivants : « Pour ceux de la génération précédente qui ont été élevés par des parents rescapés, c'était la monstruosité qu'il ne fallait jamais évoquer.

Eux, par contre, en parlaient tout le temps. La nuit, ils faisaient des cauchemars. Ils se réveillaient en hurlant dans leur langue maternelle. Depuis la fin de la guerre, tous ces gens vivent entourés de fantômes »

Ayal, petit-fils de déporté : « Le cheminement a été long, douloureux. J'étais taraudé depuis longtemps par l'envie de le faire mais ce n'est qu'au terme d'un processus très lent, d'une maturation qui a duré des années que je me suis décidé ...Un jour, en Argentine, j'ai vu un troupeau de vaches aller à l'abattoir, un numéro tatoué sur l'oreille. Cette vision d'animaux qu'on traînait vers la mort et dont l'identité était réduite à un numéro m'a bouleversé. Cela m'a rappelé ce que mon grand-père avait subi »

Ainsi d'un côté le silence absolu sur l'évènement. De l'autre sa résurrection au travers de l'une de ses manifestations les plus emblématiques. Cela porte un nom en psychanalyse : refoulement et retour du refoulé.

Écoutons Freud : « Si dans le vécu récent, à un moment quelconque interviennent des impressions, des expériences qui ressemblent tellement au refoulé qu'elles sont capables de le réveiller, le récent se renforce alors de l'énergie latente du refoulé et le refoulé entre en jeu de manière effective derrière le récent et avec son aide. »

David Grossman, l'écrivain israélien, apporte quant à lui sur cette question un éclairage particulièrement courageux et lucide :

Dans un entretien accordé récemment à des psychanalystes français, il déclare ainsi :

« Toute menace est réellement perçue par nous comme une menace existentielle. Je dirais même plus : nous avons cette obsession d'avoir affaire à des menaces existentielles. Parfois on a l'impression qu'il faut créer de toutes pièces une menace existentielle une fois disparue la menace précédente... Comme si nous avions besoin de sentir tout le temps un danger existentiel »

Et il poursuit : « Nous disons que nous ne voulons plus être victime, mais nous créons sans cesse des situations dans lesquelles nous le sommes ou dans lesquelles nous nous sentons comme tels. Et quand une occasion se présente, susceptible de nous en libérer, nous ne la saisissons pas. Je vois bien comment nous sommes fascinés par le sentiment d'être coincés en un lieu d'où nous pouvons dire que personne ne nous comprend »

Avant de conclure : « Notre carburant est cette sorte d'affront national. L'affront est un mot très important dans notre psychologie. C'est une situation d'affront découlant de la façon dont nous avons été traités dans l'histoire, l'affront de la Shoah, que des choses aussi terribles aient pu nous être faites, l'affront d'avoir été incapables de nous défendre tout au long de l'histoire jusqu'à la

création de l'État d'Israël. L'affront est un de ces sentiments qui nous ramène à l'enfance. On se conduit alors d'une façon très infantile... »

Je crois pour ma part que ce témoignage subsume l'ensemble de la question traumatique en Israël. Et peut-être même pour nombre de Juifs... Comme par exemple le fait de considérer toute menace comme une prophétie.

En conséquence, je propose l'hypothèse que c'est parce que quelque chose n'a pas été analysé, que le traumatisme de la destruction des Juifs d'Europe produit encore ses effets délétères. Que le refoulement de l'évènement Shoah, mais aussi de la longue histoire de ce peuple, pèse encore aujourd'hui sur la modernité israélienne, et juive d'ailleurs. Car, et c'est encore un enseignement de Freud, seul le refoulement, c'est à dire son passage par l'inconscient, peut donner à cette transmission, des effets aussi puissants.

Et qu'il nous est permis de traiter les peuples comme nous traitons le névrosé individuel. Pas de transmission sans refoulement.

Il nous rappelle, d'ailleurs, dans « son » Moïse, que le refoulé, s'il est constitué de « contenus vécus par soi-même » l'est également « des contenus apportés à la naissance, des éléments d'origine phylogénétique, un héritage archaïque »

Héritage archaïque dont il précise la teneur : un certain nombre de dispositions précises propres à tous les êtres vivants, certes, mais surtout, cet héritage « a pour commencer le caractère universel de la symbolique du langage. La représentation symbolique d'un objet par un autre est tout à fait courante chez nos enfants... Nous ne pouvons pas prouver comment ils ont fait pour l'apprendre... Il s'agit d'un savoir originel que l'adulte, plus tard, a oublié. »

\*\*\*\*\*

Jacques Lacan, dans son retour à Freud, c'est à dire comme il le précisait, « dans son retour au sens de Freud » très vite rappelle que le langage préexiste au sujet, et que ce dernier lui est assujéti.

Il avance ainsi que « l'inconscient est structuré comme un langage » et qu'à ce titre, il en subit les lois : celle de la métaphore où un signifiant, un mot, est en lieu et place d'un autre dans un rapport de similarité et celle de la métonymie où un signifiant se substitue à un autre dans un rapport de contiguïté.

La métaphore et la métonymie, précise t-il, qui correspondent chez Freud à la condensation et au déplacement, dont il nous a apporté la démonstration qu'ils étaient à l'oeuvre dans le travail du rêve dans sa décisive *Traumdeutung*,

Freud ne dit pas autre chose quand il affirme dans *L'homme Moïse...*: « La symbolique passe aussi par-dessus les différences de langue. Des recherches révéleraient vraisemblablement qu'elle est ubiquitaire, la même chez tous les peuples. »

En 2012, le film israélien *Numbered* donnait la parole à des rescapés d'Auschwitz, tatoués donc, et à leurs descendants.

Montrant son bras, l'un d'eux concède : « Ce n'est pas une cicatrice, c'est une médaille. »

Un autre : « J'aime bien l'été, car on peut voir mon bras...c'est un signe prestigieux aujourd'hui. J'ai un numéro. Je suis une célébrité. »

Ainsi la lettre prend corps, sous la forme de chiffres certes : mais ne dit-on pas d'un message codé qu'il est chiffré ? Le chiffre en matière de terminologie militaire, c'est le codage. Donc un texte écrit avec un autre texte.

Il y a également, dans ce film, deux passages que je voudrais vous rapporter : le premier c'est celui où une femme, fille de déporté, et qui a souhaité se faire tatouer en hommage à son père mort son numéro de déporté, réalise après-coup qu'elle a fait une erreur en le communiquant au tatoueur : ce numéro qu'elle connaît parfaitement - c'est le code de son coffre, le mot de passe de ses comptes...- elle le modifie au moment même où son corps va en être marqué.

L'autre passage concerne une femme qui témoigne de son impossibilité à se souvenir du numéro inscrit sur son bras. Alors, dit-elle, qu'elle se souvient parfaitement de la pointure des chaussures de chaque membre du kibboutz où elle se trouvait des décennies plus tôt...

Acte manqué, oublié...l'inconscient et ses manifestations...

On pourrait dans un autre ordre d'idées remarquer que le signifiant de l'extermination des Juifs a évolué. On disait autrefois Génocide, Holocauste jusqu'à ce que Shoah s'impose, en dehors d'Israël où il a été officialisé en 1953 par une loi devant le parlement, avec le film de Claude Lanzmann.

Signifiant qui s'ouvre comme tout signifiant à de multiples signifiés. Signifiant étranger - sauf pour les israéliens ou les hébraïsants - qui peut aussi apparaître comme le résultat d'une tentative de trouver « le » signifiant irréductible.

A ce sujet, Lacan affirmait, je le cite que , « l'interprétation - l'interprétation analytique - il est bien clair qu'elle n'est pas ouverte à tous les sens, qu'elle n'est point n'importe laquelle, qu'elle est une interprétation significative et qui ne doit pas être manquée.

Ce qui n'empêche pas que ce n'est pas cette signification qui est pour le sujet, pour l'avènement du sujet, essentielle, mais qu'il voit - au-delà de cette signification - à quel signifiant...non-sens, irréductible, traumatique, c'est là le sens du traumatisme...il est, comme sujet, assujéti. »

Charles Melman a rapporté que « Lacan regrettait ne pas avoir été Juif. Parce que ce qu'il estimait, c'était que les Juifs étaient des lettrés, qu'ils avaient appris à lire très tôt, avant tout le monde... »

Il ajoutait que nos symptômes et notre destinée ne sont que l'effet d'un certain nombre de jeux de lettres ?

Et une cure, quoi d'autre sinon le déchiffrement de ces inscriptions littérales ?

Il nous reste donc à savoir si nous privilégierons « rebelle » ou « Miriam » ?